

JEANNE LOISEAU

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Auberge des Saules



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

Sommaire

[CHAPITRE I PREMIER COUP D'ŒIL À L'AUBERGE DES SAULES](#)

[CHAPITRE II MARC ET PIERRE](#)

[CHAPITRE III LA FÉE DES EAUX](#)

[CHAPITRE IV JULIETTE ET SON GRAND-PÈRE](#)

[CHAPITRE V LE PENSIONNAT DE M. DAUBESSART](#)

[CHAPITRE VI LES SUCCÈS DE PIERRE](#)

[CHAPITRE VII UNE MATINÉE DANS UN BATEAU](#)

[CHAPITRE VIII FIN D'UNE VIE DÉVOUÉE](#)

[CHAPITRE IX LE CHEVAL EMPORTÉ](#)

[CHAPITRE X UNE GRAVE CONFESSION](#)

[CHAPITRE XI LE MYSTÈRE ECLAIRCI](#)

[CHAPITRE XII MÈRE ET FILLE](#)

[CHAPITRE XIII MADEMOISELLE SARAH](#)

[CHAPITRE XIV HEURES DE TROUBLE](#)

[CHAPITRE XV LES IDÉES DU MEUNIER VAUBERT](#)

[CHAPITRE XVI LA MEILLEURE VOIE](#)

[CHAPITRE XVII LE MARIAGE DE PIERRE](#)

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

CHAPITRE I PREMIER COUP D'ŒIL À L'AUBERGE DES SAULES

— Tiens, mon enfant, n'allons pas plus loin. Voici un endroit charmant. Nous allons prendre un verre de limonade fraîche en attendant l'omnibus du chemin de fer.

Et M. Daubessart s'assit près d'une table carrée de bois peinte en vert. De l'autre côté de la route s'étalait la gaie devanture d'une auberge, aux murs éclatants, aux volets verts comme la table, à l'enseigne voyante: HÔTELLERIE DES SAULES.

C'était un joli endroit, en effet, dont le pittoresque tranchait sur la monotonie de la large voie de communication nationale. Juste en face de l'auberge s'ouvrait un chemin, qui, presque aussitôt, franchissait un pont. Entre les saules, qui, par leur profusion, justifiaient l'enseigne, on apercevait le scintillement d'une rivière, sous la clarté dorée et chaude de cette belle matinée du mois d'août. A quelque distance bourdonnait un moulin. Derrière l'auberge, des cimes d'arbres moutonnaient sur la pente abrupte d'une colline.

— Comment s'appelle ce village ? demanda M. Daubessart à la servante qui leur servit la limonade.

— Villiers-sur-Morin, monsieur.

Le petit Parisien pâlot, assis à côté de son père, laissa échapper un soupir.

— Quel dommage de rentrer à Paris quand il fait si beau temps !

— Oui, dit M. Daubessart, mais tes cousins de Crécy ayant attrapé la fièvre scarlatine, j'étais bien forcé de venir te chercher. Tu as cependant grand besoin de l'air de la campagne, mon pauvre enfant ! Que veux-tu ? Il faut supporter sans se plaindre ce que l'on ne peut empêcher. Horace l'a dit : « *Levius fit patientia quidquid corrigere est nefas.* »

Cette citation, loin de consoler le petit Marc, évoqua dans son esprit la triste image du pensionnat que tenait son père, et dans lequel il allait être forcé de passer les vacances. Il s'était tant réjoui d'un séjour de deux mois à la campagne, chez son oncle, propriétaire d'une usine près de Crécy, sur les bords du Morin. Et voilà qu'à peine arrivé, il fallait repartir, à cause de cette malheureuse épidémie ! C'en était fait des parties de pêche, des cueillettes de prunes, des courses dans les bois, des jeux de billes et de bouchon, au coin d'une borne, sur les pierres mangées d'herbe, avec des gamins halés, querelleurs comme des moineaux francs.

A ces joyeux et trop courts souvenirs, succédait la perspective des classes désertes, de la cour étroite, bordée, le long du mur, par une mince plate-bande où rien ne poussait, et de la maigre verdure du minuscule square Vintimille, sur lequel donnaient les fenêtres de la pension. Si encore Marc avait dû retrouver ses camarades ! Mais non, ils ne reviendraient qu'en octobre, et, jusque-là, l'enfant se sentirait bien isolé entre son père, absorbé par ses commentaires d'auteurs latins, sa mère, toujours souffrante, nerveuse, et ses trois pleureuses petites sœurs.

Peut-être, malgré ses douze ans bien sonnés, Marc n'eût-il pas réussi plus longtemps à refouler les larmes qui le gagnaient, si une scène, dont le bruit l'attira, n'eût distrait son attention.

— Oh ! papa, viens donc voir ce petit garçon à cheval... Ah ! mon Dieu, il va tomber !...

M. Daubessart se leva, et fit, avec son fils, quelques pas sur la route.

Dans un morceau de pré, au bord du Morin, un homme du pays donnait une leçon d'équitation à un jeune paysan qui pouvait avoir l'âge de Marc. Mais quelle différence entre ce robuste enfant et le petit Parisien ! L'un était brun et fort autant que l'autre était blond et débile. La belle santé visible de l'apprenti cavalier éclatait sur des traits fins, réguliers, tandis que Marc, sans être laid, avait le visage trop long, les yeux trop pâles, presque sans couleur. Les prunelles étincelantes du petit rustre exprimaient la vivacité, l'intelligence, et semblaient flamber comme deux topazes brûlées dans la joie actuelle de son exercice.

Pourtant la leçon n'était pas facile, ni le professeur très tendre.

Le grand cheval bai, que l'enfant montait à cru, sans selle ni étriers, paraissait bien résolu à se débarrasser de son léger fardeau, et, dans ce but, pointait et ruait successivement sans s'arrêter. Il avait d'ailleurs les naseaux serrés par un caveçon et se trouvait tenu par une longe, ce qui l'empêchait de se porter en avant. L'homme qui le domptait ainsi de la main gauche, brandissait de la droite une chambrière, et la faisait claquer bruyamment pour exciter encore le cheval.

Cet homme était évidemment le père du beau petit paysan aux yeux de topaze. On retrouvait dans ses traits secs, accentués, énergiques, les traits doux, fins et ronds de l'enfant, et cela au premier coup d'œil. Il pouvait avoir quarante-cinq ans. Ses cheveux, coupés en brosse, grisonnaient. Il portait la moustache et la barbiche. Toute sa tenue, sa physionomie et jusqu'à sa voix, l'eussent fait prendre pour un militaire plutôt que pour un cultivateur.

— Allons, César, *pull up!* cria-t-il au cheval, employant une expression de manège, dont l'habitude montrait qu'il avait dû passer une partie de sa vie ailleurs qu'au village.

— « César ! » murmura le maître de pension scandalisé. Est-il possible de déshonorer le nom d'un si grand homme en l'appliquant à un animal !

Cette exclamation fut perdue pour l'homme à la chambrière, qui commençait à se fâcher contre son élève.

— Voyons, Pierre, tiens-toi donc, que diable !... Tu as l'air d'un sac de son. Serre les genoux, lève la tête !... Égalise tes rênes, qui flottent à gauche. Veux-tu bien me lâcher la crinière, paresseux !

Pierre, un peu étourdi par les vivacités de César, et distrait en outre par la présence des deux spectateurs, qu'il aperçut tout à coup, n'obéit pas sur-le-champ à la dernière injonction. Le long fouet vint lui cingler la jambe. Il se troubla tout à fait, glissa contre le cou de sa monture, et fut projeté sur l'herbe avec assez de force.

M. Daubessart jeta un cri. Marc ne dit rien. Quant au père du petit paysan, il attendit tranquillement que l'enfant se fût relevé... puis il lui tira les oreilles.

Ce genre d'éducation blessa tellement les idées professionnelles du latiniste qu'il ne put s'empêcher d'intervenir.

— Pardon, monsieur, dit-il à l'homme au fouet, mais si votre enfant s'était cassé la jambe ?

— Monsieur, dit l'autre, en tournant vers lui une figure martiale et ouverte, c'est pour qu'il ne se casse ni les jambes ni les reins que je tâche de le rendre solide à cheval.

— Mais, vous ne lui demandez pas même s'il s'est fait mal !

— Bah ! monsieur, j'ai été plus de quinze ans militaire ; j'ai fait les guerres de Crimée, d'Italie... J'ai chargé à Reischoffen... Je sais ce qui en est. C'est comme ça qu'on fait des hommes.

— Ah ! reprit doucement M. Daubessart, sans doute... sans doute... Vous êtes un brave, et votre fils commence à vous ressembler. C'est un vaillant petit gars. « *Talis pater, talis filius.* »

— Vous dites ? fit l'ancien soldat.

— Vous avez là un beau cheval, reprit le maître de pension.

— Euh..., monsieur. C'est un cheval qui ne vaut rien, malheureusement, tout beau qu'il est. Il a trop de sang, et pas assez d'exercice. On ne peut pas le faire marcher sur les routes ; tout au plus dans l'herbe, sur un sol mou. Il a des *seimes*.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Marc.

— C'est la corne du sabot qui se fendille, mon petit ami. Mais, monsieur, ajouta l'homme, nous vous tenons au soleil. Entrez donc un instant là, chez moi, aux *Saules*. Vous prendrez un verre de bière avec nous. Pierre m'a fait tant crier que je meurs de soif.

— Ah ! dit M. Daubessart intéressé, c'est donc à vous, cette jolie hôtellerie ?

A quoi tiennent les destinées humaines ! Parfois, au début de notre vie, une circonstance insignifiante suffit à en faire dévier le cours tout entier. L'existence du petit Pierre allait prendre une direction toute nouvelle, simplement parce que ce matin-là il était tombé de cheval, et que M. Daubessart et Marc avaient devancé, en se promenant, l'omnibus du chemin

de fer.

En effet, comme cet omnibus tardait à venir, la conversation se prolongea dans la grande salle de l'auberge.

Le chef d'institution aimait à causer. Malgré son fanatisme pour l'antiquité classique et sa manie de citer du latin à tout propos, ce n'était pas un pédant sec et gourmé. La simple et cordiale franchise de François Marsant — car tel était le nom du propriétaire des Saules — lui sembla pleine de saveur. « C'est un rustique digne de Virgile, » songeait-il à part lui. Mais il fut frappé tout d'abord, et bientôt enthousiasmé, de l'intelligence du petit Pierre.

Les enfants avaient commencé par se demander réciproquement leur âge et leur nom.

— Je m'appelle Marc Daubessart, déclara le jeune Parisien.

Mais son père le reprit.

— Ton nom n'est pas Marc, tu le sais très bien. C'est Marc-Aurèle. Je te l'ai donné parce que c'est celui d'un des hommes les plus admirables qui aient existé, l'illustre Marcus Aurelianus Antoninus.

— L'empereur romain, dit vivement Pierre.

Il se trouva que ce petit paysan connaissait parfaitement son histoire romaine, ainsi que M. Daubessart put s'en assurer par quelques questions.

Comme le maître de pension laissait voir une grande surprise, François Marsant lui parla des succès de son fils à l'école communale. Pierre en savait maintenant aussi long que l'instituteur. Le Conseil municipal avait payé les frais de son voyage à Melun, pour qu'il allât passer l'examen du certificat d'études. Il venait de remporter le brevet avec le maximum des points. Tout le monde lui prédisait un brillant avenir. Peut-être pourrait-il obtenir une bourse dans un lycée. M. le curé, charmé de ses dispositions, commençait à lui enseigner le latin.

— Le latin ?... répéta M. Daubessart hors de lui. Le latin !...

Et, s'adressant à Pierre :

— Voyons, mon petit centaure, si vous allez me répondre : *Quota hora est ?*

Le jeune garçon jeta un coup d'œil vers une haute horloge, donc le balancier battait sourdement dans une gaine de bois sculpté, et dit sans hésitation :

— *Undecima.*

Au même instant, un petit panneau s'ouvrit d'une saccade brusque au-dessus du cadran de l'antique machine. Un oiseau de fer-blanc peint s'avança, battant des ailes, ouvrit et ferma le bec onze fois, laissant à chaque reprise échapper un son d'une aigreur à faire grincer même le dentier artificiel de M. Daubessart. Cet animal semblait prendre un méchant plaisir à rendre plus lugubre encore pour les humains la fuite des heures. Depuis qu'il existait, ce vieux petit coucou démodé, il avait dû faire tressaillir douloureusement bien des cœurs avec son *hou-hou* sinistre. Mais là, dans ce radieux matin d'août, ses onze coups vibrèrent presque joyeusement. Les deux enfants, qui riaient ensemble, étaient si gais ! Et les deux pères commençaient à s'entendre si bien !

Une idée, tout à coup, frappa M. Daubessart.

Pourquoi ne passerait-il pas quelques jours à l'auberge des Saules ? Pourquoi, s'il était satisfait des habitudes de la maison, n'y laisserait-il pas ensuite son pauvre Marc-Aurèle, — si délicat ! — pour qu'il partageât, d'ici la rentrée d'octobre, la saine existence de ce charmant petit Pierre ?

Puis, l'idée faisant son chemin, le maître de pension se demanda encore pourquoi, lorsque les vacances prendraient fin, il ne se chargerait pas, à son tour, du jeune paysan. Ce gamin-là montrait une intelligence véritablement surprenante. Il mordrait mieux que personne à l'étude de Virgile et d'Horace, et deviendrait le modèle et l'honneur de *l'Institution Daubessart*.

— Mon brave monsieur Marsant, dit à haute voix le latiniste, après un moment de rapide réflexion, nous avons deux fils du même âge, et qui me paraissent en train de devenir bons camarades. Le mien a grand besoin de l'air pur qu'on respire dans votre village, et le vôtre des professeurs qu'on trouve à Paris... Il me vient à l'esprit une petite combinaison.

À peine put-il d'abord s'expliquer, tant les démonstrations joyeuses des enfants éclatèrent bruyantes.

— Je vais rester à Villiers ! s'écriait Marc.

— J'irai donc étudier à Paris ! répétait Pierre.

François Marsant n'était pas le moins satisfait des quatre. Il entrevoyait depuis un moment quelque projet de ce genre, mais il n'osait pas le proposer.

On entendit l'omnibus du chemin de fer, qui s'annonçait à son de corne. Les deux petits garçons, accourus sur le pas de la porte, virent au loin reluire sa caisse jaune dans le soleil et la poussière.

Sur un signe de M. Daubessart, la voiture s'arrêta. Mais ce ne fut pas pour emmener le maître de pension et son fils. Au contraire, on déchargea la petite malle noire de l'écolier devant la porte de l'auberge. Et tout ce qui repartit, quand le fouet claqua et que les chevaux raidirent leurs traits, ce fut un télégramme à l'adresse de M^{me} Daubessart, place Vintimille, à Paris, — télégramme que le cocher consentit, moyennant pourboire, à remettre au bureau d'Esbyly.

Tandis que la patache s'éloignait, le maître de pension se frotta les mains en murmurant : « *Deus nobis hæc otia fecit* . » Puis son regard attendri se porta sur le pâle petit Marc — plus pâle encore et plus petit à coté du beau et robuste Pierre. Qu'il semblait chétif, peu vivace, le pauvre Marc-Aurèle, l'homonyme d'un des plus puissants parmi les puissants maîtres du monde ! Son nom si prétentieux, si difficile à porter, semblait l'écraser, l'amincir encore. Mais de ceci, M. Daubessart ne se doutait pas. Le brave homme n'avait de regret qu'en songeant à ses filles. — « Hélas, pensait-il, pourquoi mes moyens ne me permettent-ils pas d'installer toute ma famille à la campagne ! Que ce bon air ferait de bien à mes trois petites mignonnes : à Junie, à Bérénice, et surtout à Agrippine, que ma pauvre femme élève au biberon avec tant de peine ! »

Au bout de quelques jours, M. Daubessart put regagner Paris, et se plonger de nouveau dans ses commentaires et dans ses traductions. Il connaissait à fond l'*Hôtellerie des Saules* et la famille de son propriétaire. Il pouvait y laisser son fils en toute sécurité.

On ne causait pas longtemps avec François Marsant avant de s'apercevoir qu'il méprisait profondément la profession d'aubergiste et la

remplissait aussi peu que possible.

Ce n'était pas lui qui dirigeait la maison ; c'était une tante de sa femme. François était veuf. Marié, par inclination, en 1863, il avait alors abandonné la carrière militaire, qu'il suivait depuis quinze années, s'étant engagé de très bonne heure, volontairement. La jeune personne qu'il épousa, Marie Delvaux, était fille unique d'Antoine Delvaux, premier propriétaire des *Saules*. Cet Antoine mourut lorsque Marie n'était qu'une enfant, et, lors du mariage de François, l'établissement se trouvait dirigé, depuis des années déjà, par Cécile Delvaux, vieille fille disgraciée de la nature au point de vue physique, contrefaite, boiteuse, mais pleine d'intelligence, d'ordre, de courage, et surtout dévouée comme un chien à sa nièce Marie. Entre ses mains, l'ancien cabaret des Saules devint une charmante hôtellerie, très prospère et d'une excellente renommée.

Marie Delvaux — la jeune femme — mourut après trois années de mariage : trois années de bonheur parfait pour elle et pour François, à qui elle donna deux enfants. Pendant ce court espace de temps, les époux vécurent l'un pour l'autre, s'occupant à peine des questions matérielles, laissant la tante Cécile gérer la maison, comme elle le faisait lorsque Marie était petite.

La perte de sa jeune femme plongea François dans une douleur morne, silencieuse, obstinée, longue à s'adoucir, et que le temps même ne devait pas effacer complètement. Moins que jamais, il se sentit apte aux affaires. Il avait le tempérament d'un soldat et n'entendait rien au commerce. Cécile continua donc à diriger l'hôtellerie. Se dévouant aux enfants comme jadis à la mère, cette brave fille se passionnait en outre pour le développement d'une entreprise chaque jour grandissant par ses soins. Elle travaillait comme quatre, faisant la cuisine elle-même, gouvernant trois domestiques, tenant les livres, exerçant une obligeance infatigable, et d'ailleurs aidée par une étonnante mémoire. On pouvait admirer en elle une de ces femmes remarquables, bien qu'obscures, qui font en très grande partie la valeur de nos classes populaires.

C'est, en effet, au bas de l'échelle sociale seulement qu'on rencontre la supériorité relative de l'élément féminin. Au milieu, il y a balance. Tout en haut, la supériorité intellectuelle de l'homme est notoire ; il est ingénieur,

artiste, savant ou diplomate, tandis que sa femme est simplement la mondaine. Par suite, c'est au sein de la petite bourgeoisie que l'on compte le plus de ménages heureux, offrant une union véritable dans les idées, dans les aspirations, dans les goûts, et souvent même dans les travaux.

Cécile Delvaux, elle, ne s'était jamais mariée, parce qu'elle était laide et bossue. Les paysans, qui aiment à donner des surnoms, lui avaient décerné le sien. Il n'était pas flatteur. On l'appelait: La « Mal-Tournée ». Et, dans le pays, en parlant de la maison qu'animait son activité, où, depuis trente ans, on la voyait aller et venir, recevant le monde, distribuant des ordres, on disait bien plus souvent : l'AUBERGE DE LA MAL-TOURNÉE que : *l'Auberge des Saules*.

Lors de la guerre de 1870, François Marsant, incapable encore de surmonter la tristesse de son deuil, avait repris du service. Rentré aux lanciers comme maréchal des logis chef, il n'avait pas tardé, tant il se distinguait, à devenir sous-lieutenant, puis lieutenant. Il serait sans doute resté dans l'armée s'il avait pu garder son rang d'officier après la signature de la paix. Mais la Commission des grades le fit redescendre de deux degrés. Les lanciers n'existaient plus. Il aurait fallu devenir cuirassier ou dragon. Cela lui déplut. Alors il donna sa démission et revint au village avec la médaille militaire. Et maintenant sa seule consolation était de s'entendre appeler « lieutenant » par les gens du pays. C'était là son surnom, à lui, — bien gagné du reste. On venait de très loin pour entendre le « lieutenant » raconter ses aventures de guerre, — surtout la terrible journée de Reischoffen, et la façon dont les débris de son régiment avaient échappé à la capitulation de Sedan et s'en étaient allés se battre sur la Loire.

Et toujours l'auberge, abandonnée à la « Mal-Tournée », devenait plus prospère. François Marsant, — qui en vivait avec ses deux enfants, son fils Pierre et sa fille Marguerite, — avait la faiblesse d'afficher un profond mépris pour tout l'établissement. De ses longues années dans la cavalerie, il avait conservé la connaissance et le goût des chevaux. Il s'était mis à en acheter, à en dresser, à en revendre. Il apprenait l'équitation à son fils. On venait le chercher de loin pour dompter des bêtes rétives. Les châtelains des environs, pour acheter des chevaux de selle ou d'attelage, ne se passaient pas de ses conseils.

François fit construire des écuries derrière l'*Hôtellerie des Saules*. Il acheta tout autour quelques arpents de prés. Il avait jusqu'ici dépensé plus qu'il ne gagnait à ce métier, mais l'auberge marchait si bien, faisait de si clairs profits, que le « lieutenant » pouvait, sans craindre la ruine, se passer de telles fantaisies. D'ailleurs, la « Mal-Tournée », trop heureuse qu'on n'intervint pas dans ce qu'elle considérait comme son empire, encourageait plus qu'elle ne blâmait le goût de son neveu.

L'espèce de liaison qui s'établit entre François Marsant et M. Daubessart, les projets communs pour l'avenir de leurs deux enfants, vinrent donner un aliment inattendu à l'orgueil de l'ancien lancier. Ainsi donc, son petit Pierre étonnait un professeur parisien ! Une brillante carrière était réservée à ce fils, sur lequel François reportait toutes ses ambitions blessées.

Les avantages de l'instruction paraissaient inestimables au « lieutenant » depuis qu'il s'était vu retirer le grade gagné par son courage, mais qu'on ne pouvait laisser à un illettré. Ah ! combien cruellement son ignorance lui avait pesé lorsqu'il avait vu tomber ses épauettes, si vaillamment conquises ! Il gardait à la carrière militaire une certaine rancune, et ne désirait pas que Pierre s'y destinât. Que l'enfant devint un *monsieur* et sût tout ce qui se trouve dans les livres, voilà ce qui importait tout d'abord.

L'air docte et les citations pédantes du maître de pension firent le meilleur effet sur François. Le corps fluët et les joues pâles du petit Marc-Aurèle lui semblèrent tout à fait *distingués*. Au moment même où M. Daubessart souhaitait pour son propre fils la belle mine du jeune paysan, le père de celui-ci formait tout bas un vœu contraire.

Excepté sur ce point, le professeur et l'ancien soldat étaient faits pour s'entendre. Quant aux enfants, leur amitié ne fut pas longtemps sans nuages.

Les premiers jours qu'ils passèrent ensemble leur parurent à tous deux pleins d'une félicité parfaite. Ils coururent les champs côte à côte dans une liberté absolue. Ni devoirs, ni leçons ne les entravaient. L'heure des repas seulement les ramenait au logis.

Pierre voulut faire en conscience les honneurs du village à son nouveau camarade. Il le mena partout, lui montra tous les jolis recoins des

environs, le fit entrer dans toutes les chaumières. Il le conduisit chez son parrain, à lui, son parrain qu'il adorait et qu'il admirait sans réserve, le meunier Vaubert, maire de la commune, un géant qui faisait mettre à genoux le cheval César par une simple pression des jambes. Marc-Aurèle trouva que cet homme avait l'air méchant, parce qu'il parlait d'un ton rude. D'ailleurs Pierre et son parrain rirent beaucoup d'une question naïve posée par le petit Parisien, et ce rire blessa au cœur le jeune Daubessart.

Ce fut là le commencement de ses misères et de sa rancune.

L'ignorance de ce pauvre Marc sur les choses de la campagne dépassait tout ce qu'on peut imaginer. Il ne connaissait la nature que par le square Vintimille, et encore n'avait-il jamais pris la peine d'observer comment les arbres y bourgeonnent ni comment les fleurs y éclosent. Il énonçait à chaque instant des remarques tellement ridicules que c'en était trop pour la gaieté de Pierre. Le jeune villageois riait aux larmes sans songer qu'il était en train de se faire un ennemi.

Pour garder quelque avantage, Marc tira du fond de sa malle une grammaire latine et l'Épitome, manifesta une passion absorbante pour l'étude, et bientôt se mit à baragouiner des citations — plus ou moins correctes — à l'exemple de son père. Il réunissait les petits paysans pour leur faire de Paris des descriptions invraisemblables. Pierre le trouva décidément assez ennuyeux, boudeur surtout, et cessa de s'occuper de lui.

La nature franche et simple de ce petit paysan ne devinait pas le fonds d'envie secrète et de mesquine vanité que Marc devait à son étroite éducation dans un internat, surtout à sa situation privilégiée de fils du maître de pension.

Il ne se doutait pas davantage du mépris stupide que nourrissait le petit Parisien pour les gens de la campagne. Il avait ri de ses bévues, gentiment, sans méchanceté. Aussi fut-il surpris des manières presque hargneuses que Marc prit à son égard.

Malgré l'antipathie déclarée de leurs deux caractères, les enfants en arrivèrent assez tard à une véritable querelle.

CHAPITRE II MARC ET PIERRE

Un jour, Marc, assis tout seul au pied d'un arbre, un livre à la main, fut interrogé par un passant qui le pria de lui indiquer l'*Auberge de la Mal-Tournée*. Étonné de ce mot, qu'il entendait pour la première fois, le petit garçon répondit :

— Ça n'existe pas de ces côtés-ci.

— Mais si..., reprit le questionneur. La première auberge de Villiers, paraît-il... Celle qui appartient à M. Marsant.

— Ah ! M. Marsant... Oui, très bien. Descendez ce sentier, vous tomberez sur la route. C'est tout de suite à droite, la première maison.

L'homme remercia et poursuivit son chemin. Marc resta rêveur, avec, tout au fond de lui, une secrète joie méchante. Il venait de surprendre une circonstance désagréable pour Pierre. Ce sobriquet désobligeant, que voulait-il dire ? Jamais on n'y faisait allusion chez les Marsant. « L'*Auberge de la Mal-Tournée*... » Pourquoi ? — « Ah ! j'y suis, » songea-t-il, « c'est cette vieille tante, crochue comme un point interrogatif, qu'on aperçoit de la route, par les carreaux de la cuisine, toujours en faction devant ses fourneaux... La *Mal-Tournée*... Parfait ! Elle est bien bonne, celle-là ! »

Il se leva, ravi de sa découverte, et courut trouver Pierre. Justement Marc roulait contre lui des projets de vengeance, car le jeune paysan n'avait pu contenir un éclat de rire fou, le matin même, en entendant son ami prendre un épi de maïs pour un petit ananas.

— Dis donc, Pierre, pourquoi y a-t-il des saules peints sur votre enseigne ?

— Pourquoi ?

— Oui.

— Mais c'est le nom de l'hôtellerie. Tu vois bien que c'est écrit dessous en lettres d'or : *Hôtellerie des Saules*.

— Pas du tout, fit l'autre en ricanant. C'est l'*Auberge de la Mal-Tournée*, et ce qu'on aurait dû mettre comme enseigne, c'est le portrait de

ta tante.

Pierre devint tout pâle. Il adorait sa tante. Non seulement à cause de l'affection câline de la vieille fille, mais parce qu'elle seule lui parlait de sa mère — un obstiné chagrin fermant la bouche de François Marsant. Comme tous les enfants affectueux, pour qui ceux qu'ils aiment sont toujours jeunes et beaux, il ne voyait pas la difformité de tante Cécile. Le cher visage anguleux et ridé, jadis penché si tendrement sur son berceau ; les jambes inégales, si promptes à courir lorsque, tout petit, il trébuchait, n'éveillaient en son esprit aucune idée de ridicule. Il savait vaguement qu'on en pouvait rire quand on n'avait pas de cœur, et il avait appris le vilain surnom par les polissons du pays. Mais, depuis qu'il grandissait, aucun d'eux ne se risquait plus à le prononcer en sa présence.

— Écoute, dit-il à Marc, ne répète jamais ce que tu viens de dire, ou bien, malgré que tu sois plus petit que moi...

— Plus petit que toi !... J'ai trois mois de plus.

Pierre toisa le frêle blondin d'un air assez méprisant, haussa les épaules et lui tourna le dos.

La colère fit oublier à Marc-Aurèle sa timidité physique. Comment ! au lieu de vexer Pierre, c'était lui-même qui se trouvait humilié. Il courut après son camarade.

— Tu sais, je le répéterai quand bon me semblera, ce que je t'ai dit tout à l'heure.

— Voyons ? dit Pierre, qui se retourna, très calme, en se croisant les bras.

— Oh ! cria Marc à la fois effrayé et rageur, est-ce que c'est ma faute, si ta tante est bossue ?

— Bien, fit Pierre, tu ne le répètes pas. Tu as raison. C'est vrai, ma tante est contrefaite, mais je ne veux pas qu'on l'insulte.

Et, de nouveau, il se tourna vers la maison.

Marc, se sentant vaincu moralement par tant de calme hautain, voulant blesser et n'osant pas, murmura entre ses dents :

— Ca n'empêche pas qu'elle ferait très bien sur l'enseigne... avec sa

bosse.

Il n'avait pas fini la phrase que Pierre sautait sur lui, les dents serrées, une flamme de fureur dans ses yeux aux reflets d'or. La lutte ne fut pas longue ; les deux enfants roulèrent ensemble à terre ; mais Pierre, lestement relevé, mit un genou sur la poitrine de Marc, et, lui meurtrissant les poignets, cria à plusieurs reprises :

— Demande pardon ! demande pardon !

— Laisse-moi, grand lâche ! répondait seulement Marc-Aurèle, qui, moins sage que le souverain philosophe dont il portait le nom, ne savait pas reconnaître ses torts.

— Eh bien, mes enfants ?... Eh bien ?... Pierre, veux-tu le lâcher, veux-tu te relever ! dit tout près d'eux une voix grêle mais très douce.

— Ma tante !...

C'était elle-même, en effet, la vaillante vieille, au frêle corps irrégulier, dont l'argile semblait avoir été pétrie par une main maladroite et brutale. Son front étroit et bruni de paysanne s'encadrait de cheveux devenus tout blancs à travers les années de travail obscur et d'infatigable dévouement. Ses deux petits yeux décolorés gardaient une lueur énergique et tendre à la fois ; et, sous le nez trop long, la bouche trop grande avait une expression de bonté très rare à observer sur les visages douloureux et durs des êtres contrefaits.

La « Mal-Tournée » regardait son petit-neveu avec un air de reproche triste.

— Oh ! mon Pierrot ! C'est toi qui peux te conduire ainsi ? Comment ! battre un plus faible !... Mais je ne te reconnais plus.

— Tante,... je t'assure...

Il balbutiait, ne pouvant dire la cause de la bataille.

— Et ton ami, encore !... ton hôte !... reprit-elle. Un enfant qui demeure chez nous... Pense à ce qu'eût dit ta pauvre mère.

De grosses larmes montèrent dans les yeux de Pierre, y éteignant les rayons de victoire et de colère qui faisaient flamber ses prunelles.

— Rentre à la maison, dit tante Cécile, en durcissant sa voix autant que cela lui était possible. Va dans ta chambre. Tu y resteras jusqu'à ce que je t'appelle.

Elle se tourna vers Marc.

— Vous n'avez pas de mal, mon petit ami ?

Rouge comme une cerise jusque sous ses cheveux pâles, le jeune Daubessart répondit d'un ton rogne : — Non, madame, — tout en frottant une tache que l'herbe avait faite à sa courte culotte de toile.

— Cela se lavera, dit tante Cécile. Ne vous en inquiétez pas. Mettez votre chapeau, le soleil vous ferait mal à la tête. Voulez-vous venir avec moi jusqu'au moulin ? Je sortais pour y aller. Cela vous amuserait-il ?

Sans dire un mot, il se mit à marcher à côté d'elle.

Une pensée le préoccupait. Laisserait-il Pierre subir sa punition ? La matinée était admirable. Ce devait sembler très dur de rester enfermé par un temps si chaud, si beau ! Mais comment s'accuser pour excuser son ami ? L'orgueil l'en empêchait, et aussi l'embarras d'avouer à la « Mal-Tournée » qu'il s'était moqué de son malheur, à elle.

Ses regrets, ses réflexions se mêlaient à la voix du moulin, grandissante à mesure qu'ils approchaient. Dans le fracas joyeux, clair et monotone de la rivière, il y avait comme une hardiesse franche et saine des choses, comme une insistance aussi, qui forçaient l'âme à s'ouvrir, qui lui donnaient de la légèreté, du courage et de la force. Tout enfant qu'il fût, le petit Marc se laissait charmer et calmer par ce persistant conseil de la nature. Ses mauvais sentiments d'envie, de raillerie, de colère, fondaient, s'éteignaient dans la caresse fraîche de l'écume, qui, maintenant, lui sautait au visage, tandis qu'il traversait la passerelle.

Il se pencha pour voir l'eau se ruer contre les ais puissants. Elle semblait se briser contre eux, se disperser, vaincue, en poussière humide et frémissante. Cependant ils obéissaient à son impulsion. Lentement, régulièrement, la roue tournait. L'on sentait l'air ébranlé, déjà, à cette distance, par la trépidation du moulin, qu'elle animait d'une vie mystérieuse.

— Cela vous intéresse ? demanda la « Mal-Tournée ». Voulez-vous que je vous conduise au garde-moulin, qui vous fera tout visiter pendant que

je cause avec M. Vaubert ?

Cette voix pleine de bonté attendrit complètement Marc-Aurèle.

— Oh ! madame..., commença-t-il.

Il n'acheva pas, mais saisit la main de la vieille fille, et se blottit contre elle avec un mouvement si expressif que la « Mal-Tournée », surprise et émue, l'embrassa.

— C'était ma faute..., murmurait Marc. Vous savez bien... Pierre... Vous lui pardonnerez, n'est-ce pas ?

Comme elle le promit — bien volontiers d'ailleurs — tout parut plus curieux et plus beau dans le moulin à Marc-Aurèle, soulagé du lourd poids de sa jalouse rancune.

Et ce fut une excursion féconde en découvertes, le long des petits escaliers en échelle de poule, entre les roues qui tournaient, les courroies de transmission qui glissaient dans l'air en sifflant, et sur les planchers qu'ébranlait le tremblement continu de tout cet acharné travail.

Dans les rayons de soleil, criblant les étages de la haute bâtisse, une impalpable poussière de farine dansait au sein de l'atmosphère vibrante. Tout, à l'intérieur, était blanchi par cette poussière précieuse, qui devient de la vie dans les veines des hommes. Le sol était blanc, les poutres blanches ; le visage et les cheveux du garde-moulin étaient blancs ainsi que ses habits. Il n'y avait que les engrenages d'acier dont les dents frottées d'huile reluisaient toutes noires au milieu de cette blancheur légère. Ces machines paraissaient comme animées d'une ardente émulation dans l'accomplissement de leur labeur. Depuis celle qui séparait le grain de la balle jusqu'à celle qui faisait pleuvoir en nappes douces la fine fleur de gruau, chacune connaissait bien sa part d'ouvrage et l'accomplissait avec la même précision.

— Qu'est-ce qui les fait donc toutes marcher ? demanda le petit Parisien ébahi.

— C'est la rivière, monsieur, répondit le garde-moulin.

La rivière !... C'était ce Morin tout endormi sous ses nénuphars et ses roseaux qui produisait tant d'activité, de tapage, un travail si minutieux !

— Il y a donc des choses intéressantes à connaître en dehors de l'histoire ancienne et du latin, se disait Marc. Et chez un meunier ! Je ne l'aurais pas cru.

Jamais il ne se serait imaginé qu'on pût avec quelque profit écouter causer des paysans. Il nourrissait, à l'égard des gens de la campagne, des notions aussi vagues, aussi absurdes que celles qu'il montrait à Pierre à propos des plantes et des cultures. Aussi croyait-il devoir s'ennuyer profondément le soir de ce même jour, car François Marsant réunissait à dîner toutes les notabilités du village.

Si la « Mal-Tournée » avait cru devoir quitter son poste pour s'en aller au moulin conférer avec M. Vaubert, c'était à propos de ce fameux repas. Il s'agissait de ne froisser personne, pas plus dans le choix des convives que dans les places distribuées autour de la nappe. Le meunier, maire du village, en même temps parrain de Pierre et meilleur ami de François Marsant, occuperait le siège d'honneur, et devait être consulté. Nul dîner d'ambassade, embelli par la présence de têtes couronnées, ne donna lieu à des combinaisons plus délicates ni plus savantes.

C'est que la commune de Villiers, dans le cours de cet été 1875, se trouvait divisée en deux camps par une importante question. Il s'agissait d'éclairer les rues, qui, jusqu'alors, aussitôt le soleil couché, ne pouvaient compter que sur les capricieuses clartés de la lune. L'astre des nuits semblait insuffisant aux esprits audacieux, à cause de l'irrégularité de son service, et ils proposaient d'y suppléer par de bonnes lampes à pétrole. Cette proposition hardie faisait pousser des cris de paon aux personnages rétrogrades, aux vieux paysans têtus qui, se couchant avec les poules, n'avaient jamais senti la nécessité d'installer des lanternes à l'extérieur de leurs maisons. Ces derniers songeaient avec effroi aux centimes additionnels que cette inutile réforme allait coûter à la commune.

Parmi les fanatiques de l'éclairage se plaçaient M. Vaubert, le meunier — très ambitieux pour Villiers, dont il était le maire — et François Marsant, dont l'hôtellerie gagnerait à cet embellissement du pays. L'opposition était dirigée par Hippolyte Rouget, gros fermier très influent, dont les bâtiments se trouvaient trop en dehors du village pour qu'il eût aucun intérêt à l'installation des lampes.

Ce Rouget, d'ailleurs, ne pardonnait pas à Vaubert de posséder la mairie, qu'il avait lui-même autrefois souhaitée. Tous deux avaient des chances égales avant la guerre de 1870, mais ils s'étaient alors comportés différemment. Rouget abandonna le pays durant l'hiver terrible, tandis que Vaubert tint moralement tête à l'invasion, sauvant Villiers du pillage à force de sang-froid, et risquant plusieurs fois de se faire fusiller. La reconnaissance de la commune le rendait inséparable du poste qu'il occupait.

Or, en donnant son grand dîner, François Marsant voulait aussi bien réconcilier les deux rivaux que faire définitivement triompher le parti de l'éclairage.

Il eut la satisfaction de réussir, mais les discussions furent chaudes, ce soir-là, autour de la nappe. L'excellente cuisine de la « Mal-Tournée », les vieux vins cherchés derrière les fagots dans la cave des *Saules*, n'exercèrent qu'à la longue leur influence conciliatrice.

Marc-Aurèle, assis au bas bout de la table, entre Pierre et la petite Marguerite Marsant — une jolie fillette extrêmement timide — écouta bientôt de toutes ses oreilles des conversations si nouvelles pour lui. A son grand étonnement, il y prit un vif intérêt.

Rouget employait contre le maire le harcèlement des railleries froides, que Vaubert, géant sans malice, accueillait avec un rire tranquille.

— Vos lumières personnelles, mon cher maire, suffisent à éclairer la commune, disait le fermier, avec un ricanement qui soulignait le trait d'esprit.

Un paysan, dont les champs avaient beaucoup souffert d'orages récents, tenait pour Rouget, et déclarait les temps trop durs pour se lancer dans des dépenses inutiles.

— Le Gouvernement ne nous protège seulement pas, gémissait-il. Nous sommes envahis par les blés de L'Inde, de l'Amérique. Les prix de transport diminuent tous les jours. Si les droits d'entrée ne s'élèvent pas à proportion, il faudra renoncer à la lutte.

Vaubert, sa haute taille un peu courbée vers la table, comme pour se mettre au niveau des autres, tourna sa bonne figure aux favoris blonds, aux yeux bleu clair, vers celui qui parlait, et dit avec une douceur d'enfant :

— La lutte ne cessera jamais, Gandois. C'est elle qui, partout, dans toutes les professions, sur tous les terrains, fait le progrès. Le Gouvernement, s'il l'arrêtait, tuerait le pays. C'est elle, voyez-vous, c'est la lutte pour l'existence, qui vous décidera peut-être, vous autres agriculteurs français, à faire donner à notre sol, si riche, si généreux, tout ce qu'il est capable de produire.

— Voilà Vaubert qui enfourche son dada, dit Rouget. Il nous prouvera peut-être que c'est la faute au père Gandois si ses orges et ses avoines ont été massacrées par la trombe de l'autre jour.

— Vous croyez rire, Rouget, reprit le maire, mais ce ne serait pas si difficile à soutenir que vous paraissez vous le figurer.

Une exclamation unanime éclata autour de la table. Ah ! non, par exemple, cela, c'était un peu trop fort ! Qu'on le laisse dire ! Comment allait-il justifier une énormité pareille ? On n'était pas le bon Dieu, peut-être, pour empêcher la pluie et la grêle d'abîmer les récoltes.

— Ensemencez vos terres avec des semences de choix ; servez-vous des engrais chimiques que les découvertes de la science mettent à votre disposition. Ne regardez ni au prix des fumures, ni à celui du grain semé, et vous aurez des moissons résistantes, robustes, qui supporteront bien mieux que vos maigres produits tous les accidents des saisons. Voyez-vous, c'est votre ignorance et votre avarice qui vous perdront, vous autres paysans, et nous tous avec vous.

On était habitué à la franchise de Vaubert, à ses brusques sorties contre les défauts obstinés du paysan, contre son manque de fraternité, contre sa passion de propriétaire qui lui fait morceler en petits lots individuels des étendues de terre admirables, et l'empêche de rien entreprendre en commun, sur une grande échelle. On le laissait parler sans révolte. Nul, excepté Rouget, n'en gardait de rancune. Quant à profiter de ses conseils, c'était une autre affaire.

— Tenez ! dit-il, s'irritant, à la fin, de rencontrer toujours l'acquiescement de leur inertie et la résistance muette de leur incurable routine, tenez, vous me mettez en colère avec vos lamentations, vos façons d'accuser tantôt le bon Dieu, tantôt le Gouvernement. C'est votre faute, à vous seuls, si l'on importe du blé en France. Vous devriez en faire, et en faire

!... des monceaux, des hectolitres par millions, de sorte que nous en ayons trop, et qu'à notre tour, nous en exportons chez ceux qui en manquent. Vous récoltez quinze hectolitres de blé à l'hectare, et vous pourriez en récolter vingt-cinq ! Cela s'est fait, cela se fait tous les jours sur des hectares de culture expérimentale. Toutes les industries, en France, profitent des progrès de la science, des associations de capitaux. L'agriculture seule reste en dehors, livrée à la routine héréditaire.

Il s'échauffait, perdant son air d'enfant timide sur sa face de bon géant, parlant vite, trouvant ses mots, absolument parti en bataille pour une cause qui lui était chère.

— Moi, dit Marsant, que toutes ces tirades n'intéressaient pas, je crois que la grandeur d'un pays ne se fait pas en grattant la terre, quoi que vous en disiez. Je me suis trouvé plus à l'aise sur un bon cheval, la lance au poing, que je n'aurais jamais été à pousser une charrue, derrière deux bœufs endormis.

— L'un n'empêche pas l'autre, dit Vaubert en souriant. Qu'en dites-vous, mes petits gars ? ajouta-t-il en se tournant vers Marc et Pierre, dont les visages curieux et intéressés l'amusèrent.

— Oh ! ça ne les regarde pas, s'écria Rouget. Pierre sera un savant, et nous méprisera, puisque c'est la manie de son père. Quant à ce petit citadin, il aura toute sa vie une fausse digestion de latin et de grec : on voit ça sur sa figure pâlotte.

Marc ne comprit pas très bien la plaisanterie, mais il rougit jusqu'au bout des oreilles, quand il entendit le gros rire général qui suivit la phrase de Rouget.

Cependant la conversation tourna — comme toutes les conversations depuis cinq ans — sur les événements de la dernière guerre. Excepté Rouget, chacun avait son anecdote héroïque à raconter. On écoutait surtout Vaubert et le « lieutenant ». Le premier, retombé à sa gaucherie enfantine, disait les faits tout simplement, cherchant ses paroles, comme honteux.

— Que voulez-vous ? disait-il, c'était mon devoir, puisqu'on venait de me porter à la mairie. Il fallait sauver le pays d'un pillage radical. Les uhlands,

les cuirassiers blancs faisaient manger leurs chevaux à même les meules, dans les champs. Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai été trouver le général en chef du corps d'armée allemand, je lui ai représenté leur propre intérêt : s'ils restaient quelque temps, ils finiraient par n'avoir plus rien à manger. Il m'a écouté ; il a ordonné que les officiers fissent des bons de réquisition sur lesquels j'apposais le timbre de la mairie. Ainsi j'avais constamment affaire à eux. Ils me rendaient responsables de tout. Un jour que des paysans — je n'ai jamais su qui — avaient tiré sur quelques uhlands, ces gredins sont venus me chercher, ils m'ont traîné avec eux, déchirant mon écharpe, que j'avais mise à la hâte, lacérant mes habits. Ils m'auraient mis en pièces avant de m'amener devant leurs chefs, quand j'ai été délivré — savez-vous par qui, petits garçons qui m'écoutez là, bouche béante ? Toi, tu le sais bien, Pierre, dis-le.

— Oh ! oui, parrain, cria Pierre, par les enfants du village ! Et moi, j'y étais, j'avais couru dehors malgré tante Cécile. J'ai aussi lancé des pierres.

— C'est vrai, dit Vaubert, ce mioche de deux sous, haut comme une botte, jetait des cailloux à des gaillards de six pieds. Mais il y avait là une douzaine de grands garçons, de braves enfants, qui m'ont arraché de leurs mains.

— Ce n'est pas là que vous avez couru le plus grand danger, dit Marsant, mais quand vous avez pris la place du commandant F*** devant le peloton d'exécution.

— Le pauvre commandant ! reprit Vaubert. Il était pourtant bien déguisé, en mendiant, pris à mon service par pitié. Ça n'empêche pas, il y avait quelque chose dans sa tournure... sa figure fine, la barbe mal repoussée... Ils flairaient la malice, ces gueux d'Allemands. Enfin, il a échappé, mais pour aller mourir sur la Loire.

— Je l'y ai vu, dit le « lieutenant », lorsque, après avoir échappé de Sedan avec le général Michel — qui n'a pas voulu capituler, lui ! — mon régiment — ou ce qu'il en restait — est ressorti de Belgique, pour filer sur Orléans.

— Ce que je ne comprends pas, dit Rouget, cherchant à prendre les conteurs en défaut, ce que je ne comprends pas, c'est que des troupes françaises aient pu quitter la Belgique, pays neutre, après y être entrées.

— Ah ! voilà ! dit Marsant. C est que le roi des Belges a rendu là un vrai jugement de Salomon. Les Prussiens avaient violé la neutralité la veille : « Autant il a passé de Prussiens hier, autant je laisserai passer de Français aujourd’hui, » déclara Léopold.

Et le père Gandois, lui-même, eut son histoire à conter pour la centième fois. Comment, ayant donné asile à un franc-tireur qu'on poursuivait, il avait été arrêté, conduit au château de Montry, juste le jour où l’état-major du corps d’armée allemand y fêtait la reddition de Metz.

— Je les vois encore, les gueux, tout grisés de champagne, qui chantaient et trinquaient dans le grand salon de Montry. Quand je fus amené devant eux, ils se mirent à se moquer de moi, disant que j’étais trop vieux pour leur faire peur, qu’ils me mettraient en liberté, mais qu’auparavant, ils allaient me faire boire du champagne et trinquer avec eux. Je leur dis : « Non, je n’aime pas le champagne. » Mais voilà qu’un grand gaillard d’officier à barbe blonde me ricane au nez en disant : — « Tu sais, le vieux, Metz est rendu. Bazaine a rendu Metz. » Alors il me prit un éblouissement, et je criai : « Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! » Ils me donnèrent des coups de pied et des coups de poing, et me jetèrent à bas de l’escalier parce que je ne voulais pas les croire.

— Vous entendez cela, vous autres, disait Vaubert aux enfants. Écoutez bien et n’oubliez rien, vous qui serez un jour des hommes.

Recommandation superflue. Les deux gamins, les coudes sur la table, la tête dans les poings, les joues ardentes, semblaient ne plus exister que dans les récits faits devant eux. Le dîner, si long qu’il soit à la campagne, avait pris fin. On avait emmené la petite Marguerite. Des flacons d’eau-de-vie de marc, d’eau-de-vie de cidre, étaient sur la table. La plupart des convives avaient allumé leurs pipes. Sous la vive clarté jetée de haut par la lampe, se détachait le cercle des visages énergiques, les peaux halées, les traits secs et nerveux, qu’une même passion — celle de l’orgueil patriotique souffrant, douloureusement éveillé — tenait penchés dans le même sens vers le conteur du moment, comme des épis sur lesquels passe un même souffle.

Pierre, nourri de ces histoires, les connaissant par cœur, les écoutait toujours avec la même puissante émotion, qui oppressait sa poitrine

d'enfant, entrouvrait ses lèvres roses, bistrerait ses yeux pleins d'éclairs. Marc, lui, dans son petit cerveau artificiel, ou traînaient des phrases de tous les temps, mais où n'avait encore passé nulle vision réelle de la vie, sentait sourdre comme une source frémissante et fraîche, qui emportait à ses premiers bonds les petits brins de parchemin moisi dont était encombrée sa mémoire. Le pauvre petit s'étonnait, s'inquiétait, mais se sentait frémir et vivre, et s'abandonnait à des impressions si nouvelles. Il n'avait jamais lu dans Horace la leçon que lui donnaient ces rudes paysans, mais elle lui plaisait. O sacrilège ! elle lui semblait même plus intéressante que *l'Ode sur les Guerres des Romains*, dans laquelle le poète courtisan insinue que Mercure, sous la figure d'Auguste, est descendu sur la terre pour venger la mort de César.

— Père, dit tout à coup le petit Pierre, raconte-nous la charge de Reischoffen.

Sans se faire prier, au milieu d'une attention religieuse, tandis que souvent des mains durcies passaient, rapides, sur des yeux baissés, François Marsant redit la sombre et sublime journée.

— Les cuirassiers étaient démontés. Deux nouvelles batteries prussiennes s'avançaient pour foudroyer nos troupes en retraite. Le maréchal de Mac-Mahon fit transmettre au 2^e lanciers l'ordre de charger. Le général de Nansouty nous disposa par échelons d'escadron. Alors le colonel Poissonnier nous fit sortir la lance de la botte. Lui-même tira son épée, et cria: « Mes enfants, en av... » Il ne finit pas, il ne put pas dire: « En avant ! » Il avait la tête emportée. Une décharge effroyable, d'un seul coup, diminua de moitié notre effectif. Ah ! mes amis, je vois toujours à mes pieds le pauvre sous-lieutenant de la Fresnaye, les entrailles déchirées, qui hurlait... Non, ce n'était plus des cris humains. A côté de lui son petit chien pleurait... L'ennemi était à moins de cinq cents mètres. Il fallut nous retirer.

Et François continuait, racontant comment le 2^e lanciers eût été fait prisonnier, bloqué comme dans une souricière, contre le mur du parc de M. de Leusse, si un jeune officier, né dans le pays, n'eût indiqué au général de Nansouty une grille par laquelle on pouvait pénétrer dans le parc. On y entra, barricadant la grille par derrière. Mais, de l'autre côté, un léger pont de bois s'offrit seul pour traverser un saut-de-loup très large et plein de

vase. Cette passerelle se rompit sous le galop des deux premiers escadrons.

— J'étais à la tête du troisième, dit François. Il restait deux planches à demi brisées. C'était la seule chance de salut. Mais, derrière nous, les mitrailleuses prussiennes, la gueule sur la crête du mur, nous foudroyaient à travers les arbres. Je mis pied à terre, avec un brigadier qui m'était dévoué ; à nous deux, le revolver au poing, nous contraignîmes chaque homme à descendre et à traverser le débris de la passerelle, au pas, son cheval en main, menaçant de brûler la cervelle à celui qui passerait au galop. Nous sauvâmes ainsi une partie du régiment. Quelques cavaliers, manquant de calme pour attendre leur tour sous le feu, enlevèrent leurs chevaux à côté de nous, pour franchir le fossé d'un bond. Plusieurs s'y brisèrent les reins.

— Et au delà du fossé, qu'y avait-il ? demanda Marc.

— Au delà du fossé, mon petit, il y avait une côte absolument découverte, balayée par les obus, qu'il fallait gravir. Et nos chevaux, harassés de fatigue, ne pouvant plus même trotter, nous l'avons montée au pas. Mais vous êtes encore là, les marmots ! ajouta le « lieutenant ». Allons, vite, qu'on aille se coucher. On ne vous laissera pas veiller comme ça, cet hiver, à la pension.

CHAPITRE III LA FÉE DES EAUX

Le mois de septembre s'avavançait. Les vacances touchaient à leur fin.

Tout était prêt pour le départ de Pierre. La « Mal-Tournée » avait surveillé en soupirant la confection du petit trousseau de l'écolier. Ce n'était pas elle qui rêvait pour lui la science des livres ! Que deviendrait-il, son Pierrot, libre jusque-là comme l'oiseau du buisson, quand il lui faudrait vivre enfermé dans une pension, entre les hautes maisons d'une ville ? Que lui donnerait-on à manger, au réfectoire de ce *marchand de soupe* ? S'il allait devenir mince et pâlot comme ce pauvre Marc — qui, avec ses cheveux jaunes et ses petits membres mous, faisait penser à un poussin de deux jours — on aurait fait *du bel ouvrage* !

Et, à propos de cheveux, la « Mal-Tournée » se désolait, car on parlait de couper les épaisses boucles brunes qui s'enroulaient très bas dans le cou de son petit neveu. Elle obtint qu'on attendit d'être à Paris pour faire l'opération. C'était assez dur, déjà, de voir Pierre s'endimancher, fier comme un prince, avec la veste noire, le long pantalon, et la casquette à galon d'or. Son père l'admirait dans ce costume. Pour elle, villageoise têtue, elle trouvait que ses nouveaux habits l'enlaidissaient affreusement, faisant paraître tout gauche son souple et robuste corps — qu'elle aurait comparé à celui de Bacchus enfant si elle avait été élevée par M. Daubessart. Pour tout dire, ce chef-d'œuvre d'un tailleur de province donnait au petit paysan, qui n'avait pas l'habitude d'être si bien mis, un air terriblement commun, alors que dans sa blouse et sa culotte de toile, il montrait une grâce campagnarde tout à fait charmante, la fraîcheur et le parfum d'un églantier sauvage.

Il courait, pour une des dernières fois, dans sa tenue rustique, les cheveux au vent, ses mollets halés et cambrés nus hors de ses chaussettes qui retombaient, par une belle fin d'après-midi, quelques jours avant de quitter Villiers.

C'était sur la rive gauche du Morin. Marc était avec lui. Tous deux avaient fait une course pour la « Mal-Tournée » et se hâtaient de rentrer, en songeant que le petit coucou de la salle commune avait déjà certainement chanté six heures. Le soleil, derrière eux, glissait au-dessous de l'horizon, enflammant encore un troupeau de légers nuages qui flottaient, tout

rouges, dans l'azur pâli. Le chemin, par devant, s'allongeait, grisâtre. A leur droite, le coin de forêt que les gens du pays appellent le bois de Misère, avec ses sentiers pleins d'ombre, semblait justifier son nom de mauvais augure. A leur gauche, des marécages, couverts de hautes plantes aux tiges lisses, s'étendaient jusqu'à la rivière.

Ces marécages, qui trompent l'œil par leur végétation touffue de saules, d'ajoncs, de reines-des-prés, de narcisses, sont réputés extrêmement dangereux. Le voyageur assez imprudent pour y mettre le pied risquerait fort de n'en jamais sortir.

— Ne t'approche pas autant du bord, disait Pierre à Marc. Tu pourrais glisser et disparaître avant qu'on ait le temps de te porter secours. On raconte par ici que de mauvaises fées des eaux se cachent parmi toutes ces plantes, qu'elles entraînent les passants et qu'elles leur maintiennent la tête sous la vase gluante, pour les empêcher de crier, jusqu'à ce qu'ils étouffent. Moi, je ne crois pas aux fées. Est-ce que l'on y croit à Paris ?

— Non, répondit Marc, hésitant.

Il était presque tenté d'y croire en face de ce sauvage enchevêtrement de glauques feuillages et de lianes folles, dissimulant des pièges mortels. Des brumes flottantes, qui se rassemblaient et s'évanouissaient entre les joncs, semblables à de vaporeuses dames blanches, justifiaient trop bien à ses yeux les superstitieuses légendes répandues dans la contrée.

Ce petit Parisien, ne connaissant que les chambres éclairées, les rues éblouissantes de gaz, se sentait pris d'un frisson de peur dans ce lieu désert, où le soir tombait. Il faisait encore bonne contenance, encouragé par la gaîté de Pierre, qui chantait maintenant à pleine voix. Mais, tout à coup, il arrêta son compagnon.

— Écoute..., murmura-t-il. Entends-tu ?

— Quoi donc ?

— Là... dans le marais... On parle... On appelle...

— Ce sont les fées, dit Pierre en éclatant de rire. Poltron que tu es ! Tu prétendais que tu n'y croyais pas.

Cependant il devint sérieux ; il se mit à écouter à son tour. Et, bientôt, il ne put pas douter. Un gémissement, des paroles murmurées, sortaient des grandes verdurees sombres.

— Venez ! oh ! venez... Par ici..., par ici..., disait une voix comme étouffée, suppliante et très douce.

Pierre, malgré sa bravoure, son petit cerveau lucide qui ne croyait à rien de surnaturel, resta tout interdit. Pour se rendre compte, il fit deux pas sur l'herbe humide, où ses pieds s'enfoncèrent avec un clapotement.

— N'y va pas, n'y va pas ! cria Marc. Elles vont te prendre.

— Qui donc ? demanda Pierre.

Mais il ne reçut pas de réponse. L'homonyme du grand Marc-Aurèle, le disciple du sage Horace, avait pris ses jambes à son cou, et courait, sans regarder derrière lui, dans la direction du village.

Pierre, demeuré seul, hésita un instant, un peu craintif à l'idée d'élever la voix dans cette solitude. Puis, se décidant, il dit tout haut :

— Il y a quelqu'un ici ?

— Oui, oui... Au secours !

Ces mots, très distinctement, s'élevèrent du fouillis obscur que formaient les plantes aquatiques.

Le petit Pierre était brave ; pourtant il ne put s'empêcher de songer que les mauvaises fées — à ce qu'on dit — font semblant de se noyer pour appeler les voyageurs au secours, et les égarer plus sûrement. Toutefois, la pensée que, réellement, un être humain se trouvait là, en détresse, l'emporta.

— Bah ! fit-il à demi-voix, les fées, c'est des bêtises.

Et il reprit tout haut :

— Qui êtes-vous ? Puis-je vous aider ?

— Oh ! grand-père !... Viens, grand-père !... reprit la voix désespérée. Ta petite Juliette va mourir.

— Juliette ! cria Pierre. C'est toi, Juliette... Juliette Simonet ? Où es-tu ?

— Là... J'enfonce, j'ai les jambes prises, j'ai peur ! Oh ! oh ! oh !...

Et des sanglots épouvantés d'enfant éclatèrent, sortant d'une touffe de joncs, à quelques mètres seulement de la route.

— N'aie pas peur, Juliette ! cria le petit garçon. C'est moi, Pierre Marsant. Je vais te tirer de là.

— Vite, vite !... j'enfonce...

— Je cours au village, dit Pierre. Je ramènerai du monde.

Mais, à cette proposition, l'invisible Juliette poussa de tels cris, le suppliant de venir à elle, de ne pas l'abandonner, que l'enfant n'osa s'éloigner.

Que faire pourtant ? Dès qu'il mettait un pied en avant, Pierre sentait le sol glissant se dérober sous lui. En pleine rivière, il aurait nagé, car il fendait l'eau comme un poisson. Mais là, en face de ce danger inconnu, de ce terrain plein de traîtrise, il ne savait comment s'y prendre.

À la fin, en creusant bien sa solide petite tête, avisée, raisonnable, d'un sang-froid très ferme, il découvrit un moyen.

Tout en encourageant de la voix la pauvre Juliette, il traversa la route, et, au bord du bois, il prit une branche d'arbre, aussi grosse que ses forces lui permirent de l'arracher d'un taillis. Cette branche, avec ses rameaux entrelacés, feuillus, ne devait pas s'enfoncer très vite. Pierre s'arma également d'une tige droite, pour sonder le sol.

Il traîna sa branche — beaucoup plus longue que lui — jusqu'à la lisière du marais. Et il avança doucement, tâtant devant lui, et tout autour, avec son bâton. Il savait le sol très inégal, creusé parfois de trous que l'eau remplissait, mais, par endroits, s'élevant en monticules presque secs.

Avec la tige, il sondait, découvrant les places résistantes où il pouvait poser le pied, sautant de l'une à l'autre, puis tirant la branche pour solidifier la vase, là où elle menaçait de s'ouvrir sous lui, et se servant de cette branche comme d'un pont mobile.

Il parvint ainsi jusqu'à la touffe de joncs dans laquelle se débattait Juliette. Et, tout auprès, il eut la chance de découvrir une bande de terre assez haute, très ferme, d'où il put tendre son bâton, puis sa main, à la

petite fille dont il avait reconnu la voix. Elle eut la force, avec son aide, de se traîner jusqu'à lui, mais, à peine à son côté, elle perdit connaissance. Il était temps de la sauver. Elle ne se serait pas maintenue une minute de plus, cramponnée aux joncs, au-dessus de la boue visqueuse dans laquelle elle sombrait, d'un glissement fatal, vers une mort atroce.

Pierre, épuisé d'efforts et d'angoisse, la soutint un moment dans ses bras, et la regarda.

C'était bien la petite Juliette Simonet, qu'il connaissait, parce qu'elle venait du village voisin de Coutevroult à l'école de Villiers. Il avait eu déjà des raisons particulières de s'intéresser à elle, car plusieurs fois, au sortir de la classe, il l'avait défendue contre les persécutions des mauvais garnements de son âge.

On se moquait de cette petite, à cause de la pauvreté de ses robes sans couleur, usées, trop courtes ou trop grandes ; à cause de son vieil original de grand-père, avec qui elle demeurait toute seule ; et surtout à cause de son étrange chevelure rousse. Pierre, par bonté de cœur, la voyant isolée, bafouée, maltraitée quelquefois, s'était fait son cavalier servant, avait reçu pour elle plus d'une bourrade, rendue d'ailleurs avec usure.

Il la regardait, maintenant, très effrayé, la croyant morte, ne sachant que faire d'elle, ni comment la ramener sur la route.

Un silence profond régnait autour des deux enfants, interrompu seulement de temps à autre par un clair coassement ou par le plongeon d'une grenouille dans une flaque. Le crépuscule descendait, et, dans son ombre bleuâtre, les extraordinaires cheveux de Juliette paraissaient vraiment fantastiques. Ils se déroulaient en longs anneaux, souples, soyeux, de toute la hauteur presque de cette petite créature de dix ans — pas bien haute elle-même, il est vrai. Et leur lueur d'or rougi semblait éclairer le marécage. Entre leurs mèches pâlisait un visage tout mignon, d'une transparence de peau, d'une finesse de traits singulières chez une petite paysanne. La mince robe, engluée par la vase, se collait autour du corps frêle, avec toute une végétation de mousses humides, tout un enlacement de longues herbes obstinées.

— C'est elle qui est la fée des eaux dormantes, se dit Pierre en la contemplant — frappé, tout enfant qu'il fut, d'une idée qui se fût présentée

en ce moment à l'imagination la moins fantaisiste.

Pauvre petite fée ! Comment la ramener sur la terre ferme ? Son marécage la tuerait, si elle restait plus longtemps dans les froides vapeurs malfaisantes.

Pierre fut bien forcé de la déposer un instant sur l'espèce d'îlot où il se trouvait. Sondant de nouveau tout alentour avec son bâton, il fit soudain une découverte qui lui arracha un cri de joie. L'îlot se continuait d'un côté ; formant une longue bande qui se prolongeait comme une digue entre des parties plus basses, il circulait entre des touffes de plantes aquatiques, et, à quelque distance, rejoignait presque la route. C'était sans doute en le suivant que la petite Juliette s'était avancée si loin.

Le sauvetage, dès lors, devenait relativement facile. Pierre prit Juliette entre ses bras, et, beaucoup plus grand qu'elle, put la soulever sans trop de peine.

Une fois sur le chemin, il continua à la transporter de la même façon, se reposant toutes les fois que les forces lui manquaient.

Il allait arriver au carrefour où la route bifurque — à droite vers Coutevrout, à gauche vers Villiers — lorsqu'il vit s'avancer au-devant de lui un groupe de personnes dont l'une tenait une lanterne, car il faisait maintenant tout à fait nuit.

En avant de ce groupe marchait le vaillant Marc-Aurèle. Et Pierre, en regardant mieux, distingua son père, puis le garçon de l'auberge, puis un voisin qui s'était joint à eux.

Marc, en racontant qu'il avait entendu des voix le long du marécage et qu'il y avait laissé son ami, avait d'abord fait rire François Marsant. Mais, voyant que, la nuit venue, son fils ne rentrait pas, le « lieutenant » s'était alarmé, avait pris une lanterne et s'était mis à sa recherche.

Le petit Pierre, dans l'assurance d'être enfin secouru, posa à terre son fardeau vivant : la pauvre fée, si pâle, si légère, et pourtant bien lourde pour des bras de douze ans. Il soutint seulement la tête, aux longs cheveux roux dénoués, qui restait toute pâle, les yeux clos. Alors la fatigue, l'émotion, le froid de l'eau remplissant ses souliers, toutes les impressions qu'il avait dominées dans son élan de courage et de dévouement, lui

devinrent sensibles tout à coup au point qu'il fut près de pleurer. Il put dire seulement : « Ah ! papa !... » lorsque François enleva comme une plume la fillette toujours évanouie pour la regarder sous la lanterne, que Marc avait saisie.

— Voisin, dit le « lieutenant » à l'homme qui les accompagnait, allez donc à Coutevroult prévenir le père Simonet que sa petite a glissé dans l'eau et que je l'emporte chez moi pour la réchauffer. Ce vieux fou ne saurait pas comment s'y prendre pour lui donner tous les soins qu'il faut... et qui pressent. Surtout dites-lui que ce n'est rien, qu'il ne s'inquiète pas.

Puis, se tournant vers Pierre :

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais là ? Tu trembles ?.. Tu vas pleurer ?... Allons, ce n'est pas le moment de se montrer poule mouillée après avoir agi comme un homme. Car c'est toi qui as tiré la petite d'affaire, je vois ça. Secoue-toi, voyons, et au pas de course jusqu'à la maison, pour te remettre le sang en mouvement.

Un quart d'heure après, la petite Juliette ouvrait les yeux.

Elle ne reconnut rien de ce qui l'entourait.

Elle se trouvait dans un lit, dont les draps la brûlaient presque, tant on les avait bassinés. Ce lit appartenait à une enfant comme elle, car il n'était pas bien grand, et s'appuyait à un autre, immense, ainsi qu'une barque au flanc d'un navire de haut bord. L'immense lit s'étendait, majestueux sous sa courte-pointe de damas rouge, entre des rideaux semblables qui descendaient d'un ciel-de-lit perdu dans les hauteurs au-dessus de la tête de Juliette. En face et à droite, s'enfonçaient les coins d'ombre d'une chambre très vaste, où surgissaient par places les masses noires d'armoires énormes, de coffres anciens, de vieux fauteuils. Dans un angle, un poêle de faïence, monumental comme un poêle suisse, ronflait d'un ronflement gai, dardant par les jours de sa porte de fulgurants regards en coulisse, rouges rayons dans lesquels brillait la blancheur du plancher bien lavé.

Comment, du feu ?... déjà ?... en septembre ?... Et cette belle chambre ?... Où donc était la petite Juliette ?

— Bois ceci, ma mignonne, puisque te voilà réveillée, dit une bonne

voix près d'elle. Et sous son nez montait une agréable vapeur de grog brûlant, qui la fit se soulever bien vite, et s'accouder sur l'oreiller, toute stupéfaite.

Près d'elle se trouvaient des visages bien connus, bien réels, dont la vue chassa de son esprit le sentiment de rêve, très doux, très lointain, auquel Juliette s'abandonnait vaguement.

D'abord, c'était la « Mal-Tournée », qu'elle avait rencontrée souvent mais qui lui faisait un peu peur. A côté, le rude et brun visage du « lieutenant » l'impressionnait plus encore. Pourquoi ces gens, qui peut-être ne lui avaient pas adressé trois mots depuis qu'elle était au monde — ces gens riches, ces propriétaires de la belle hôtellerie de Villiers, qui n'avaient rien de commun avec son grand-père — se penchaient-ils vers elle avec cet air attentif, inquiet ? Avait-elle fait quelque chose qui leur déplût ? Elle n'osait parler dans la confusion qu'elle éprouvait.

Mais, tout à coup, elle aperçut Pierre. Oh ! celui-là ne l'effrayait pas. Il était si gentil pour elle, si complaisant, quand il la rencontrait par les routes, au sortir de l'école ! Souvent, il lui avait donné un coup de main quand elle traînait un fagot de bois mort. Ou bien il s'était battu bravement contre les méchants garçons qui couraient après elle, lui lançaient des cailloux, criaient: « Eh, la Simonette ! Eh, la Rousse !... »

Elle sortit ses bras minces hors des draps, et les tendit vers lui, murmurant son nom avec toute la tendre gratitude dont son petit cœur solitaire était plein :

— Pierre !

Le petit garçon, sous la lumière de la bougie placée sur la table de nuit, et qui seule éclairait la pièce, rougit violemment.

C'était l'émotion de la voir bouger, de l'entendre parler, après l'avoir crue morte ; c'était la surprise de ce qu'elle se tournait vers lui tout d'abord ; et c'était aussi l'idée qu'elle allait tout apprendre, qu'on parlerait devant elle de ce qu'il avait fait, lui.

Il demeurait immobile, gêné, avec cette rougeur soudaine qui enflammait ses joues... Mais son père le poussa vers la petite.

— Parle-lui donc, puisque c'est toi qu'elle veut.

Alors Juliette, brusquement, se rappela.

Oh ! la terreur du glissement fatal, définitif dans cet abîme de vase qui s'ouvrait, s'ouvrait toujours, sans fond ! Oh ! le battement désespéré des petites mains parmi les tiges qui lui échappaient, gluantes, ou qui se brisaient, se déracinaient, cédaient, semblaient s'évanouir dans son étreinte. Oh ! la mort entrevue, la mort mystérieuse, qu'elle ne comprenait pas, mais contre laquelle, d'instinct, se révoltait sa chair d'enfant... Puis, dans cette infinie détresse, la voix de Pierre, ses efforts anxieusement suivis, sa main tendue, et soudain la confiance retrouvée, le sol plus ferme, la sécurité, le repos...

— Mais c'est toi, Pierre, c'est toi qui m'as sauvée !... Comme tu es bon, comme tu es fort ! Comme je t'aime ! Oui, je t'aime, Pierre, je t'aime depuis longtemps... Je ne te le disais pas... Et tu es très beau, tu sais... Moi, je suis laide, on se moque de moi... Je suis rousse, et mes cheveux poussent tellement vite qu'ils me tombent aux pieds dès qu'on oublie de les couper... Mais tu n'as pas voulu me laisser mourir.

Elle s'exaltait, la fièvre agrandissait ses yeux, — roux comme ses cheveux, mais d'un roux velouté, assombri, et qui, ce soir, paraissaient noirs entre ses longs cils foncés. Ses doigts, qui se crispaient autour du cou de Pierre, semblaient au petit garçon des charbons ardents qui lui brûlaient la nuque. Il se débattait, presque effrayé, se retirait. Mais elle supplia, haletante :

— Ne t'en va pas. Si tu savais !... Je n'aime que toi. Je suis toujours seule. Grand-père me déteste ! Il va être fâché que je ne sois pas morte... On dit que je ne suis pas sa petite-fille, et qu'il m'a trouvée sur une pierre. Alors je n'ai pas de parents, je n'ai personne, vois-tu, personne...

De grosses larmes venaient aux yeux de Pierre. Malgré sa gaucherie de garçonnet, il se pencha vers Juliette, l'embrassa, lui dit des choses caressantes, ingénieuses, qui sortaient spontanément de son bon cœur :

— Moi aussi, vois-tu, je t'aime. Et papa t'aimera, et ma tante... Ne dis pas que tu n'as personne... D'abord, je te défendrai toujours... Quand je te rencontre, sur la route, avec ton petit air si doux, si doux, je ne te trouve pas laide, moi. Tes grands cheveux ne seraient pas vilains s'ils étaient bien

peignés : ils ont la couleur du froment très mûr. Et puis tu sais de très jolies chansons. Dans la campagne, près du Morin, sous les bois, partout, je t'entends quelquefois sans te voir, comme on entend les oiseaux. Alors je m'arrête, je t'écoute...

Il continuait, et la tante Cécile n'osait l'interrompre ni l'éloigner, en voyant le bien qu'il faisait à la petite malade. Dès qu'il s'en allait, fût-ce pour un instant, Juliette délirait, tombait dans de terribles accès d'épouvante, se croyant encore dans le marécage. Elle appelait Pierre à son secours, d'une voix déchirante, et ne se calmait que lorsqu'il revenait auprès d'elle. Parfois même il était forcé de lui tenir la main.

Juliette resta vingt-quatre heures dans cet état. Et la tante Cécile dut faire coucher son petit neveu dans le grand lit — son lit à elle — pour qu'il fût près de la pauvre enfant au moment des crises.

D'habitude, c'était Marguerite, la petite sœur de Pierre, qui dormait dans la couchette à côté de sa tante. On la mit dans la chambre de son frère, pour cette nuit-là. Quant à la « Mal-Tournée », elle sommeilla près de la petite étrangère, dans un fauteuil.

Le soir même du sauvetage de Juliette, Marc-Aurèle dîna en tête-à-tête avec Marguerite — une jolie enfant timide et facile à effaroucher comme une fauvette, pour laquelle il professait le juste mépris qu'ont les petits hommes de douze ans pour les fillettes de onze.

Il mangea sans lui parler, ayant un livre à côté de son assiette, dans lequel il lisait d'un air absorbé, comme il avait vu faire à M. Daubessart.

Le jeune Parisien se sentait particulièrement maussade. La lâcheté — pour dire le mot exact — avec laquelle il avait abandonné son ami près du marécage, sa ridicule crédulité à l'égard des fées, semblaient plus piteuses encore quand il les comparait intérieurement à la bravoure, au sang-froid qu'avait déployés Pierre. Le sentiment de son infériorité lui pesait d'autant plus que ni François, ni son fils, ne lui avaient adressé la moindre raillerie ou le plus léger reproche. Marc eût voulu être attaqué pour se défendre, pour donner bien haut les excuses, les explications, les démentis qui lui brûlaient la langue. Le silence, expression d'un dédain bienveillant, l'enragea.

Décidément, il en avait assez, de la campagne ! Heureusement, la

rentrée approchait. On verrait à Paris qui valait le mieux de ce rustre ou de lui-même. A son tour, il accablerait Pierre de sa pitié protectrice, quand cet élève d'une école primaire villageoise essaierait en vain de mordre à la forte instruction dispensée dans *l'Institution Daubessart*.

Le pauvre Marc-Aurèle, à qui personne dans la maison ne songeait, les enveloppait tous en ce moment de la même pensée amère et jalouse : tous, François Marsant, la « Mal- Tournée », Pierre surtout, et même la petite Marguerite, que la fille d'auberge emmenait se coucher.

Comme il s'enfonçait dans sa rêverie méchante, la porte communiquant de la salle à manger, où il se trouvait, dans la salle commune, s'ouvrit, et un être lui apparut, d'un aspect si étrange qu'il faillit pousser un cri de frayeur. Il se retint pourtant, songeant à sa mésaventure avec les fées du marécage. Après tout, ce n'était peut-être qu'un homme.

C'était un homme, en effet, un vieil homme, très misérablement vêtu, et tellement courbé en deux que, de face, on voyait son visage tout de suite au-dessus de ses genoux, et que, par derrière, à une certaine distance, on n'apercevait pas sa tête. Sa figure frappait par l'uniformité de teinte des cheveux, de la peau, des yeux, des sourcils et de la barbe : tout était gris, d'un gris de terre, comme si ce vieux paysan eût gardé sur sa face le reflet du sol qu'il cultivait depuis quatre-vingts ans et dont la lente fascination avait brisé son échine.

— Où est-elle ? dit-il d'une voix revêche. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Marc-Aurèle comprit que c'était le grand-père de Juliette, ce vieux Simonet, dont il avait entendu raconter les manies bizarres, et qui vivait dans une mesure, au-dessus du village de Coutevroult, cultivant toujours, malgré ses quatre-vingt-seize ans et sa taille pliée, un petit lopin de terre, qu'il bêchait, sarclait, retournait de ses propres mains, avec un soin, une sollicitude, une tendresse, passés en proverbe dans le pays. « Elle aime son mari comme le père Simonet son champ, » disait-on d'une épouse modèle. « Cela arrivera quand le père Simonet vendra sa terre, » était une phrase fatidique qui renvoyait un événement aux calendes grecques.

Un seul objet au monde rivalisait dans l'affection du vieux Simonet avec le précieux territoire, grand comme un mouchoir de poche, qui verdissait et fleurissait au revers de la colline. Cette seconde passion ne

portait pourtant pas le nom de Juliette. C'était un antique coffret de fer, plein de paperasses et de parchemins jaunis. Rarement le vieillard en montrait le contenu ; mais son plus grand bonheur était de l'étaler, pour lui seul, sur sa table boiteuse, et de contempler ces feuillets dont l'âge réduisait ses quatre-vingt-seize ans chenus à n'être plus qu'une enfance toute neuve et toute gamine.

Ces documents avaient été sauvés, puis gardés par son père, lors de l'abolition, en 1789, de la fameuse abbaye de Pont-aux-Dames.

Les Simonet, de père en fils, depuis deux ou trois siècles, avaient été maîtres-jardiniers dans ce couvent, situé sur le Morin, à peu de distance de Villiers, et fondé en 1226 par messire Hugues de Châtillon, seigneur de Crécy-en-Brie, pour des religieuses de l'ordre de Cîteaux.

Les environs de Crécy sont encore pleins aujourd'hui des souvenirs de cet établissement religieux, dont l'influence et la prospérité n'avaient fait que croître, jusqu'au moment où la Révolution ferma ses portes, dispersa ses nonnes, et transforma ses immenses propriétés en biens nationaux.

Justin Simonet était né en 1779, sur les terres de l'abbaye — dévoué en ouvrant les yeux au service de cette antique maison, auquel le nom de ses ancêtres restait attaché comme une sorte de dynastie rustique. Tout petit, il joua dans les jardins du monastère ; il commença même à y apprendre le métier de son père, car l'abbaye de Pont-aux-Dames, confisquée par la Constituante en 1789, ne fut évacuée réellement qu'en 1792.

Il fut cajolé, caressé par la dernière abbesse, M^{me} Gabrielle de la Roche de Fontenille — celle qui reçut et logea la Du Barry reléguée à Pont-aux-Dames après la mort de Louis XV — et il ne devait jamais oublier les larmes silencieuses et d'une douleur effrayante qu'il vit un jour couler sur les joues ridées de cette noble femme, qui, à soixante-seize ans, après trente-huit ans d'abbatialat, assistait à la suppression de son ordre et à la dispersion de son troupeau.

Toute sa longue vie, Justin Simonet — le maître-jardinier héréditaire de Pont-aux-Dames, dépossédé par la Révolution — devait se reporter aux traditions de ses ancêtres et aux souvenirs de ses premières années. Moins

heureux que les Bourbons, il ne vit point s'accomplir une Restauration pour sa race. La seule raison qui pût le consoler en quelque mesure, c'est qu'il n'avait pas d'héritier capable de porter dignement le râteau de ses pères et de leur succéder dans ce jardinage de droit divin.

Il avait été marié, pourtant ; il avait eu des enfants. Mais il y avait si longtemps de cela qu'on s'en souvenait à peine dans Coutevroult et dans Villiers. La petite Juliette, si elle lui appartenait, ne pouvait être que son arrière-petite-fille. Un mystère planait sur l'origine de cette créature délicate, à l'étrange physionomie, et qui ne prendrait certainement jamais l'air d'une paysanne. Elle avait paru tout à coup dans la cabane du vieux ; des voisins l'avaient aperçue un beau matin sur le pas de la porte, s'essayant à descendre, avec des trébuchements et des hésitations, car elle commençait à peine à marcher ; stupéfaits, ils avaient regardé cet invraisemblable poupon très drôle, aux traits de miniature, aux cheveux fins et flambants, éparpillés en poussière d'or. Des bruits divers coururent ; mais l'âpre curiosité des villageois dut se rassasier de suppositions, car jamais le père Simonet ne répondit aux questions directes ou indirectes qui lui furent faites sur ce sujet. Quelques-uns affirmèrent qu'il avait trouvé l'enfant. D'autres avaient rencontré un homme, enveloppé d'un grand manteau, qui sortait au petit jour de chez le vieillard, s'y étant probablement glissé la nuit, et qui avait disparu de la contrée, sans s'être montré nulle part. Cet homme aurait apporté la fillette. Mais qui était le visiteur mystérieux ? Un petit-fils de Simonet venant lui confier le bébé ? Pourquoi serait-il venu en cachette ? Un messenger de quelque puissant personnage, chargé de faire disparaître une petite créature gênante ? C'était peut-être vraisemblable ; mais, en ce cas, comment les autorités ne s'en mêlaient-elles pas ? Pourquoi ne faisait-on pas d'enquête ?

M. Vaubert, comme maire de Villiers, réclama l'acte de naissance de Juliette, lorsqu'il s'agit de l'admettre à l'école.

Il s'entretint alors avec le père Simonet. Les curieux n'en furent pas plus avancés, car nul ne sut si M. le maire avait été satisfait des explications fournies par le vieillard, ou bien si, au contraire, il avait dû renoncer à vaincre un entêté silence.

On finit par n'y plus penser. Mais les villageois tinrent à l'écart,

comme deux brebis galeuses, le vieux jardinier à la taille brisée, à la face grisâtre, et la petite fille aux doux yeux sombres, aux cheveux étranges.

CHAPITRE IV JULIETTE ET SON GRAND-PÈRE

Deux jours après son accident, Juliette, complètement remise, quitta l'hôtellerie des *Saules* et retourna chez son grand-père.

La « Mal-Tournée » la revêtit elle-même de ses pauvres vêtements, qui, lavés et repassés par la servante, prenaient presque un petit air coquet. La vieille fille donna un coup de ciseaux aux longs cheveux couleur de froment mûr, de façon qu'ils tombassent à peine au-dessous de la taille ; elle les brossa minutieusement, puis les réunit en deux nattes très serrées, après avoir vainement tenté de les tresser en une seule : il y en avait trop. Lorsque cette opération fut terminée, tante Cécile contempla un instant la craintive petite créature, qui se laissait faire, muette, avec un sourire de reconnaissance plus éloquent que des paroles.

— Mais, s'écria-t-elle, surprise, qui est-ce qui chante donc que tu es laide comme une chenille, ma pauvre gamine ?

Juliette eut un ces regards douloureux qui voilaient d'une ombre noire ses grands yeux à la chaude prunelle rousse et veloutée. Elle répondit :

— Les petites filles qui n'ont pas de maman sont toujours laides.

Que voulait-elle dire ? Pensait-elle à ces coquetteries ingénieuses des mères qui rendent attrayant le petit minois le plus chiffonné ? Quelque idée pleine de superstitieuse mélancolie avait-elle germé dans son jeune cœur solitaire ? Tante Cécile ne comprit pas, mais lui dit pour la consoler :

— Tu te trompes. Regarde ma petite nièce Marguerite... Elle a eu le malheur de perdre sa mère, mais cela ne se voit pas à son visage.

— Ah ! fit Juliette, avec un accent d'intraduisible émotion, c'est qu'elle vous a, vous !

Les larmes vinrent aux yeux de la « Mal-Tournée ». Pour ne pas les laisser voir, elle saisit la main de l'enfant :

— Allons, viens. Ton grand-père doit être impatient de te revoir.

Mais non. La petite le savait bien, son grand-père n'était pas impatient de la revoir. Il se passait très bien d'elle ; il ne lui montrait nulle tendresse. Peut-être n'en éprouvait-il pas ? Quel être au monde se souciait de la petite Juliette ? Qui donc avait jamais souhaité son retour ? Si elle était restée au fond du marécage, elle aurait peut-être dormi là longtemps, sa bouche rose et ses grands yeux remplis de terre fangeuse, immobile, morte, sans que personne s'avisât qu'elle avait disparu.

Elle songeait vaguement à cela, en sortant, toute triste, de chez les Marsant, de cette maison où elle avait connu, pour la première fois de sa vie, les soins et les caresses. Mais voici que, sur le seuil, un nuage rose parut à ses joues, et qu'elle murmura :

— Oh ! Pierre...

Le petit garçon accourait en bondissant. Et Juliette éprouvait, à le voir jouer comme un autre, un étonnement profond. Depuis qu'il l'avait sauvée, il grandissait à ses yeux, se revêtait d'un prestige singulier. Voyait-elle en lui un enfant, un homme, un ange semblable à ceux de plâtre des églises ?... Elle n'en savait rien. Mais certainement c'était un être différent des autres, devant qui elle se troublait, ne sachant comment lui parler. Pierre aussi, tout gauche, s'arrêta en l'apercevant.

Et ce fut ainsi pendant les quelques jours que le fils de l'aubergiste demeura encore au village avant de partir en pension à Paris. Les deux enfants, elle et lui, bons camarades jusque-là, s'évitaient presque, gênés, quand ils se voyaient venir de loin. Juliette se jetait dans une haie, et s'y cachait pour regarder passer Pierre. Elle observait son air, ses gestes, la façon dont il posait les pieds à terre en marchant, n'en revenant pas qu'il pût faire quelque chose comme tout le monde, lui qui, pour elle, était tellement à part. Car il était le premier, le seul être au monde, qui eût joué un rôle quelconque — et quel rôle ! — dans son existence et dans son cœur. Elle ne savait point, jusque-là, ce que c'était qu'avoir un lien de parenté ou d'affection avec quelqu'un. Ce qu'elle sentait pour lui l'étonnait elle-même : c'était une reconnaissance tendre et farouche, un désir ardent de lui rendre dévouement pour dévouement, de souffrir pour lui quelque chose ; une jalousie aussi de tout ce qui lui parlait, l'approchait, et en même temps une

timidité invincible qui l'empêchait de le rechercher, de lui parler.

Pierre, lui, n'éprouvait guère à son égard que la gaucherie des garçons avec les filles, et la crainte qu'elle ne reparlât du marais, qu'elle n'essayât de le remercier. Elle lui semblait drôle ; il aurait trouvé amusant de l'écouter — elle savait dire des choses charmantes, qu'elle racontait dans sa fièvre, peut-être les répéterait-elle — où bien d'observer son visage étrange et les enroulements fous de ses grands cheveux. Mais il n'était pas plus hardi qu'elle-même. Quand elle se croyait toute seule, elle chantait des chansons très douces, d'une voix qui le ravissait. Aussi, pour l'écouter, se blottissait-il quelquefois derrière une meule, dans les champs, ou sous un taillis, dans les bois.

Une après-midi qu'il cueillait des noisettes sur les confins du bois de Misère, non loin de l'endroit où il avait entendu les gémissements de Juliette s'échapper des roseaux, il tressaillit quand, très près de lui, s'éleva tout à coup la même voix, qui, cette fois, chantait une complainte. La petite fille ne se doutait pas qu'il fût là, sans doute. D'ailleurs, il avait beau regarder de tous les côtés, ses yeux ne la découvraient pas. Mais les notes pures et traînantes, les paroles naïves, montaient sous la voûte des châtaigniers avec une suavité mélancolique donc son cœur d'enfant fut saisi. Il écouta le premier couplet :

L'alouette aux champs

Disait un jour à ses petits enfants :

« Oh la ! oh la ! oh laire !...

Cachez-vous bien,

Le chasseur vient,

Oh la ! oh laire !...

Il vous mettrait dans la misère.

Oh la ! oh laire ! Oh la ! oh laire !... »

Il y eut un instant de silence. Pierre ne bougea pas. La forêt

s'assombrissait dans le premier frisson du soir. De longs rayons presque horizontaux trouaient encore le feuillage. Leur pâleur indiquait l'automne déjà venu. Le petit garçon songeait à son départ prochain, ce départ qui allait tellement changer sa vie. L'angoisse, — bien légère dans l'enfance, mais cependant sensible parfois — cette angoisse qui nous prend au seuil de l'inconnu, l'étreignit en ce moment. Sa petite âme impressionnable et le grand bois autour de lui semblèrent vibrer dans un unisson déchirant avec cette dernière note cruelle, ce: « Oh la ! oh laire !... » qui s'éteignait très lentement, comme la plainte d'une mystérieuse et inguérissable douleur.

Et la voix cristalline reprit :

Nos mères-grands

Disaient quand nous étions petits enfants :

« Oh la ! oh la ! oh laire !... Gardez-vous bien,

Car l'amour vient,

Oh la ! oh laire !

Il met le cœur dans la misère.

Oh la ! oh laire ! Oh la ! oh laire !... »

Le rythme bizarre et brisé aiguïait, pour ainsi dire, l'énervement douloureux de l'air et du plaintif refrain. Pierre n'y tint plus, pris d'une envie de pleurer et d'une pitié débordante pour la petite créature qui exprimait, consciemment ou non, une si intime et subtile tristesse. Il appela très haut, à deux reprises :

— Juliette !

Elle apparut, entre les massifs courtauds et touffus des jeunes châtaigniers. Dans cet encadrement de branchages, avec sa chevelure qui s'envolait de nouveau et lui battait les épaules en lourdes ondes vivantes aux reflets ardents, avec son étrange et mince visage aux traits menus, au teint de rose très pâle, aux immenses yeux très enfoncés sous le front et surmontés de fins sourcils bruns, elle produisit à Pierre cet effet d'apparition

auquel il avait songé dans le marécage.

Cette fois, par extraordinaire, elle ne sembla pas gênée de rencontrer son sauveur ; au contraire, elle se déclara contente.

— Je te cherchais depuis hier, dit-elle.

— Tiens, pourquoi ?

— J'ai quelque chose à te dire.

— Mais tu ne me savais pas là tout à l'heure, quand je t'ai appelée.

— Non, seulement je chantais afin de t'attirer si tu passais par les sentiers ou sur la route.

— M'attirer ? répéta Pierre, surpris.

— Oui, tu as dit, quand j'étais malade, que tu aimais à m'entendre chanter.

— C'est vrai. Mais cela ne m attire pas. Qu'est-ce que tu veux dire par « m'attirer ? »

Juliette ne répondit pas. Elle avait comme cela un tas de mots et d'idées à elle, très drôles, sur lesquelles elle ne s'expliquait jamais. Pierre reprit en riant :

— Tu te crois donc, vraiment, une fée des marécages, puisqu'on dit qu'elles chantent ou qu'elles appellent pour attirer les passants ?

Et, dans un éclat de gaîté plus fort, il ajouta :

— Mais, tu sais, les fées ne risquent pas de se noyer elles-mêmes, au moins.

Cette raillerie l'amusait beaucoup, mais pas Juliette, qui affecta un air très digne. Quand il eut fini de rire, elle lui dit :

— Pierre, tu vas quitter le pays. Quand j'ai appris cela, j'ai regretté que tu m'aies tirée de... là-bas.

Elle donna, dans la direction du marais, un petit coup de menton qui fit onduler tous ses grands cheveux roux.

— Est-ce vrai que tu vas t'en aller ?

— Oui, répondit Pierre. Ça t'ennuie ?

— Je n'aurai plus personne quand tu seras parti, dit la petite. Je pensais à toi, je te voyais... Je n'aurai plus personne. Autant mourir.

Elle se mit à pleurer, mais non pas comme les enfants pleurent. De grosses larmes s'amassaient sous ses cils, lentement, puis roulaient sur ses joues, une à une, sans un sanglot, sans un mouvement, le menton appuyé sur ses deux petites mains, les yeux fixes, dans un grand calme.

Pierre, ému, lui dit qu'il reviendrait, qu'elle ne devait pas se faire du chagrin, qu'il allait apprendre bien des choses, devenir savant, s'habiller comme un monsieur, gagner beaucoup d'argent plus tard, et qu'alors il lui en donnerait.

Elle se redressa, furieuse.

— Mais je ne veux pas, moi, que tu me donnes de l'argent. Je ne veux pas que tu me prennes pour une mendicante !

— Mais non, dit Pierre. Je t'en donnerai comme à ma sœur Marguerite.

— Ce n'est pas à toi à me rien donner, reprit Juliette. C'est moi, au contraire... Tu m'as sauvé la vie. Je voudrais faire quelque chose pour toi. Si j'étais le bon Dieu, tout ce que tu me demanderais, vois-tu, je te l'accorderais. Maintenant — oh ! quel malheur ! — je ne puis rien du tout. Mais, peut-être, plus tard...

Elle prit un air mystérieux et s'arrêta.

— Plus tard ?... quoi, plus tard ? demanda Pierre, intrigué.

La petite fille hésita un peu, mais c'était plus fort qu'elle. Son secret lui pesait trop, depuis qu'elle savait le départ prochain de son ami. Ce n'était pas possible qu'il s'éloignât sans qu'elle lui eût fait partager l'immense espoir qui était en elle, et qui lui semblait tellement doux depuis la dette de gratitude qu'elle avait contractée.

Sérieusement, d'une voix basse et ardente, elle dit à Pierre qu'elle était certaine de retrouver un jour sa maman, sa maman qui devait être une princesse très bonne, très puissante et très riche, car elle rêvait souvent d'une dame charmante, vêtue d'une façon magnifique, qui venait la chercher, l'appelait sa chère enfant, sa petite Juliette adorée, et l'emmenait

dans un château — beau, oh ! si beau !... beau comme le château de Montry, près de Coutevroult. « Tu sais bien, là où il y a ces tourelles et ce grand parc, avec des avenues de sable fin, où roulent des calèches dont les essieux d'argent brillent comme des soleils. »

Elle se grisait de ses descriptions, parlant de la splendide demeure comme si déjà elle en eût possédé les pignons gothiques et les ombrages séculaires.

Pierre l'écoutait sans trop d'étonnement. Il n'y a rien d'impossible pour l'enfance ; le merveilleux rentre à son idée dans le train-train de la vie de tous les jours. On ne connaissait pas les parents de Juliette. Pourquoi ne serait-elle pas fille d'un roi ? N'avait-on pas vu autrefois le petit Cyrus élevé dans un village ? — Cette légende, le maître d'école de Villiers, peu au courant des découvertes modernes, la donnait encore pour de l'histoire. — D'ailleurs, Pierre pensait que Juliette basait sa chimère sur quelque révélation de son grand-papa. Il se montrait donc fort intéressé et suffisamment convaincu.

— Et sais-tu, conclut la petite, la première chose que je ferai quand j'aurai retrouvé ma maman la princesse, et notre château, et nos bois, et nos belles voitures, et tout ?

— Qu'est-ce que tu feras ?

— Je viendrai te chercher et je t'amènerai devant maman, et je lui dirai : « C'est Pierre, qui m'a sauvé la vie quand je me noyais dans le marécage. » Et tu deviendras un grand seigneur, et tout ce que j'aurai sera à toi aussi bien qu'à moi.

— Quelle folie ! dit Pierre. Ne parle donc pas toujours de cela. Je ne t'ai pas sauvée... Je t'ai donné la main, voilà tout. D'ailleurs, si tes parents sont très riches, ils ne regarderont seulement pas un petit paysan comme moi. Ce n'est pas d'être ton ami qui fera de moi un grand seigneur.

Juliette resta un peu déconcertée devant la froideur de ce raisonnement.

— Je veux pourtant que tu aies tout ce que j'aurai, murmura-t-elle.

Et elle réfléchissait — sa petite tête droite, tenue haut par son cou svelte, l'air important et embarrassé, mais point du tout indigne des

grandeurs qu'elle rêvait, avec sa finesse et sa fierté natives.

Tout à coup, elle battit des mains.

— Oh ! la bonne idée ! cria-t-elle. Je dirai que je veux être ta petite femme, et que si l'on ne me le permet pas, je me laisserai mourir de faim.

Cette fois, l'imagination de Pierre ne se montra plus à la hauteur. Il partit du plus franc éclat de rire, un vrai rire d'écolier, bruyant et irrésistible, qui le fit se renverser dans l'herbe avec des mouvements désordonnés de jambes et de bras, tout à fait irrespectueux pour la princesse future.

— Oh ! dit Juliette douloureusement, tu te moques de moi. Tu ris parce que je suis pauvre, et laide, et que tu ne me crois pas.

Le petit garçon tâcha de recouvrer son sérieux.

— Mais non, je ne ris pas pour ça. Voyons, je t'assure... Je ris... je ris... parce que tu me donnes envie de rire, tiens !

Cette triomphante raison calma un peu Juliette, qui, toutefois, ne reparla plus de ses projets d'avenir, mais changea la conversation.

— Puisque tu vas partir, dit-elle, je t'ai apporté un souvenir, un cadeau, pour te le donner... Tu me feras bien plaisir si tu veux le prendre, et le regarder quelquefois, et penser à cette petite fille laide que tu défendais contre les méchants garçons de l'école, et que tu as sauvée, et qui voudrait faire aussi quelque chose pour toi. Tu vas voir, c'est tout ce que je possède de plus joli.

Elle sortit de sa poche un petit paquet enveloppé d'un chiffon. Elle déroula le chiffon, puis elle détacha un ruban, puis elle enleva un papier, et enfin une image apparut.

Pierre regarda avec étonnement cette image, peinte sur un carré de ce qu'il prit pour un fort papier jaunâtre, et qui, en réalité, était du parchemin. Les couleurs étaient fraîches comme si on venait de les appliquer ; il n'y en avait que deux pour toute l'image : un bleu très vif et une nuance argentée qui brillait comme du métal. Et cela représentait une jolie dame, debout sur une arcature et portant un petit enfant. Au-dessous étaient écrits ces mots :

ARMOIRIES DE L'ABBAYE DE PONT-AUX-DAMES

La communauté des Religieuses du Pont-aux-Dames porte d'azur à un pont d'argent sur une rivière du même, et sur ce pont, une Vierge aussi d'argent, ayant sur son bras senestre le petit Jésus qui tient en sa main une palme du même.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Pierre.

— C'est grand-père qui me l'a donné, dit Juliette.

Et elle ajouta d'une voix pénétrée :

— N'est-ce pas que c'est beau ? Je n'ai rien de plus beau.

Pierre ne voulut pas la contrarier. Il ne répondit pas. Quand elle essaya de lui faire accepter l'image, il se défendit :

— Mais non, garde-la. Tu l'aimes bien. Moi, qu'est-ce que j'en ferai ?

— Tu la regarderas pour penser à moi.

— Mais tu aimes beaucoup cette image.

— Je t'aime mieux qu'elle, dit-elle avec une délicieuse grâce tendre, dont elle fut inconsciente et que Pierre ne pouvait même pas remarquer. Oh ! je t'en prie, supplia-t-elle, accepte-la.

Et elle revint à son fameux argument :

— Je n'ai rien de plus beau.

Pierre, la voyant près de pleurer, prit enfin l'image, entourée de son papier, nouée de son ruban et enveloppée de son chiffon.

Puis les deux enfants, s'avisant que la nuit venait, quittèrent le bois et rentrèrent en hâte.

Le lendemain, M. Daubessart arrivait de Paris pour passer deux jours à la campagne, puis emmener avec lui Marc et Pierre.

François Marsant attela un vieux cabriolet d'occasion dont il s'était offert le luxe, pour aller chercher le maître de pension à la gare d'Esblly.

— Pourquoi, demanda Pierre à son père, en voyant le cheval Neptune mâcher sa dernière bouchée d'avoine comme on le mettait dans

les brancards, pourquoi donnes-tu de l'avoine aux chevaux avant qu'ils travaillent, et non pas après, quand ils ont gagné de l'appétit ?

— Comment, fils, tu te prétends cavalier et tu ne sais pas cela ! L'avoine, pour les chevaux, n'est pas seulement une nourriture comme une autre. Dans le péricarpe de son fruit — le péricarpe, tu sais bien... l'enveloppe — elle contient une substance particulière qui excite ce que les savants appellent le système nerveux moteur. C'est-à-dire que, durant un certain temps après avoir été absorbée, elle augmente le courage, la vivacité, la vigueur du cheval.

— Pendant combien de temps, père ?

— Cela dépend de la quantité... On compte environ une heure par kilogramme d'avoine.

Marc-Aurèle était là aussi, qui écoutait. Il commençait à s'intéresser aux choses de la terre, du plein air, aux plantes, aux arbres, aux bêtes, même au grand ciel toujours changeant que les paysans interrogent et étudient sans cesse avec tant d'anxiété.

Pourtant il n'en arrivait pas encore à montrer cet intérêt, à faire des questions. Il gardait son petit air dédaigneux et pédant, croyant sans doute qu'il déshonorerait Horace, Virgile et l'Institution Daubessart, s'il avait l'air d'attendre une explication de ces villageois bornés. La curiosité de Pierre, toujours en éveil, le servait. En voilà un qui ne se gênait pas pour faire parler les gens ! On le voyait rôder autour des travailleurs, avec sa fraîche mine éveillée, ses grands yeux pleins de questions, sa bouche toujours prête à formuler un « pourquoi ? »

— Père Simonet, pourquoi est-ce que vous gâchez tout votre sarrasin en l'enfouissant comme cela dans la terre ?

— Mon petit, c'est un des meilleurs engrais : il se décompose dans le sol, et produit des gaz qui tuent les insectes.

— Père Gandois, pourquoi dites-vous que le trèfle et la luzerne sont de bons laboureurs ?

— Parce que leurs racines s'enfoncent très avant dans la terre, la fouillent, ramènent certains sucs près de la surface, et que le blé qui les remplace y trouve son compte.

— Mais mon parrain les appelle aussi les mineurs du règne végétal. Pourquoi ?

— Parce qu'ils descendent dans le sous-sol, comme des mineurs dans les puits de la mine, et qu'ils rapportent à la surface des principes minéraux qui enrichissent le champ. On a vu, — quoique tout à fait par exception, — des racines de luzerne atteindre une profondeur de dix mètres ; le trèfle ne dépasse guère cinquante centimètres ; mais le sainfoin va généralement jusqu'à deux mètres. Ah ! ce sont de braves plantes, qui travaillent pour nous comme des bœufs, c'est le cas de le dire.

C'était surtout M. Vaubert que Pierre aimait à questionner. Celui-là ne restait jamais court, sachant tout, ayant la passion de la terre — non pas la passion étroite et sordide du petit cultivateur, mais un amour large, éclairé, qui embrassait tout le sol français, ce sol infiniment généreux, plein de ressources, dans lequel il avait une absolue confiance, persuadé que le relèvement de la patrie viendrait de là.

— Quelle folie ton père fait en ce moment de t'envoyer à Paris, mon pauvre petit gars ! disait-il à Pierre, en haussant ses larges épaules. Qu'est-ce qu'il veut que tu deviennes ? Un pion, un clerc d'huissier, ou bien un gratte-papier dans quelque administration ?... Mais c'est un vrai meurtre, bon sang ! T'asseoir sur un rond de cuir pour le reste de tes jours, tandis que tu pourrais aller et venir librement sur cette belle terre qui vit, chante et rit dans le soleil. Avec ton intelligence, tu en saurais tirer les trésors qu'elle ne demande pas mieux que de livrer. Tu pourrais être un agriculteur modèle, faire le bonheur des autres, par ton exemple, et acquérir des rentes par-dessus le marché...

En parlant, selon son habitude, le meunier s'animait, prenait ses tempes à pleins poings serrés, et finissait par crier de sa profonde voix de basse :

— Mais ils perdent la tête, dans ce pays, nom de... tout ce qu'on voudra ! Il n'y a qu'en France qu'on est bête à ce point ! Ils crèveront tous pour voir leurs fils porter une redingote, garder les mains blanches et passer des examens. Des examens !... Sur quoi, je vous le demande ?... Sur ce qui ne leur servira même pas, puisqu'ils pourriront ensuite dans quelque bureau à faire des copies. A moins qu'ils ne deviennent des déclassés, des révoltés,

des pestes sociales...

A la fin d'une de ces tirades, Vaubert ouvrit sa bibliothèque, prit un livre broché, et, le feuilletant vivement, plaça les lignes suivantes sous les yeux de son filleul :

« Mon père est le fils d'un paysan qui a eu de l'orgueil et a voulu que son fils étudiât... Il s'est installé, un beau jour, dans une petite chambre, au fond d'une rue noire, d'où il sort pour donner quelques leçons à dix sous l'heure... »

Et plus loin :

« Je ne peux pas me figurer que je suis un Latin... Je ne peux pas... Je ne sais pas comment les Latins vivaient... »

« ... Moi, je ne connais pas d'autre consul que mon père, qui a une grosse cravate et des bottes ressemelées... Je me moque de la Grèce, de l'Italie, du Tibre et de l'Euroras. J'aime mieux le ruisseau de Farreyroles, la bouse des vaches, le crottin des chevaux, et ramasser des pissenlits pour faire de la salade. »

— L'homme qui a écrit cela, ajoutait le meunier gravement, fut un des plus malheureux et des plus dangereux qui aient existé. Il s'appelait Jules Vallès. Ce déclassé, ce dévoyé, ce petit-fils de paysan que l'on forçait contre son gré à apprendre le latin, nous donne une terrible leçon dont nous ne profiterons pas. Si son grand-père eût mis son père à la charrue, cet homme-là eût été sûrement un habile et actif agriculteur. Il n'eût pas troublé des milliers d'hommes par ses discours ; il n'eût pas rempli des livres avec les cris forcenés de son affreuse torture morale.

M. Daubessart, pendant les quarante-huit heures de son second séjour à Villiers, ne fut pas soumis à l'épreuve d'entendre de pareils discours. Le meunier s'excusa lorsque François Marsant le pria de venir dîner aux Saules pour les adieux de Pierre. Rien ne troubla donc la sérénité du

maître de pension, ni son admiration toute virgilienne pour les mœurs de la campagne. Sa manie de latiniste se trouva même flattée d'une façon tout inattendue. Le père Simonet, sur le bruit de sa réputation, descendit de Coutevroult, de sa démarche lente, sa taille courbée soutenue par un bâton, afin de lui montrer quelques-uns des antiques parchemins de son fameux coffret... Ils étaient couverts, ces parchemins, d'un illisible grimoire, que personne n'avait jamais pu déchiffrer depuis que le bonhomme en hérita de son père. L'illustre savant parisien pourrait peut-être lui dire ce qu'ils contenaient.

— Mais ils sont très curieux, vos documents ! s'écria M. Daubessart, après les avoir examinés longuement à travers ses lunettes d'or.

— Dans quelle langue sont-ils écrits, papa ? demanda Marc.

— En latin et en vieux français.

— Ça, du latin ? cria le petit garçon, qui regardait pardessus l'épaule de son père. Pas possible ! J'en comprendrais au moins quelques mots. Mais que peut vouloir dire ce charabia ?

Et il se mit à bredouiller très vite, en suivant sur le manuscrit :

« A. Dei gra Font. Ebr. abbissa e entus eiusd ecclie oib psentes littas insptis salure in dno. »

— C'est de l'écriture abrégée, dit le maître de pension. Il faut être accoutumé à la lire. Voilà la phrase : « *Adela Dei gratia Fontis Ebraudi abbatissa et conventus ejusdem ecclesia, omnibus présentes litteras inspecturis, salutem in Domino.* » Ce qui veut dire : « Adèle, par la grâce de Dieu, abbesse de Fontevrault, et toute la communauté dudit monastère, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut en Notre Seigneur. »

— C'étaient des écritures qui appartenait à l'abbaye, expliqua le père Simonet, et que mon père sauva en quatre-vingt-douze. Il m'a dit que ça s'appelait comme ça, un *cartulaire*. Je ne sais pas si je dis bien...

— Parfaitement, mon brave homme, parfaitement. Savez-vous que si la Bibliothèque Nationale n'a pas un double de ce manuscrit, ce qui est

possible, elle vous l'achèterait peut- être assez cher ?

Le vieux Simonet ne savait pas ce que c'est que la Bibliothèque Nationale, et ne se le fit pas expliquer. Avec sa méfiance de paysan, il regarda de travers M. Daubessart, qui, pensa-t-il, se moquait de lui. Quelle apparence y avait-il qu'on donnerait jamais de l'argent pour avoir de pareils griffonnages ? Leur seule valeur venait des souvenirs qu'il y attachait, souvenirs tout personnels. Avec orgueil, il montrait le nom de ses pères mêlé aux affaires de l'abbaye, à celles dont les contrats étaient dressés en français, les dernières, qui déjà remontaient à plusieurs siècles.

Une soirée entière, aux *Saules*, fut consacrée à traduire et à classer les trésors du père Simonet. Les enfants étaient dans la joie, car la lecture de certaines chartes les amusait comme un conte de fée. Puis leur curiosité se trouvait satisfaite ; ils savaient donc enfin ce que renfermait le fameux coffre de fer dont Juliette leur avait tant parlé ! La petite fille elle-même se tenait timidement derrière son grand-père, ne perdant pas un mot des explications prodiguées par le vieux monsieur aux lunettes d'or. Elle écoutait en agrandissant ses yeux profonds, et son cœur battait chaque fois qu'elle voyait soulever une feuille de papier ou de parchemin. Car, certainement, parmi toutes ces écritures mystérieuses, il s'en rencontrerait bien une qui parlerait de ses parents. On allait proclamer, ici, devant tout le monde, en présence de Pierre, qu'elle était la fille d'une princesse. Puisque le nom du grand-père Simonet se lisait sur ces vieilles pages, le sien s'y trouverait certainement avec celui de la belle dame, sa mère.

Les histoires héroïques se succédaient : Il avait été commis des crimes terribles pour l'expiation desquels des dons considérables étaient offerts à l'abbaye ; des méchants qui avaient essayé de faire du tort aux nonnes, vaincus par de vaillants chevaliers, s'engageaient à payer au monastère des dîmes énormes. Puis venaient des clauses bizarres, qui faisaient rire aux larmes les deux petits garçons. Au mois de septembre douze cent trente-neuf, l'abbé de Cercamp s'engageait à servir exactement à l'abbaye du Pont-aux-Dames une rente annuelle de dix mille harengs et de trois pots de beurre. En janvier douze cent quarante, Renaud de Marie, chevalier, donnait au couvent huit arpents de terre, mais en se réservant les poires, les pommes, les glands et les nêfles.

À la longue, pourtant, cela devenait fastidieux. Pierre et Marc étouffèrent des bâillements. Comme ils devaient partir de bonne heure, le lendemain, pour Paris, M. Daubessart les envoya coucher, puis rassembla les cahiers et les feuilles volantes, et les remit au père Simonet, lui disant encore :

— Très curieux, mon ami, très curieux. J'ai été bien content de voir tout cela. Si jamais vous voulez vendre ces pièces à des collectionneurs, je pourrai peut-être vous aider.

Le vieux paysan hocha la tête d'un air énigmatique, remercia, et sortit. Juliette le suivait. Tous deux remontèrent jusqu'à Coutevroult sans échanger une parole.

Il faisait une admirable nuit, sans lune. En passant sur le pont du Morin, on entendait l'eau mugir doucement, sous la roue du moulin, à quelque distance. Puis en s'éloignant, tandis que ce bruit s'effaçait, on percevait des roulades légères et lointaines de rossignols. Un calme profond enveloppait la terre sur laquelle trottaient le vieil homme cassé en deux, à côté de qui marchait une petite fille dont il semblait ignorer la présence. Elle se sentait bien seule, bien abandonnée, bien triste, la pauvre enfant, après son adieu à Pierre, qui demain partait, pour longtemps — pour toujours à ce qu'il lui semblait — et après la lecture de ces fameux papiers, où elle avait mis tant d'espoir, et qui ne parlaient pas d'elle.

Jamais peut-être son petit cœur ne s'était si amèrement gonflé que ce soir, dans cette nuit pure, en face des étoiles sereines. Machinalement elle levait ses yeux pleins de larmes vers ces myriades scintillantes dont se criblait le sombre dôme du ciel. Elle se rappelait des fragments de prières apprises au catéchisme, des récits de miracles, et aussi des histoires de fées, racontées par les moissonneurs au pied des meules, ou bien à la veillée autour de l'âtre. Tout ce qu'elle connaissait de fantastique ou de divin se mêlait dans sa petite tête ignorante et chimérique, et elle ne pouvait croire qu'un changement ne surviendrait pas en sa faveur, que des pouvoirs surnaturels n'interviendraient pas, qu'elle se réveillerait vraiment le lendemain dans son isolement et sa grande détresse.

Oh ! les douces étoiles, qui semblaient cligner familièrement comme des yeux amis, c'étaient elles surtout qu'elle se sentait portée à implorer.

Volontiers, elle leur eût adressé des prières et chanté des cantiques, ainsi qu'une petite païenne — ainsi que ses petites sœurs, mortes il y a si longtemps, et qui ont rêvé, elles aussi, jadis, sous les cieux sublimes de l'antique Asie. — Juliette ne pouvait pas les quitter du regard, et quand elle fut rentrée dans la pauvre chaumière où elle dormait sur un grabat, quand elle ne les vit plus, ces bienveillantes prunelles d'or, les seules qui la regardaient avec tendresse, elle se sentit tout à fait malheureuse et sanglota désespérément.

Et pendant ce temps, elles brillaient au dehors, dans la calme nuit, les étoiles indifférentes — mondes très vieux, très lointains, chargés de tourments aussi peut-être, et qui, à des millions de lieues, sous le poids de millions d'années, ne sauraient palpiter ni de pitié, ni d'émotion, même devant tout ce qui peut entrer de douleur dans le cœur d'un petit enfant.

CHAPITRE V LE PENSIONNAT DE M. DAUBESSART

Ding-dang ! *ding-dang ! ding-dang !*

C'est la cloche du lever qui sonne dans *l'Institution Daubessart*. Un domestique, en gilet de tricot, secoue la corde avec une violence maussade et méchante, dans un coin de la cour toute noire de nuit. Et la discordante machine semble partager la mauvaise humeur de ce garçon réveillé trop tôt, qui bâille dans l'air glacé, tant elle bondit féroce sous la première fenêtre du dortoir des petits.

Il faut aimer l'existence d'une passion terriblement vive, ou bien être contraint de la subir, pour quitter le doux néant du sommeil et des songes, à six heures du matin, au mois de décembre, dans une grande pièce lugubre où le thermomètre marque un demi-degré au-dessus de zéro. Mais les petits de sept à douze ans qui viennent de tressaillir avec un grand sursaut dans leurs couchettes au fracas du cruel *ding-dang*, pas plus d'ailleurs que les *grands* du dortoir voisin, n'ont la possibilité de choisir.

Un pion, rechigné comme le domestique et comme la cloche elle-même, vient de faire jaillir la lumière d'un bec de gaz, et pensums ou retenues tomberont sur celui qui n'a pas déjà sauté pieds nus sur le parquet et qui n'enfile pas chaussettes ou bas de laine, accoté contre le bord de son lit. Plusieurs, parmi les plus jeunes, ont bien envie de pleurer tandis qu'ils font passer avec précaution le rude tissu tricoté par-dessus les engelures vives. Mais l'orgueil les retient. Et tous courent au long cabinet de toilette, où les toutes petites cuvettes des lavabos s'alignent en file contre le mur. Pierre Marsant ne s'est habitué qu'avec peine à se débarbouiller ainsi dans une soucoupe, lui qui, à Villiers, se mettait journellement sous la douche, même en hiver, dans une petite chambre au sol plombé, construite exprès, sous le réservoir de l'auberge.

Cela lui est égal, du reste, de se lever de bonne heure, mais il préférerait, pour le réveiller, la bonne voix gaie de son père à cette horrible cloche.

Somme toute, si ce n'était la fierté de ses progrès, le goût de l'étude et l'ambition de s'instruire, il se trouverait passablement malheureux à la

pension. Voici bientôt trois mois qu'il y est entré ; pourtant il se sent encore un étranger parmi ses camarades. Les enfants avec lesquels il vit ont grandi dans un autre milieu que le sien ; ils ont reçu une éducation toute différente. Leurs goûts, leurs jeux, leurs idées, leur langage, lui paraissent tellement nouveaux qu'il s'en trouve surpris et dépaysé.

En outre, il suit les cours du lycée, que son père a voulu payer sans même attendre les démarches entreprises par M. Daubessart pour obtenir une bourse. C'est le lycée Condorcet — un établissement fréquenté par des petits garçons toujours endimanchés, qui parlent courses, chasse, théâtre, avec une sûreté tout à fait stupéfiante. Ils emploient souvent des mots que Pierre ne comprend pas : lunch, rallye-paper, match, lawn-tennis. Celui qui s'assied en classe à sa droite est un marquis, qu'un jeune prêtre amène et vient chercher ; celui de gauche s'appelle Siméon Lévy, et arrive dans une charrette anglaise attelée d'un cob superbe qu'il conduit lui-même, à moins qu'il ne descende du coupé de sa mère, dont un valet de pied en livrée blanche et couvert de fourrures lui tient la portière ouverte.

Ces deux voisins, d'ailleurs, obtiennent de moins bonnes notes que Pierre, et sont beaucoup moins grands, quoique tous deux plus âgés. Le marquis manque parfois les cours parce qu'il souffre de rhumatismes aigus ; le jeune propriétaire du cob a des mains étonnantes, couvertes de plaques terreuses et fendillées, si abîmées à certains jours qu'il garde ses gants pour écrire.

Pierre ne soupçonnait pas avant de les connaître qu'il y eût au monde des enfants si pâles, si tranquilles et si riches. Lui qui éprouve tant de peine à tenir ses petits membres en place durant les heures de classe du lycée, et qui songe avec horreur à la longue immobilité de l'étude à la pension, il regarde avec un étonnement mêlé de respect et de secrète pitié, ces êtres sans couleur et presque sans mouvement, qui, avec leurs jolies figures jeunes et douces de fillettes, ont un air grave et une démarche mesurée de vieillards. Au reste, ils s'asseyent tous deux à côté de lui sans paraître se douter de son existence. Le premier jour, ils l'ont toisé d'un regard que le petit paysan, aux cheveux trop longs, gauche dans ses vêtements, n'a pas senti très sympathique.

La science de la vie enferme parfois dans de tels regards quelque

de ses profondes leçons, saisie tout de suite et pour toujours même par un garçon de douze ans. Pierre, qui jusqu'alors voyait des amis et des égaux dans tous les enfants de son âge, et qui les tutoyait tout d'abord, comprit en une seconde qu'un abîme le séparait de ses voisins de classe. Il n'osait pas leur parler dans les rares occasions de conversation qui peuvent s'offrir aux changements de cours, à l'heure de l'entrée où bien à celle de la sortie. Pourtant il était dévoré du désir de leur adresser certaines questions, pour s'assurer qu'ils étaient bien des enfants comme lui, aimant courir, crier, sauter, jouer aux barres, grimper aux arbres, et qu'ils pouvaient briser parfois cette espèce de gaine glacée dans laquelle leur éducation et leur parti pris dédaigneux les sanglaient.

Un jour, il n'y tint plus, et dit brusquement à Siméon Lévy :

— Est-ce que vous ne jouez jamais ?

— Mais si, répondit d'assez bonne grâce le petit homme au nom biblique, *je taille volontiers mon bac*.

Pierre n'insista pas, mais se demanda pendant un bon quart d'heure dans quelle langue son voisin venait de s'exprimer. Un autre jour, il demanda au jeune marquis :

— Pourquoi vous fait-on venir avec un curé ? Est-ce que vous n'osez pas sortir seul ?

Le petit noble le regarda d'un air de mépris suprême et ne répondit pas.

— Moi, reprit Pierre, vexé, j'aurais peur qu'on se moquât de moi si j'avais toujours une robe noire derrière mes talons.

— On ne se moque pas de ce qui est *chic*, prononça le marquis sentencieusement. Rien n'est plus *chic* que de venir au lycée avec un curé. Le mien m'ennuie, mais je ne veux pas qu'on me l'enlève, parce qu'il fait meilleur effet qu'un valet de pied pour m'attendre à la porte.

Pierre, ne comprenant guère plus la réponse de son second voisin que celle du premier, en resta là de ses observations *in anima vili* — comme eût dit M. Daubessart — et, durant les heures de lycée, il ne songea plus qu'à écouter le professeur.

Lorsqu'il sortait de la classe, c'était pour prendre son rang parmi les élèves de son pensionnat et remonter place Vintimille. Un pion ramenait ce petit troupeau, s'en écartant avec intention, se mêlant aux passants sur les trottoirs, désirant qu'on le crût seul, tout honteux, parmi l'activité humaine, de son rôle improductif et humiliant. Peut-être ce pion avait-il en lui-même comme la conscience obscure du respect que l'on doit à l'indépendance et à l'esprit d'initiative, même chez des enfants ; peut-être sentait-il que développer la volonté, l'énergie, est le premier devoir des maîtres, et que sa présence de chien hérissé, hargneux, près de ces jeunes gens dont quelques-uns avaient de la barbe, mais qui s'en allaient deux par deux, mollement, bêtement, comme des bestiaux habitués à ce qu'on les mène, choquait absolument l'élémentaire respect humain. Peut-être avait-il visité l'Angleterre, et avait-il vu de tout jeunes garçons partir sans guide pour des parties dangereuses de natation, de canotage, de *foot-ball* ou d'équitation, même pour de véritables voyages, et peut-être avait-il apprécié le sang-froid, le courage, la présence d'esprit, la détermination fière de ces enfants habitués dès le berceau à exercer leurs forces physiques et morales, à ne compter que sur eux-mêmes. Rougissait-il pour ces douze grands dadais de les ramener, comme une nourrice, de la rue du Havre à la place Vintimille ? Était-il seulement vaniteux et plein de fausse honte ? Le fait est qu'il se cachait et se glissait le long des murs comme un voleur.

On était vite rentré. Presque tout de suite, la cloche sonnait pour l'étude ou pour un repas. — Quel repas ! — Mais, soit à table, soit devant son pupitre, on était assis, toujours assis, et Pierre, habitué à courir les bois, à bondir sur le dos du cheval César, à nager dans le Morin, trouvait dix à douze heures d'immobilité par jour un épouvantable supplice.

Il s'était d'abord réjoui des récréations. Ce serait bien agréable d'avoir toujours des compagnons tout prêts pour une partie de billes, de barres ou de cheval fondu. A Villiers, ses petits amis devaient aider leurs pères aux champs ; il ne les avait pas sans cesse autour de lui, comme il aurait ses camarades de pension. Tous ensemble, ainsi, l'on devait joliment s'amuser ! Et, dès la première fois qu'il se trouva dans la cour, il courut vers un groupe de garçons de son âge, et s'écria, les yeux brillants :

— A quoi jouons-nous ?

Il fut accueilli par des éclats de rire. Le jeu de ces petits hommes, ce jour-là, consista à se moquer de lui : de ses cheveux aux lourdes boucles — que l'on coupa, d'ailleurs, le lendemain, — de ses habits, de ses façons rustiques, et même de sa proposition joyeuse.

Jouer !... Est-ce qu'ils en avaient la force, eux qui trouvaient déjà trop fatigant de se promener deux par deux, en chuchotant, tout autour de l'étroit espace humide, enfermé de hauts murs, et qui préféraient s'asseoir quand il ne faisait pas trop froid, et causer, causer encore, tranchant toutes les questions avec importance, ou bien baissant la voix avec des ricanements, pour se taire tout à coup lorsque Pierre approchait.

Les tout petits cependant jouaient aux billes dans les coins, tâchant de ne pas prendre trop de place, de ne pas faire de bruit, de ne pas attirer l'attention des grands ; car ceux-ci, au premier cri de joie, déclaraient les mioches vraiment par trop insupportables, leur tiraient les oreilles, envoyaient des coups de pied qui éparpillaient les petites boules de marbre ou de verre dans toutes les directions.

Toutefois M. Daubessart, si heureux récemment de laisser son Marc-Aurèle durant deux mois à la campagne, se déclarait très haut le partisan du grand air, de la verdure et des exercices physiques. Aussi exigeait-il qu'une fois par jour, la plus longue récréation — celle qui durait trois quarts d'heure — se passât hors de la maison, dans l'unique allée en colimaçon du petit square Vintimille.

Ce jardin tour rond, entouré d'une grille, et dont on fait le tour en un quart de minute, s'associait dans l'esprit de Pierre aux cuvettes minuscules du cabinet de toilette à la pension. Il n'en revenait pas ; car il avait cru qu'à Paris tout était immense, taillé pour des géants. La hauteur des maisons continuait à l'étonner, mais il ne voyait pas entre elles assez de ciel, d'espace ; depuis son arrivée, il se trouvait sans cesse en proie à une sensation d'étouffement.

M. Daubessart, pourtant, imagina mieux encore que la promenade quotidienne au square Vintimille. Il fit disposer le long du mur, tout autour de la cour de récréation, une bande de terre végétale, large de cinquante centimètres, et la partagea entre tous les élèves, afin que chacun eût « son jardin. » Il distribua généreusement des graines, exigeant que chaque enfant

travaillât lui-même à la terre. Pendant quelques jours, il descendit souvent pour surveiller les plantations.

Entre les hautes murailles des maisons voisines, la cour semblait un puits. Jamais elle ne recevait le moindre rayon de soleil. Au bas du mur, qui verdissait d'humidité, tout ce qu'on put faire pousser, ce fut un peu de gazon. Parmi les tout petits garçons, quelques-uns, élevés dans des appartements parisiens et fanatiques d'agriculture, achetaient avec leurs sous de petits bouquets au lieu de bonbons, et plantaient les fleurs, une à une, par leurs tiges, entre les pâles brins d'herbe ; puis ils emplissaient à la pompe un petit arrosoir, et consciencieusement versaient des torrents d'eau sur leurs parterres.

On se lassa d'ailleurs de ce jeu fastidieux, comme de tous les autres. On y renonça pour les interminables chuchotements, pour cette parlotte incessante et malsaine, où les imaginations s'excitaient, où chacun rivalisait de mensonges avec son interlocuteur, en décrivant les splendeurs de la maison paternelle, les aventures inouïes des vacances, ou bien en commentant les livres lus en cachette, les conversations surprises.

Pendant ce temps, le pion se promenait à pas monotones, composant des vers détestables, ou bien lisant un livre de l'école *décadente*, dont il était un adepte enthousiaste. M. Daubessart, là-haut, dans son cabinet, s'acharnait à trouver le vrai sens d'un vers d'Horace — « vers mémorable, unique, sublime, auquel les traducteurs et les commentateurs ont vainement consacré des volumes sans en approfondir encore l'incommensurable portée. »

Parfois, le maître de pension ouvrait sa croisée, et criait d'une bonne voix joyeuse :

— Allons, mes amis, amusez-vous bien. Jouez, courez, chantez, divertissez-vous. Quand on a bien travaillé, on a droit au repos et à un plaisir modéré. Surtout, prenez de l'exercice. Les hygiénistes le préconisent aujourd'hui avec beaucoup de justesse. Pas de surmenage ! du grand air, du mouvement ! C'est la devise de ma maison. Vous connaissez le vers de Juvénal — c'est le trois cent cinquante-sixième de la satire X: « *Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.* »

Sur cette citation, le crâne chauve, à la base duquel s'éparpillaient de

longues mèches grises, et les lunettes du latiniste, s'évanouissaient. La croisée se refermait brusquement.

Lorsque les jeunes gens étaient partis pour le lycée ou rentrés dans leurs classes respectives, les petites filles du maître de la maison venaient à leur tour appliquer ses principes et s'ébattre dans la cour.

Leur mère, pâle, blonde, fatiguée, triste, ayant toujours la tête occupée d'un unique problème : donner aussi peu que possible de nourriture, de chauffage et d'éclairage aux élèves, s'asseyait dans un coin, armée de longues aiguilles de bois et d'un paquet de laine gris sale — une couleur *qui ne passait pas*. Junie et Bérénice — l'une huit ans, l'autre cinq — promenaient leurs poupées, jouaient à *la dame*, se faisaient des visites, mais ne sautaient pas à la corde parce que cela les essoufflait. A travers les vitres verdâtres de la classe, Pierre les regardait parfois à la dérobée. Voilà donc des petites Parisiennes ! Comme elles lui semblaient différentes des jeunes paysannes aux joues rebondies qui rendaient des taloches aux polissons de Villiers, à l'heure où l'on sortait de l'école. Il les trouvait charmantes, d'ailleurs, avec leurs cheveux de soie, rares et fins, d'une nuance douce et claire comme de l'avoine mure, noués d'un ruban rouge, avec leurs yeux timides, leurs longues petites figures jolies, leurs tailles fines et souples dans leurs courtes robes droites, à l'anglaise. Intérieurement, il les comparait à cette Juliette, aux ardentes mèches folles, dont les yeux volontaires, qui sondaient la destinée, pleins de visions grandioses, lui faisaient presque peur. Décidément, il préférait Bérénice et Junie. Mais il avait horreur d'Agrippine, une petite chenille jaunâtre, qu'une bonne furieuse trimballait de place en place sans apaiser les vagissements aigus dont elle emplissait la maison. Agrippine, pour consentir à se taire, devait sentir le tube d'un biberon enfoncé dans son gosier. — « Puisse-t-elle s'étouffer avec ! » grommelait quelquefois le pion exaspéré.

Quant à Marc-Aurèle, Pierre, dès son entrée dans *l'Institution Daubessart*, avait dû renoncer à son amitié.

Les rancunes jalouses, amassées par le petit Parisien pendant ses deux mois de séjour à la campagne, faisaient explosion, maintenant qu'il se retrouvait chez lui, sur son propre terrain. Elles s'aggravèrent de ce que, d'emblée, après un examen sommaire, le jeune paysan fut placé dans la

même classe que lui. Par ce fait, la supériorité qu'il comptait reprendre au cours de leurs études lui échappait. C'en était trop. Il tourna carrément le dos à Pierre, devint son ennemi déclaré. Ne pouvant lui rendre autrement les innocentes railleries que son ignorance des choses champêtres lui avait values durant les vacances, il s'en prit à la famille de son camarade, crut l'humilier en lui parlant sans cesse de l'auberge paternelle et de tante Cécile, la « Mal-Tournée ». Les vaniteux et méchants enfants qui se pervertissaient les uns les autres dans la petite cour moisie de M. Daubessart eurent, grâce à Marc, un nouveau, un inépuisable sujet de distraction : ce fut de tourmenter ce petit rustre, ce garçon élevé dans les champs, comme un poulain sauvage, et dont le père vendait du vin et de l'eau-de-vie aux rouliers sur la route de Vitry-le-Français.

Pierre supporta d'abord assez patiemment les moqueries bêtes, les allusions à l'*Hôtellerie des Saules*, à son parrain le meunier, les bêlements et les mugissements qu'on faisait entendre derrière lui, pour lui rappeler le bétail que, soi-disant, il avait gardé. Il n'osa se battre, tout d'abord. Lui qui, par jeu, luttait souvent autrefois avec les écoliers du village, pensait qu'ici, dans ce milieu pédant et engourdi, la moindre violence paraîtrait un crime et montrerait trop sa mauvaise éducation.

Une après-midi, cependant, il n'y tint plus. Un méchant drôle de quatorze à quinze ans, qui tenait consciencieusement le rang d'avant-dernier dans sa classe, jaloux des bonnes notes de Pierre, se mit à marcher dans la cour en faisant mille contorsions, remontant une épaule, boitant, et répétant, la bouche tordue et les yeux louches : « Voilà ma tante !... Saluez ma tante !... Elle vous servira un petit verre. »

Pierre bondit sur l'insulteur. Bien que l'autre fut plus grand, il l'eut vite renversé à terre, avec sa vigueur de campagnard. Et il le maintenait d'un genou et d'une main, le frappant de l'autre avec une colère qui doublait ses forces, prêt à prolonger cette verte correction. Mais le vaincu poussait des cris d'écorché. En un instant, les élèves se rassemblèrent. Naturellement ils prirent parti pour le cancre, et l'arrachèrent à la fureur de Pierre, qui resta rouge et frémissant au milieu d'eux. Marc-Aurèle s'avança, tout rageur, la face blanche.

— Dis donc, cria-t-il à son ancien ami, tu ne vas pas nous apporter ici

tes manières de garçon d'étable ! Si mon père apprend ta conduite, il te renverra à ton village. Ce n'est pas pour que tu nous fasses la loi que nous t'avons tiré de ton arrière-boutique de marchand de vins !

Un ricanement approbateur courut dans l'auditoire. La parole de Marc rencontrait toujours une servile adhésion. Fils du maître de la maison, il jouissait d'une grande influence. On connaissait tout ce qu'il pouvait obtenir de son père, dont il était adoré, gâté. Son intercession faisait parfois lever des retenues. Ceux qu'il aimait trouvaient facilement grâce devant les maîtres ; une foule de petites misères accablaient ses ennemis. Aussi les élèves le traitaient en dauphin, l'accablaient de flatteries. En rentrant de chez leurs parents, ils lui apportaient de menus cadeaux, des friandises. Et c'était curieux de voir la basse platitude de tous ces petits êtres. Quelques-uns apprenaient à courber l'échine qui ne devaient plus la redresser de toute leur vie. Leur éducation les préparait d'ailleurs à ce triste exercice : éducation d'abaissement, de servitude, où rien ne relevait de leur propre initiative, où l'emploi de toutes leurs minutes se trouvait marqué d'avance, où des idées toutes faites étaient jour à jour coulées dans leurs cervelles qui s'atrophiaient, se déshabituèrent de réfléchir, de penser, de juger, comme leurs corps se déshabituèrent de se redresser, de marcher, de courir ; éducation où la juste fierté, où la dignité de l'individu n'obtenait point son développement, mais où la vanité de distinctions puériles — bonnes places, exemptions, couronnes et prix — devenue le seul mobile de tout effort, s'enracinait, pour s'épanouir plus tard en cette passion de gloriole, de titres, de médailles, de rosettes et de panaches, qui étonne chez les peuples de haute culture et les rapproche moralement, à ce point de vue, des citoyens de certains États nègres.

Le jeune Marc Daubessart avait conscience de son autorité sur ses camarades, et ses mauvais sentiments à l'égard de Pierre naissaient en partie de ce qu'il avait eu le caractère gâté par l'universelle adulation du petit monde où il vivait.

— Oui, ton arrière-boutique de marchand de vins, répéta-t-il, encouragé par les rires complaisants. Ose dire que ton père n'est pas marchand de vins, et à l'enseigne des *Saules* encore !

— Mon père, balbutia Pierre en serrant les poings, mon père...

— Il va peut-être dire le contraire, reprit Marc, avec un haussement d'épaules plein de mépris. Eh bien, voyons, parle. Est-ce qu'il est ambassadeur, ton père ?... premier ministre ? Qu'est-ce qu'il fait ?

— Oui, qu'est-ce qu'il fait ? Qu'est-ce qu'il fait ? répétèrent les garçons, enchantés de suivre le supplice moral de l'un d'eux.

Pierre, de ses yeux brillants, fit le tour du cercle, contemplant avec surprise et pitié les figures grimaçantes et les gambades imbéciles. Sa colère, son embarras cessaient devant cette lâcheté bête. Il redressa tant qu'il put toute sa petite taille et sa tête, deux larmes d'émotion fière pointèrent sous ses cils, et il dit d'une voix vibrante :

— Mon père... Il a fait ce que vous ne ferez jamais, tas de capons ! Il a chargé à Reischoffen.

Il y eut un silence. Malgré tout, l'on entend certaines choses quelquefois, même en ânonnant sans trêve du grec et du latin. Ces enfants avaient levé le nez de temps à autre hors de leurs déclinaisons. Ils savaient ce que c'est, même les plus petits, que la charge de Reischoffen. Stratégiquement, ils n'eussent pu l'expliquer ; mais le nom seul éveillait en leur esprit l'image d'un galop fou dans une pluie de mitraille, et la sombre fureur des yeux ardents sous l'ombre des casques, et l'héroïque désespoir de ces hommes à qui l'on a commandé de mourir, et qui savent que c'est inutile, et qui savent que tout est perdu, mais qui, rempart vivant d'une armée en déroute, bondissent dans le fer et le feu, puis, sans porter un coup, tombent foudroyés par l'invisible, par l'insaisissable ennemi.

Ils virent passer cela devant leur imagination, les élèves de M. Daubessart. Et ils se turent.

Pourtant un grand garçon, qui se tenait en dehors du groupe, avec un livre, et qui, sans prendre part à la scène, avait tout observé, vint tendre la main à Pierre.

— Bien répondu, vieux copain ! fit-il. Et toi, qu'est-ce que tu feras, quand tu seras grand ? Veux-tu être soldat ?

— Je veux être bachelier, dit Pierre naïvement.

L'autre se mit à rire.

— Ah ! mais, tu sais, si tu n'es que ça, je te plains. Il n'en manque pas, des bacheliers. On m'en a montré un, dernièrement, qui, ne pouvant utiliser ses talents, vu l'encombrement des bureaux, avait pris un parti sage et s'était fait crocodile dans un cirque.

— Mais, vous aussi, dit Pierre, vous préparez votre baccalauréat.

— Tu es subtil, mon petit. Tu vaux la peine que je t'explique. Puisque je suis dans un *four à bachot*, il faut bien que j'y cuise dans mon jus, comme les autres ; mais dès que je serai sorti de la boîte...

Le jeune homme acheva sa phrase par une pantomime consistant à lancer devant lui le livre qu'il tenait, puis à atteindre ce livre, en plein vol, par un formidable coup de pied.

Il s'appelait Franz Kleinher. C'était un Alsacien. Son père l'avait amené à Paris, après la guerre, pour qu'en grandissant il ne devînt pas sujet et soldat allemand. Le vieux Kleinher donnait des leçons de dessin dans la pension Daubessart, et, par suite, y élevait son fils à des conditions avantageuses, mais sans aucun enthousiasme pour les programmes classiques. Ce vieillard avait horreur de toutes les connaissances inutiles que les meilleurs élèves des lycées apprennent à moitié pour les oublier après et que les médiocres remâchent sans en digérer un mot. Il ne craignait pas de prendre à parti sur ce sujet M. Daubessart lui-même.

— Voyons, lui disait-il, vous qui êtes fou d'Horace et de Virgile, n'est-il pas tout naturel que vous vous occupiez d'eux ? Vous en produisez d'admirables traductions pour ceux qui ont autre chose à faire que d'apprendre leur langue. A quoi servent vos travaux si vous méprisez profondément les gens qui s'en serviront, parce qu'ils ne comprendront pas l'original ?

M. Daubessart émettait un petit claquement de langue agacé, mais ne répondait pas tout d'abord.

— Vous, qui avez donné votre vie tout entière à l'étude du grec et du latin, reprenait l'entêté Kleinher, vous en êtes encore à discuter le sens d'un texte avec des gens aussi savants que vous-même. Alors comment voulez-vous qu'après avoir traîné sur des bancs de lycée pendant dix années, en travaillant le moins possible, des gamins fassent autre chose que massacrer

indignement vos antiques jargons ?

— Jargons ! s'écriait M. Daubessart en éclatant. Jargons !... Des langues sublimes, dont les nôtres sont sorties. Jamais vous ne saurez vraiment le français, monsieur, si vous ignorez le latin.

— Mais, monsieur, peut-être que je ne saurai jamais le latin sans connaître le grec, ni le grec sans connaître le sanscrit, ni le sanscrit sans connaître l'aryaque, ni l'aryaque sans connaître telle autre langue, que personne ne connaîtra plus jamais. Jusqu'où faut-il remonter ? Moi, j'aime mieux m'arrêter tout de suite. D'ailleurs, monsieur, si le français est tellement difficile à connaître, laissons-en l'étude aux raffinés de lettres, qui font leur métier de bien écrire. Nous n'en avons pas besoin pour dessiner, peindre, être marchand, ingénieur, médecin, ni surtout pour être député.

— Monsieur Kleinher, monsieur Kleinher !... suppliait le vieux Daubessart d'une voix plaintive. Je ne puis pas vous écouter sans souffrir. Taisez-vous, de grâce. Où nos enfants prendront-ils de nobles exemples, et de sublimes préceptes, si ce n'est chez les anciens ? Mettez-leur la littérature moderne entre les mains... Oui, parlons-en !... Elle est propre, votre littérature moderne.

— Les nobles exemples et les sublimes préceptes ne perdent rien à la traduction.

— Mais la discipline intellectuelle que procure l'étude de ces langues anciennes ?

— Vous croyez cette discipline meilleure parce que les langues étudiées sont anciennes. Allons donc ! Enseignez l'allemand ou l'anglais, ou l'italien, ou l'espagnol. Cela servira du moins à quelque chose. D'ailleurs, cette discipline intellectuelle est justement notre fléau. Quand on pense qu'un enfant de dix ans, douze ans, est courbé pendant vingt heures, trente heures par semaine sur des textes écrits il y a deux mille ans, alors que la vie actuelle est tellement active, tellement brûlante, alors que tous les jours surgit une nouvelle découverte, alors que nous ne sommes jamais assez préparés, assez armés pour les combats intellectuels, matériels, industriels, qui se livrent de toutes parts, on croirait, ma parole d'honneur, que notre pays, malgré Quatre-vingt-neuf et sa *grrrande* Révolution, n'est jamais sorti du moyen âge.

Après avoir subi de pareils discours, M. Daubessart semblait tout près d'avoir un coup de sang. Une nuance de pourpre s'étendait de ses joues jusqu'à la rotondité de sa calvitie ; il ouvrait et refermait successivement la bouche sans pouvoir articuler un son — un peu comme on voit faire aux poissons rouges des boccas. Cette situation n'impressionnait pas le père Kleinher, qui, en ayant l'habitude, profitait de l'étranglement de son interlocuteur pour lancer sa flèche du Parthe.

— On est prodigieusement entêté de routine à la fois et de nouveauté, dans notre France, concluait-il. On bouleverse tout de fond en comble d'un jour à l'autre, et l'on est incapable de modifier dans son plus petit rouage une vieille machine comme l'Université. Tenez, voilà une citation qui n'est pas d'hier, ajoutait l'inexorable Alsacien, en brandissant un petit papier dont le texte lui semblait si admirable qu'il le conservait toujours dans son portefeuille.

M. Daubessart, tout suffoquant, lisait :

« A l'exception d'un peu de latin qu'il faut apprendre de nouveau si l'on veut faire quelque usage de cette langue, la jeunesse est intéressée à oublier tout ce que ses prétendus instituteurs lui ont enseigné. Est-ce là le prix que la nation doit retirer de dix années du travail le plus assidu ? Notre éducation se ressent de la barbarie des siècles passés, où l'on ne faisait étudier que ceux qui se destinaient à la cléricature. Un étranger à qui l'on expliquerait ces détails s'imaginerait que la France veut peupler les séminaires, les cloîtres et les colonies latines. »

— Ceci, monsieur Daubessart, fut écrit par La Chalotais, procureur général du Parlement de Bretagne, en dix-sept cent soixante-trois ! Trouvez-vous que, depuis plus d'un siècle, les changements survenus soient suffisants pour donner tort à ces deux phrases ?

— Monsieur Kleinher, répondait le maître de pension avec dignité, puisque cette éducation vous convient si peu, nous cesserons désormais de la donner à votre fils. A partir d'aujourd'hui, l'élève Franz Kleinher ne fera plus partie de notre maison.

— Oui, monsieur, reprenait l'impassible dessinateur. C'est très bien jugé. Soit, j'y consens. Mais alors vous aurez à me payer mes cours de dessin en argent comptant, ou bien à chercher un autre professeur, ce qui reviendra au même. Et que dira M^{me} Daubessart, qui tient la caisse ?

— Allons, mon vieux Kleinher, tout cela n'est pas sérieux, disait le maître de pension, subitement radouci. Il est l'heure de votre leçon. Descendez. Franz est un de nos meilleurs élèves. Il parlera latin en dépit de son père. Pour vous, occupez-vous de vos fusains, de vos gouaches, de vos lavis, et rappelez-vous ce dicton: « *Ne, sutor, ultra crepidam.* »

Cette scène se produisait, à peu près dans les mêmes détails, presque toutes les fois que les deux vieillards se trouvaient en face l'un de l'autre. Mais cela n'arrivait pas encore trop souvent, parce que dès que M. Daubessart apercevait le père Kleinher ou voyait s'approcher l'heure de sa leçon, il s'enfermait au verrou dans son cabinet, criant avant de pousser la porte :

— Qu'on ne me dérange sous aucun prétexte ! Donnez le biberon à Agrippine. Voilà encore cette enfant qui crie. On la laisse donc mourir de soif ! Et maintenant je m'enferme. Je n'ai pas trop de temps pour mes travaux personnels. « *Ars longa, vita brevis.* »

CHAPITRE VI LES SUCCÈS DE PIERRE

La première année de pension fut dure pour le petit Pierre. Cet emprisonnement perpétuel, qui lui sembla plus intolérable lorsque vinrent les beaux jours, cette régularité inflexible de la vie, ces classes noires, cette cour dont le sol ne sécha point durant l'hiver, cet horrible square Vintimille, ces monotones promenades deux à deux le jeudi et le dimanche, tout cela lui semblait lamentable, incompréhensible, très difficile à supporter. Les persécutions de Marc-Aurèle lui valurent la froideur ou l'inimitié des élèves et des maîtres ; son cœur confiant et tendre en souffrit amèrement. Bien souvent, le soir, une fois les lumières éteintes, il se cacha la tête sous les draps pour pleurer en murmurant tout bas : « Oh ! papa... Oh ! ma tante, ma bonne petite tante chérie !... Oh ! ma mignonne Marguerite... » Il répétait ainsi tous les noms qui lui étaient chers, y ajoutant des épithètes câlines, qui le soulageaient, pour ainsi dire, du trop-plein de tendresse inutile dont il se sentait oppressé.

Quelquefois même, dans ses litanies passionnées, il se souvint de son amie Juliette. Le lendemain du soir où il avait le plus pensé à elle, se demandant s'il était possible que vraiment elle devint princesse, il reçut une lettre de sa petite sœur Marguerite.

C'était une des premières épîtres que la fillette se risquait à écrire, d'une grande écriture pas très ferme, où les lettres prenaient les attitudes les plus drôles du monde, tantôt pressées les unes contre les autres comme si elles voulaient s'embrasser, tantôt gardant leurs distances d'une façon tout à fait cérémonieuse. Et cette lettre était toute tachée, indépendamment de quelques pâtés, par les traces vertes et bleues de violettes que l'on y avait enfermées et qui tombèrent lorsque Pierre déplia le papier. Voici ce que Marguerite disait :

« Mon cher Pierrot,

Je t'aime beaucoup. Je t'écris pour te dire que je m'ennuie sans toi, et tante Cécile et César aussi. Mais papa ne veut pas que nous disions cela,

parce qu'il faut que tu travailles.

Juliette — tu sais bien, la petite-fille au père Simonet ? — elle est venue me voir, et elle a apporté des violettes, et elle m'a dit que c'étaient les premières de l'année dans le bois de Misère, et que je devais te les envoyer de sa part.

Et maintenant, j'ai la main fatiguée. Et alors je t'embrasse, bien fort, bien fort, mon Pierrot.

Ta petite sœur,

MARGUERITE. »

Pierre réunit soigneusement toutes les petites fleurs écrasées, qui sentaient encore bon. En les regardant, il songeait moins à Juliette qu'au coin de forêt sauvage dans lequel elles avaient poussé. Qu'il ferait bon courir en liberté là-bas, dans les tièdes rayons de ce gai soleil de mars ! Pourtant son père ne voulait pas qu'il vint à Pâques, trouvant que le changement total de vie interromprait d'une manière fâcheuse les études de l'enfant. Il fallait attendre les grandes vacances.

Mais l'évocation qu'avait éveillée la fraîche senteur des fleurettes meurtries — cette vision des bords du Morin, des longues routes sinueuses, des grandes prairies déroulées à perte de vue sous le ciel clair, des lilas en boutons et des haies verdissantes — fit grand tort ce matin-là aux *verbes deponents*, aux *gérondifs* et aux *supins*. Maître Pierre, pour avoir été distrait en classe, fut privé de récréation et dut copier vingt fois le verbe : *audio magistrum*.

Lorsqu'il eut un instant de liberté, il rechercha parmi ses petites affaires l'image que lui avait donnée Juliette au moment de son départ, et qu'il n'avait pas regardée depuis lors. Il y joignit les violettes, et plaça le tout, avec la lettre de Marguerite et celles de son père, dans une boîte en carton qui lui parut aussi précieuse que le fameux coffret aux archives du vieux père Simonet.

Le pensum qu'il dut exécuter était une punition exceptionnelle. Malgré le peu de bienveillance qui accueillait les efforts de Pierre, cet enfant travailleur, patient, consciencieux, d'une rare intelligence, s'était placé d'emblée parmi l'élite — si peu nombreuse partout — des élèves excellents.

Si, durant les premiers trimestres, il n'obtint pas au lycée de récompenses brillantes, c'est qu'il eut beaucoup à rattraper pour se maintenir au niveau de ses condisciples, dont quelques-uns comptaient quatre années de latin. Mais, dès la première distribution des prix, il obtint plusieurs accessits.

La seule amitié qu'il eût nouée pendant les dix mois passés chez M. Daubessart, était celle qui l'unissait très profondément à Franz Kleinher, bien que le jeune Alsacien fût son aîné de quatre ans. Franz et lui avaient, dans leur caractère comme dans leur position, beaucoup de points de contact. C'étaient deux natures simples, loyales, enthousiastes, noblement ambitieuses. C'étaient aussi deux enfants du peuple, ayant à créer leur avenir, de toutes pièces, par leurs propres forces, car ils ne possédaient ni fortune, ni relations capables de les pousser.

Le fils du professeur de dessin se sentait entraîné par la vocation de son père, mais, chez lui, cette vocation devenait du talent. Il rêvait d'être plus tard un peintre illustre. Pierre pouvait causer avec lui de cette passion naissante, car beaucoup d'artistes fréquentaient en été l'auberge de François Marsant. Ils s'installaient pour quelques mois, travaillant d'après nature, sur les bords délicieux du Grand-Morin. Le petit garçon les avait suivis souvent, dans leurs journées laborieuses, portant les provisions du déjeuner, demeurant des heures auprès d'eux, les questionnant sur leur art avec sa curiosité intelligente de tout connaître, et s'émerveillant de voir, peu à peu, le ciel, les eaux, les bois, se refléter, se fixer sur la toile.

Un dimanche de printemps, le père Kleinher invita l'ami de son fils, et tous les trois allèrent passer plusieurs heures au Salon de peinture.

Ce fut un émerveillement pour le petit campagnard, car sa vive imagination, ses relations avec des peintres, le préparaient à goûter l'intérêt profond, supérieur, des œuvres d'art. Il écouta les explications du vieux Kleinher, partagea les admirations et les antipathies de Franz. Puis le vieillard et les deux jeunes garçons revinrent dîner ensemble dans une rue lointaine de Montmartre, au cinquième étage qu'habitait le pauvre Alsacien.

La concierge avait confectionné leur modeste repas, et, avant de monter, ils achetèrent chez le pâtissier du coin une superbe tarte à la crème. Ce fut une vraie fête, surtout en comparaison du menu habituel et peu varié de la pension Daubessart.

En sortant sur le balcon, l'on apercevait tout Paris. Pierre demeura muet d'étonnement devant ce spectacle. Voilà donc cette fameuse capitale, que, jusque-là, il jugeait seulement par l'encombrement de la place du Havre et la mesquinerie du square Vintimille ! C'était un océan de toits, rendu vague, presque houleux, par la brume légère du soir. Du sein de cette mer immobile, infinie, qui bruissait comme de vraies vagues murmurantes et mouvantes, surgissaient de hauts édifices, en aiguilles, en tours, en dômes, dont Franz énumérait tous les noms sans hésiter : le Panthéon, le Val-de-Grâce, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, le Trocadéro, les Invalides, l'Arc-de-Triomphe... Et c'étaient des noms mystiques ou belliqueux, qui haussaient encore, dans l'esprit de Pierre, ces monuments de la gloire ou de la piété d'un grand peuple, de son peuple, à lui, fils de soldat, dont la petite poitrine sentait bondir en elle un cœur tellement français !

Il regarda s'éclairer peu à peu l'immense ville. Au loin, la brume jaunit et rougit, comme incendiée. Mais plus près, à ses pieds, il distingua séparément chaque lumière, qui surgit tout à coup, telle qu'un œil ouvert brusquement dans l'ombre.

Il dit tout bas avec une grande intensité d'expression :

— Ah ! je voudrais bien, comme papa, faire quelque chose pour mon pays !

— C'est *pien*, cela, très *pien*, dit le vieil Alsacien, tout ému.

— Oui, reprit le petit, mais malheureusement je ne serai pas un soldat comme lui. Papa veut que je fasse mon volontariat « comme un fils de famille, » et qu'ensuite je quitte l'armée. Il a pris la carrière militaire en dégoût, parce qu'on lui a retiré son grade après la guerre. Il désire que je sois avocat ou médecin.

— Et toi, qu'est-ce que tu préfères ? demanda Franz.

Pierre hocha la tête.

— Franchement, je ne sais pas tout à fait ce que c'est qu'être avocat, mais il me semble que j'aimerais mieux cette profession-là. Je ne puis pas souffrir les malades ; je me sens gêné auprès d'eux ; comment pourrais-je être médecin ?

— Tu ne sais pas ce que c'est qu'être avocat, dit le père Kleinher. C'est

un métier où l'on affirme sans cesse ce qu'on ne croit pas, où l'on tâche de persuader aux autres que la nuit est le jour et que les vessies sont des lanternes. C'est pour cela, vois-tu, mon petit, qu'on passe très facilement de cette carrière-là dans la politique, et que le barreau est la pépinière de nos députés.

— Oh ! monsieur Kleinher ! s'écria Pierre qui rougit sans savoir pourquoi, ne comprenant pas s'il devait rire ou prendre au sérieux l'explication.

— Bah ! reprit l'Alsacien, fais ton chemin suivant ton idée et celle de ton père, pourvu que tu marches toujours droit. On peut servir son pays dans n'importe quelle profession.

Lorsque Pierre quitta Paris au commencement du mois d'août, avec la perspective de huit semaines de vacances à passer dans son village natal, son cœur était gonflé d'une telle joie qu'il le sentait près d'éclater dans sa poitrine. Assis dans un compartiment de troisième classe, à côté de son père, il se retenait pour ne pas sauter et crier de bonheur. Malgré le calme relatif qu'il gardait, sa petite physionomie expressive en disait si long que les autres voyageurs, en le regardant, ne pouvaient s'empêcher de sourire : ses yeux pétillaient, ses lèvres tremblaient et s'entr'ouvraient toutes frémissantes d'exclamations contenues, ses pieds remuaient, ses doigts jouaient des marches silencieuses sur le bois des banquettes, ou pressaient brusquement la main de François Marsant.

Le « lieutenant » contemplait son fils avec orgueil.

Pierre avait beaucoup changé au cours des dix derniers mois. Son type rustique et robuste commençait à s'affiner. Grandi, pâli, un peu aminci, il ressemblait à peine au jeune paysan de l'année dernière. Sa forte santé supportait le changement sans en souffrir. Si sa mine était moins florissante, il ne paraissait pas affaibli. A l'aise à présent dans des vêtements faits à Paris, il développait en tous ses mouvements une souplesse, une grâce naturelle, qui lui tenaient lieu d'élégance. Les camarades qui se moquaient de sa gaucherie durant les premiers jours, auraient aujourd'hui perdu près de lui à la comparaison ; la raideur anglaise affectée de leur tenue, de leur démarche, ne valait pas, même au point de vue du bon ton, la distinction naïve du petit campagnard.

François Marsant, lui — beau comme son fils — gardait de ses quinze années de service militaire une tournure martiale qui sauvait la modestie de sa naissance et de son éducation. Fils de paysan, il montrait une crânerie fringante tout à fait digne d'un officier de cavalerie dont quelque ancêtre serait mort à Azincourt ou à Poitiers.

Aussi fut-ce dans tout le pays, depuis Esbly jusqu'à Crécy-en-Brie, en comprenant bien entendu Villiers, une vraie rumeur d'admiration, lorsque les deux Marsant, père et fils, commencèrent, à pied ou à cheval, la série de promenades par lesquelles Pierre refit connaissance avec les gens et les sites que, tout petit, il avait aimés.

La jalousie et la médisance paysannes furent étouffées du coup. Chacun partagea plus ou moins la fierté joyeuse du « lieutenant ». Il sembla que tout le village fût intéressé aux succès futurs de Pierre, qui, à treize ans, passa grand homme, l'espoir et l'orgueil de sa contrée natale.

Il se produit ainsi parfois, surtout chez la race impulsive des Gaules, de ces courants de sympathie, de confiance enthousiaste, qui — petit ou grand, enfant ou vieillard, laboureur ou capitaine — mettent à part un être quelconque et le consacrent héros. Héros de village ou de province, héros national, c'est toujours la même poussée instinctive, souvent aveugle, d'opinion.

Dès ses premières vacances, Pierre Marsant eut la bonne fortune, souvent dangereuse, parfois, au contraire, excitante et féconde, de devenir populaire. Il en fut tout surpris, par le contraste avec la dure froideur, et presque l'hostilité de son petit monde parisien. Loin de prendre, pour cette raison, la pension et le lycée en grippe, il se sentit plus vaillant pour conquérir, malgré les résistances, l'affection, ou tout au moins l'estime, de ses camarades comme de ses maîtres. Il revint à Paris, au mois d'octobre, le cœur échauffé, dilaté par l'ardeur généreuse et l'ambition naissante que l'amour et l'espoir confiant de son cher village avaient éveillées en lui.

Sa seconde année scolaire fut une année de triomphe. Ses succès au lycée furent tels, que toute l'Institution Daubessart se vit obligée de les prendre en considération. Le vieux latiniste reçut les compliments directs du proviseur pour avoir su former si rapidement un tel élève. Les pères de famille, embarrassés d'horribles cancre indécrottables, commencèrent à

tourner vers la place Vintimille des regards empreints d'une suprême espérance. De nouveaux pensionnaires vinrent grossir le nombre baissant du petit troupeau que promenait le pion épris de littérature décadente.

En même temps, Pierre, sentant le terrain s'affermir ainsi sous ses pieds, ne se repliait plus sur lui-même comme durant les premiers mois. Il se laissait aller à toute la charmante exubérance de sa nature aimante, ouverte, active, enthousiaste. Il apporta la vie, l'entrain, le mouvement, dans la petite cour moisie, où jusqu'alors de pâles garçons aux épaules minces, à la taille effilée, chétive, végétaient sur place comme de longs champignons tristes.

Durant les récréations, les petits osèrent jouer ouvertement, et les grands parlèrent moins de Shopenhauer. Car le pessimisme était en faveur, et peut-être — ce qu'il y a de pire — sincèrement, chez ces grands jeunes gens de seize à dix-huit ans, qui, entre leurs vers latins et leurs promenades monotones, deux à deux sous les yeux du pion, avaient bu par imagination à toutes les sources de la vie, et les jugeaient toutes empoisonnées. Dans les rêves maladifs qui les tourmentaient, trouvant que la patrie est un mot, l'amour un leurre et l'âme un néant, ils ne gardaient plus qu'une soif de gloriole, l'espoir, pour plus tard, d'un retentissant tapage autour de leur nom. On ne sait quelle âpre, dévorante, impuissante et envieuse vanité survivait seule à toutes les passions de leurs ancêtres, effacées, anéanties, mortes. Ces pauvres êtres, chez lesquels une hérédité trop longue épuisait le sang, l'énergie, les muscles, et développait démesurément le système nerveux, ne rencontraient, dans leur éducation renfermée, absurde, nul contre-poids à cette lourde influence. Au contraire. Et leur mal obscur produisait sans contrainte ses fleurs sinistres : au physique, d'étranges diathèses ; au moral, cette effrayante vanité, grandissant leur insignifiante personne de tout le mépris écœuré dont ils enveloppaient la nature et les hommes.

La gaité contagieuse de Pierre, le parfum de vie ardente et de plein air qui semblait émaner de lui, assainirent, si l'on peut ainsi parler, l'atmosphère gâtée de ce vieux pensionnat mélancolique et routinier. Des cris de joie, de francs et sonores éclats de rire, tout le réjouissant tapage de jeux partagés de plein cœur, montaient maintenant de la cour sombre vers les hautes maisons voisines, qui ouvraient leurs volets, curieuses et

charmées. Cet entrain parut gagner M^{me} Daubessart elle-même, dont un sourire éclaira parfois les traits jaunis. A l'heure des récréations, l'on vit paraître derrière les vitres, entre les rideaux soulevés, les jolis visages ravis de Junie et de Bérénice, que l'animation couvrait d'une très inaccoutumée teinte rose. Même Agrippine — qui marchait maintenant et ne prenait plus le biberon, mais criait toujours, seulement d'une voix plus forte — calmait ses fureurs au bruit des ébats joyeux, et ne leur donnait cours que pour accompagner en sourdine, à travers le plafond, les leçons de latin ou de philosophie.

Franz Kleinher n'était pas étranger, lui non plus, à ces extraordinaires révolutions. Sa vocation de peintre devenait de jour en jour plus marquée, et il inondait la pension de croquis étourdissants de verve ou délicieux de sentiment. Dans l'intervalle des classes, il aidait Pierre à inventer, à diriger de nouveaux jeux. C'était maintenant un grand garçon de dix-huit ans, mince comme une latte, avec d'immenses yeux bleus clairs, purs comme ceux d'une fillette de keepsake, et la tête ornée de cheveux plats, d'une nuance plus pâle que sa peau. Avec cela, une pétulance de rapin, des mots drolatiques, d'une ironie aiguë et quelquefois profonde, un cœur d'une sensibilité singulière. Pierre l'adorait, se désolait à l'idée qu'il quitterait définitivement la pension à la fin de cette année scolaire, et suppliait son père d'un côté, le vieux Kleinher de l'autre, pour que son cher camarade vînt passer toutes les vacances prochaines à Villiers.

— J'irai, lui disait Franz, mais à une condition. C'est que tu ne rentres pas non plus dans la *boite*. C'est une pitié de voir un gaillard comme toi s'abrutir à faire des vers latins, et songer à devenir avocat.

— Tu parles comme le parrain Vaubert, répondait son camarade. Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je n'ai pas du génie comme toi...

— C'est cela, moque-toi de ton vieux Franz, espèce de petit prodige.

— Enfin, non... je n'ai pas un talent quelconque : peinture, musique, sculpture, que sais-je ? Papa veut que je m'instruise. Je le fais de mon mieux. Je ne vois pas clair en moi, je ne me sens pas de vocation décidée. Mais, je te l'avoue, j'ai de l'ambition. Laisse faire. Quand je terminerai mon droit, que je connaîtrai le monde et la vie, j'aurai découvert le rôle qui me convient, et alors, *per Jovem* ! comme dit notre digne magister, je te réponds que je le

remplirai de façon à faire détourner la tête aux gens.

— Sais-tu, Pierre, ça m'ennuie que tu réussisses comme ça au lycée. Tu peux compter sur tous les premiers prix de ta classe, à la prochaine distribution. Tu vas devenir l'enseigne de la *boite à Daubessart*... Comme ce pauvre Dorval, dont on n'ose plus prononcer le nom ici.

— Qu'est-ce que c'était, ce Dorval ?

— Tu ne sais pas ?... C'est lui qui a fait la première clientèle de la maison. Les journaux parlaient de lui. Il raflait tous les prix, chaque année, à Bonaparte. On voyait qu'il mordait à leur grec et à leur latin, alors on le chauffait, fallait voir... Au concours général, il a étonné les examinateurs, par un discours latin que l'empereur Napoléon III a voulu lire— il y a de cela une quinzaine d'années. — On l'a presque porté en triomphe. Il a dîné la semaine suivante aux Tuileries. Bref, il y avait de quoi perdre la tête... Et il la perdit.

— Est-ce qu'il devint fou ?

— Non, mais il parlait, comme tu commences à le faire, de son rôle dans la société : il ne rêvait qu'apothéoses et que lauriers, se croyant plus de génie que Michel-Ange, Victor Hugo et Napoléon réunis. C'était un garçon de beaucoup de talent, et certainement destiné à un brillant avenir. Mais ce que l'on appelle « brillant avenir, » c'est- à-dire une carrière d'acharné travail, couronnée d'un renom modeste et de quelque fortune, pouvait-il suffire à un homme qui de douze ans jusqu'à dix-sept s'est vu le premier partout ; qui s'est promené, pour ainsi dire, à travers la vie le front lauré de papier d'or, au bruit des fanfares et des applaudissements, et qui a reçu les félicitations d'un souverain, ni plus ni moins que le prodigieux Allemand Goethe à Weimar. Franchement, Pierre, je te le demande : est-ce que des récompenses pareilles sont proportionnées à quelques thèmes et versions proprement tournés, ou à l'immense facilité de bavardage qu'il faut posséder pour inventer les discours que tous les héros de l'antiquité ont pu prononcer dans les circonstances critiques de leur existence ? — discours qu'entre parenthèse ils n'ont jamais dû faire eux-mêmes, puisqu'ils ont agi au lieu de pérorer.

— Dis donc, fit Pierre en riant, il me semble que tu ne t'en privas pas, de parler. Mais tu ne me dis toujours pas ce qu'est devenu ce Dorval.

— Voilà, reprit Franz. Il se crut poète dramatique, écrivit des pièces, qui ne furent pas jouées tout de suite ; se fit journaliste pour éreinter les directeurs de théâtre et se trouver immédiatement en contact avec le public ; eut de la vogue, gagna de l'argent, mais dédaigna des succès modérés qu'il partageait avec une foule d'autres. Il s'isola, fonda une *Revue* nouvelle, qui devait révolutionner l'art et la littérature. Ses paradoxes, sa critique amère, violente, le mirent en vue, tout en le faisant craindre et détester. Mais sa *Revue* ne réussit pas pécuniairement. Une petite pièce de lui, jouée enfin, fut vivement discutée. De plus en plus impatient, aigri, il accepta de l'argent que lui offraient des hommes politiques pour composer certains articles perfides. Il soutint ainsi quelque temps son journal ; mais le honteux marché s'ébruita ; Dorval se vit près d'être déshonoré. Des amis, qui l'aimaient encore, et le voyaient avec regret s'enfermer de la sorte, lui offrirent de partir pour l'Amérique, et d'y accepter une position honorable, mais régulière, dépendante, sans éclat. Dorval, acculé, consentit. Puis, la veille du jour où il devait partir, il mit un revolver dans sa poche, et s'en alla dîner à Chatou. Quarante-huit heures après, l'on retrouvait son corps contre un ponton qui l'avait arrêté à la dérive, la face horriblement abîmée par la décharge du revolver. Il avait dû se placer sur le parapet d'un pont avant de tirer, de façon à tomber à l'eau après s'être frappé.

— Mais, dit Pierre, qu'est-ce qui prouve que c'était un suicide ?

— Une lettre, mise à la poste à Chatou, et adressée aux amis qui l'envoyaient en Amérique. Il déclarait préférer la mort physique à la mort morale et à l'étouffement systématique de son génie. « Le monde, » ajoutait-il, « le monde épais, aveugle et exécré, ne saura jamais ni ce qu'il perd en moi, ni combien profondément je le hais ! » Il n'avait que vingt-six ans.

— C'est triste, fit Pierre, très triste. Mais tous les lauréats du concours général ne finissent heureusement pas ainsi.

— Non, reprit le sceptique Franz. Toutefois ce n'est pas la faute des concours s'ils y échappent. Car tous ces lauréats dont tu parles commencent la vie avec un très mince bagage littéraire et de fausses notions des choses. Ils croient que l'avenir est à eux, mais ils se trompent. L'avenir appartient aux esprits ingénieux, originaux, indépendants, aux chercheurs, aux

trouveurs, aux créateurs. Un lauréat de concours est justement le contraire de tout cela, puisqu'il triomphe exclusivement par les idées des autres, par la routine des autres, par la discipline intellectuelle des autres. Rien n'est à lui que sa mémoire. Or quelle œuvre, si médiocre soit-elle, fut jamais accomplie avec la seule mémoire ? Tu as trop de mémoire, toi, Pierre. Cela me désole d'une façon profonde, car tu seras tenté de t'en servir exclusivement, et tu deviendras un crétin.

— Comme tu t'entendrais avec mon parrain Vaubert ! dit le lycéen, sans être d'ailleurs piqué le moins du monde.

Il était habitué à ces sorties des deux Kleinher, père et fils. Et combien il était sûr que nul sentiment de jalousie ne les dictait !

Il en eut une nouvelle preuve le jour de la distribution des prix — sa seconde au lycée Condorcet — lorsqu'il se sentit serré dans leurs bras et qu'il vit leurs yeux mouillés par l'émotion de son magnifique succès, dont ils partagèrent la joie avec François Marsant, tout comme s'ils eussent été de la famille.

Ah ! ce fut une journée, celle-là, qui compta dans la vie du petit Pierre, ou plutôt de celui qui n'était plus le petit Pierre, de ce garçon de presque quinze ans, grand comme un homme, beau comme un éphèbe grec, et qu'on applaudissait, tout en riant de le voir faire une telle gymnastique entre l'estrade et sa place, qu'il n'avait jamais le temps de regagner.

Et vraiment, il y avait de quoi griser un cœur d'adolescent.

Cette estrade immense, couverte d'hommes, la plupart éminents, plusieurs célèbres, et l'un d'entre eux — celui qui présidait dans le beau fauteuil rouge et or — tout à fait illustre. Celui-là sourit à Pierre, lui serra la main, l'embrassa devant tout le monde. Lui, ce vieillard à la physionomie modeste, il avait accompli, sans faire couler de sang, des conquêtes immortelles et pacifiques. Par la seule force de sa pensée il avait obtenu la gloire, cette gloire que l'écolier, dans ses livres, voyait planer seulement sur les champs de bataille. Son nom resterait grand même à côté des noms sonores des dévastateurs fameux.

Confusément, Pierre avait senti ces choses, tout en l'écoutant débiter avec finesse son spirituel discours. Et il avait involontairement pensé

aux paradoxes affectionnés par les Kleinher, lorsqu'il avait entendu ce glorieux président regretter, avec malice, de n'avoir pas su mériter dans sa jeunesse de belles couronnes dorées comme celles qu'il allait poser sur plus d'une parmi les têtes brunes et blondes qui se tournaient, tout amusées, vers lui. En cela, d'ailleurs, il ne dérogeait pas à l'usage reçu. Chaque président de distribution de prix — poète fameux, élégant académicien, savant illustre — ne manquant jamais de confesser dans son discours qu'il fut un cancre, et qu'il se cachait de ses professeurs pour se livrer au goût précoce dont l'épanouissement lui vaut à présent la gloire. Si l'on développait chez les lycéens l'habitude de la réflexion et l'esprit critique, ces sortes d'aveux ne seraient pas sans danger ; il faudrait alors ne faire présider que d'anciens lauréats de concours, quitte à les chercher — suivant l'expression de Franz Kleinher — parmi les crocodiles des cirques : ils parleraient de leur passé, et se tairaient sur leur présent. Mais devant les petites machines à thèmes et à vers latins, n'osant point penser un instant par elles-mêmes, que réunit la triomphale cérémonie, il n'y a pas à se gêner.

Un plafond de toile, tendu pour cette journée au-dessus de la cour du lycée, abritait la brillante assistance contre l'ardeur du soleil d'août. Quelques rayons filtraient pourtant, de-ci, de-là ; les jeunes mamans, en grande toilette, reculaient alors leurs chaises et balançaient leurs éventails. Et, dans la clarté blonde, c'était un papillotement de soies claires, de surahs chatoyants, de plumes et d'aigrettes légères, d'étincelles lancées par les bracelets ou par les solitaires des oreilles, et aussi des reflets doux et vaporeux de frisons dorés autour des tempes et des nuques. De petits murmures d'approbation, accueillant les noms des triomphateurs, couraient dans cette foule aristocratique, ainsi qu'un frisson de brise dans un parterre de fleurs.

De temps à autre éclatait la fanfare de la musique militaire, et quelque jeune garçon paraissait sur l'estrade, puis en descendait, cherchant d'un coup d'œil et d'un sourire le coin où sa mère, le cœur gonflé d'orgueil, s'efforçait de dissimuler sa joie.

« *Version latine, 1^{er} prix* : Marsant (Pierre), déjà couronné. »

Comme il redescendait les marches, avant qu'il eût atteint la dernière, la même voix sonore reprenait derrière lui :

« *Histoire et géographie*, 1^{er} prix : Marsant (Pierre), déjà couronné. »

Cela continua ainsi pendant un moment. Il renonça à retourner à sa place, posant ses livres à la hâte sur les genoux des petits, qui occupaient la première banquette. Il reçut quinze volumes, représentant douze prix, dont huit premiers. Et il fut nommé deux fois en plus pour des accessits.

Lui, Pierre, ne pouvait pas apercevoir dans l'assistance sa chère maman, vers le souvenir de qui ses pensées allèrent plus d'une fois. Mais il distinguait très bien son père, dont la martiale figure rougissait de bonheur comme celle d'un enfant qui reçoit des étrennes inattendues. A côté de François Marsant, il voyait les deux Kleinher, très émus. Puis, entre les trois hommes, il reconnaissait avec attendrissement sa sœur Marguerite, une grande fillette de onze ans, maintenant, qui frappait l'une contre l'autre ses deux petites mains avec enthousiasme. Quant à la tante Cécile, la chère « Mal-Tournée », retenue à son poste de maîtresse de maison, elle n'avait pas pu quitter Villiers.

De temps à autre aussi, le bon Pierre, qui reportait la gloire de ses succès à tous plutôt qu'à lui-même, se tournait du côté où le vieux visage du père Daubessart rayonnait ouvertement au-dessus de sa cravate blanche et derrière ses lunettes d'or.

Après la cérémonie, ce fut une vraie ovation que tout le pensionnat fit au petit héros.

Il était aimé de tous, maintenant, et la place conquise par lui au-dessus des autres semblait haute à décourager la jalousie elle-même. Marc-Aurèle, embarrassé, lui aussi, d'ailleurs, de plusieurs couronnes et de gros volumes dorés, l'embrassa de fort bon cœur, en lui disant :

— Bravo, Marsant ! Je ne t'ai pas toujours rendu justice, mais aujourd'hui, je t'assure, personne n'est plus content que moi de tes succès.

Le soir de cette mémorable journée, les deux Kleinher, François Marsant, Marguerite et Pierre s'en allèrent dîner hors de Paris. On prit le bateau-mouche et l'on navigua jusqu'à Suresnes. Puis, après avoir gaiement trinqué avec le petit vin du crû, l'on s'en revint à pied par le bois de Boulogne.

Comme on traversait le pont qui franchit la Seine au bas du mont

Valérien, Pierre ne put s'empêcher de regarder, avec un frisson, le parapet poli qui brillait sous la lune, et, au-dessous, l'eau rapide et sombre, sur laquelle les lumières des becs de gaz faisaient des taches mouvantes de clarté. Il songeait à l'horrible fin du malheureux Dorval, ce lamentable raté, qui avait connu pourtant de belles journées triomphantes comme il venait d'en traverser une.

A ce moment, le père Kleinher disait à François Marsant :

— Ce qui me donne confiance en l'avenir de votre fils, voyez-vous, ce sont moins encore ses succès que ses fortes qualités morales. Il a un vaillant cœur, généreux et droit, un jugement net et clair, une grande force de volonté. J'ai reconnu cela à bien des petites choses... Puis il a l'ambition saine d'être quelqu'un, et non pas seulement de le paraître. N'est-ce pas, mon brave Pierre, tu nous rendras tous, un jour, encore plus fiers de toi que nous ne le sommes aujourd'hui ?

— Ah ! répondit le jeune garçon, c'est Franz qui nous apportera le premier de la gloire avec ses toiles. Pour moi, je ne sais pas ce qu'il en sera, mais tout ce que je puis vous promettre, c'est que je ferai pour le mieux.

CHAPITRE VII UNE MATINÉE DANS UN BATEAU

Quelques jours après cette distribution de prix, si honorable pour le fils de François Marsant, deux jeunes gens se tenaient assis dans un petit bateau amarré entre les ilots du Morin, non loin du moulin de M. Vaubert.

Ces deux jeunes gens étaient Pierre et son ami Franz : ce dernier installé pour les vacances à l'*Auberge des Saules*. Quant à Marc Daubessart, il n'était plus question de lui à Villiers. Ce précoce disciple d'Horace et de Virgile n'avait pas puisé le goût des mœurs champêtres dans les œuvres des deux poètes latins. Une seule expérience lui suffisait ; il affichait hautement son profond mépris pour la province et pour ses habitants, qu'il privait désormais de sa présence.

Dans le bateau, Franz faisait une étude à l'aquarelle. Pierre avait apporté une ligne pour pêcher en tenant compagnie à son ami. Mais il ne prenait pas grand'chose, et murmura tout à coup :

— Il n'y a rien à faire dans cette partie du Morin. L'eau est trop claire. Le poisson nous voit et s'éloigne.

Franz, absorbé par son travail, ne répondit pas. Alors Pierre, tenant distraitemment sa ligne, regarda autour de lui et se mit à rêver.

Une singulière émotion le saisit lorsqu'il eut contemplé le paysage durant quelques instants. Il le connaissait si bien, ce paysage ! Les moindres détails lui en étaient familiers. Toutefois, il éprouvait à le voir à présent une sensation inconnue, produite peut-être par les longs mois d'absence qui l'en avaient tenu séparé. Une impression toute nouvelle s'éveillait en lui au spectacle des choses.

Et d'abord, le calme immense du tableau, son intense lumière et la profondeur de ses lointains le frappèrent, lui dont le souvenir gardait si vivement l'étroitesse, l'obscurité, le bruit et l'agitation des maisons et des

rues de la grande ville. La pureté délicieuse de l'air lui parut aussi très sensible.

C'était d'ailleurs une merveilleuse matinée du mois d'août. Le soleil était bas encore ; des ombres s'allongeaient partout, fraîches et bleuâtres: mais on sentait que bientôt elles s'effaceraient, dévorées par la brûlante splendeur de midi, et elles paraissaient plus bienfaites dans leur vaporeuse fragilité.

Des deux côtés de la rivière, des plaines s'étendaient, couvertes par la verdure des prairies, argentées par l'avoine ou dorées par le froment. En aval, la nappe azurée du Morin faisait une courbe brusque et disparaissait tout à coup, comme enfoncée sous terre. En amont, elle s'encadrait de feuillages, semblait dormir au pied des saules, verdie elle-même par le reflet des grands peupliers. Plusieurs îlots la divisaient, qui semblaient des corbeilles flottantes de fleurs, et sur lesquels on n'eût pu mettre le pied, tant ils étaient envahis par les reines-des-prés, les absinthes sauvages, les asphodèles blancs, les euphorbes, les prêles et les ciguës. L'horizon, de ce côté, était barré par le pont de Villiers, que dominaient les bâtisses du moulin. Tout autour du bateau dans lequel se tenaient les deux jeunes gens, c'était un fouillis de joncs et de roseaux, entre lesquels s'étalaient les larges feuilles des nénuphars, que les paysans appellent des *pas d'âne*. Et sur l'eau bleue posaient les calices d'or ou de neige de ces fleurs aquatiques, poétiques étoiles des tranquilles eaux douces.

Vers la rive droite, rien ne bornait la vue, l'azur poudré d'or du ciel touchait immédiatement la plaine ; du côté gauche, au contraire, s'élevait à peu de distance la ligne des coteaux, que revêtaient d'une teinte sombre les futaies du bois de Misère. Un silence presque imposant planait sur cette scène d'une grâce paisible et pénétrante. Ce silence était rendu plus sensible par des bruits de faux très lointains et des chansons, à peine entendues, de moissonneurs.

Pierre sentait un charme mystérieux venir à lui de tous les coins de ce pays bien aimé, pour lui ressaisir le cœur. Avait-il oublié cette impression, ou ne l'avait-il jamais éprouvée ? En regardant si le bouchon de sa ligne s'agitait enfin, il se mit à suivre les zigzags des rapides araignées d'eau. Ces vifs petits êtres faisaient de fins sillons, aussitôt effacés, et, dans le soleil, dessinaient

de grêles hiéroglyphes de feu. Qu'y avait-il donc, dans les évolutions d'une araignée d'eau, qui fût si doux à contempler ? Pierre se sentait infiniment heureux, mais il n'aurait pu dire pourquoi.

— Hein, dit Franz tout à coup, comme répondant aux vagues pensées de son ami, c'est plus chic tout de même que la place Vintimille ?

— C'est vrai, dit Pierre lentement. Et plus beau même que les Champs-Élysées, que l'Arc-de-Triomphe, que Paris tout entier. C'est pourtant un paysage tout simple, presque vulgaire. Qu'est-ce qu'il y a donc dans des choses si ordinaires pour vous prendre le cœur comme ça ?

— Il y a qu'elles sont naturelles et vraies, répondit Franz, d'un accent profond.

Il reprit, au bout d'un instant, tout en faisant aller son pinceau, en se reculant pour juger d'un effet, en levant ses yeux clairs vers le groupe d'arbres qu'il copiait :

— Vois-tu, Pierre, aimer la nature et la comprendre, c'est encore ce qu'il y a de plus sain pour l'âme humaine. Les gens qui placent la vie au-dessus de la terre se trompent. Sais-tu ce qu'il y a de factice dans nos sociétés compliquées, dans notre éducation, dans nos grandes villes ? Sais-tu que certaines existences se traînent là-bas entre des murs, plus hauts pour elles que des montagnes, et vont, du berceau jusqu'à la tombe, rongées d'ambitions étroites, de désirs mesquins, et ne connaissant jamais que des rêves, des occupations, des plaisirs absolument artificiels. Ce que je te dis est un peu sérieux pour toi, peut-être, et tu ne me comprends pas. Mais mon père et moi, nous avons souvent parlé de ces choses. Quand l'homme s'écarte trop de la nature, se raffine trop, la nature se venge en l'accablant de maladies morales et physiques ; ou bien des races jeunes se lèvent et balayent les races vieillies. Oh ! la nature, franche, colorée, animée, vivante, comme je l'aime ! Je mettrai sa gloire, sa fraîcheur et sa beauté sur mes toiles... ou bien, si je ne réussis pas, je jeterai mes pinceaux et je me ferai berger, garde-chasse, laboureur.

— C'est très bien, ce que tu fais là, dit Pierre en se penchant pour mieux voir l'aquarelle, qui, déjà, prenait bonne tournure.

— Chut ! dit Franz à voix basse. Tu n'as pas entendu ?... Qu'est-ce que

c'est ?

Un froissement s'était produit tout près d'eux, dans les grands roseaux de la rive. Et, comme ils regardaient, très intrigués, ils entendirent, avant de rien voir, le cri léger d'une personne qui se croyait aperçue dans sa retraite.

— Oh ! dit Franz, la jolie apparition ! On dirait une fée des eaux.

— Une fée ! s'écria Pierre. Ce ne peut être que Juliette.

C'était bien elle, en effet, qui s'était glissée curieusement parmi les hautes tiges, plus hautes qu'elle-même, et qui regardait. Elle avait gardé ses façons sauvages d'autrefois.

Pierre ne se souvenait pas de l'avoir rencontrée au cours des vacances précédentes. A vrai dire, il avait oublié son existence. L'avait-elle vu, elle ? L'avait-elle épié, comme elle en était coutumière, ainsi qu'une fauvette venue jusqu'au bord du buisson pour voir passer des promeneurs, et qui s'effarouche et disparaît dès qu'elle se croit découverte. Le jeune garçon ne se le demandait même pas. Mais le mot de « fée » lui avait rappelé leurs aventures du marécage et du bois de Misère. A tout hasard, il l'appela.

— Hé, Juliette ! hé, la Simonette ! est-ce toi ? cria-t-il.

Elle reparut. Pierre hésita un instant avant de la reconnaître.

Quoi, était-ce bien la petite pauvre ébouriffée, la petite rousse aux folles mèches flambantes, cette grande fillette aux longues tresses presque sombres, aux yeux craintifs et tendres, au frais visage rougissant, qui se montrait timidement entre les feuilles lisses des roseaux. Elle était si jolie que Pierre, tout jeune qu'il fut, en resta frappé. Quant à Franz, il avait peine à réprimer son admiration d'artiste.

— Restez, je vous en prie, mademoiselle, dit-il, restez ainsi, ne bougez pas. C'est votre portrait que je veux faire.

Et, vivement, il croquait cette petite tête un peu étrange, entre le rideau des plantes entr'ouvertes. En quelques coups de pinceau, il indiquait les fraîches nuances du teint, l'ombre profonde du regard, mais il hésita pour la chevelure.

— Quelle couleur extraordinaire ! murmura-t-il. Ce n'est ni roux, ni châtain. Je ne peux pas y arriver. Il faudra qu'elle pose une autre fois pour

moi.

— Juliette, cria Pierre, viens donc dans notre bateau. Je vais donner un coup d'aviron pour m'approcher d'où tu es. Tu pourras très bien sauter dedans.

Ce ne fut pas une opération très facile. Il fallut que la jeune fille se mouillât un peu les pieds et que le grand Franz l'enlevât presque dans ses bras. Enfin, elle s'assit entre eux deux.

— Comme tu as grandi et changé, Juliette ! disait Pierre. Ailleurs qu'ici je ne t'aurais pas reconnue.

— Oh ! moi, dit la petite, je t'aurais reconnu au bout du monde. Et pourtant tu as bien grandi aussi, va.

Ils se regardaient tout étonnés, ne sachant plus que se dire après les premiers mots. Franz, derrière Juliette, tâchait d'attraper et de reproduire l'indéfinissable nuance de ses cheveux.

— Comme tu as une belle robe, Juliette, reprenait Pierre. Est-ce que tu as déjà retrouvé ta maman la princesse ?

La petite paysanne rougit violemment.

— C'est une vieille robe de ta tante, M^{lle} Cécile, répondit-elle. Je l'ai refaite à ma taille. Je couds tout le temps, maintenant. Je fais des petits travaux, des raccommodages. Je gagne un peu d'argent. Grand-père n'a plus la force de travailler assez pour nous deux.

— Tu ne vas plus à l'école ?

— Oh ! il y a longtemps que je l'ai quittée. Je savais tout ce qu'on pouvait m'y apprendre.

— Et ta mère, la princesse ? Elle ne se montre pas souvent, reprit Pierre en riant, mais sans intention méchante.

Il fut stupéfait, et bien fâché contre lui-même, lorsqu'il vit sa petite amie fondre en larmes.

— Juliette !... Je t'ai fait de la peine...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de princesse ? demanda Franz, sans s'émouvoir beaucoup, tout en continuant à peindre.

— Je ne veux pas que vous parliez de cela ! Ça ne vous regarde pas ! s'écria Juliette, en se retournant vivement, et avec une violence où reparaissait tout le fond de sa nature indomptable, que personne, jamais, ne lui avait appris à gouverner.

— Là, là !... dit Franz doucement, avec un sourire amusé. L'on ne veut pas vous offenser, ma petite fée des eaux. Vous pourriez bien être princesse, en effet. Vous êtes assez jolie et assez volontaire pour cela.

Comme il avait fini son esquisse, il prit les avirons et rama dans la direction de l'*Auberge des Saules*.

— Je rentre, dit-il à Pierre, quand il toucha l'autre bord. Il me manque une couleur. Je vais finir cela à la maison. Viens-tu ?

— Va toujours. Je te rejoindrai tout à l'heure, répondit son ami, à qui Juliette avait parlé tout bas.

Les deux enfants restèrent dans le bateau. Enfants, ils l'étaient encore presque par l'âge : Pierre n'avait pas quinze ans. Juliette n'en comptait guère plus de treize ; ils l'étaient surtout par leur naïveté, leur tendance aux rêveries infinies et indistinctes, leur pure et fraîche amitié, qu'ils se témoignaient sans aucun embarras.

Juliette racontait à Pierre qu'elle n'avait cessé de songer à lui pendant qu'il était à Paris, et qu'elle se sentait toute fière lorsqu'elle entendait parler de ses succès. Quant à Pierre, il lui semblait vraiment qu'il avait pensé à elle quelquefois.

Mais c'était pour lui dire quelque chose de tout à fait grave qu'elle l'avait retenu près d'elle, sur le bateau, lorsque ce peintre était parti. Un peintre parisien, n'est-ce pas ? ce grand jeune homme aux cheveux jaunes, qui parlait de la croquer et qui s'était moqué de ses parents.

— Il ne s'est pas moqué, je t'assure, dit Pierre. C'est Franz, mon ami le plus intime, et le meilleur cœur que je connaisse.

— Ton ami ? Mais il est beaucoup plus vieux que toi. Il a l'air très vieux : il a au moins vingt ans.

— Il en a dix-huit.

— Je te disais bien qu'il est vieux. Enfin il me déplaît. D'abord c'est un

peintre. Je déteste les peintres. Ils viennent de Paris et croient que le pays leur appartient. Ils sont tapageurs, impertinents. Ils vous rient au nez, ou bien font des compliments absurdes qui ont l'air de moqueries.

— Quels compliments donc ?

— Que j'ai de beaux yeux, de beaux cheveux, est-ce que je sais ? D'abord, ce n'est pas vrai, puisque à l'école on se moquait toujours de mes cheveux roux.

— Mais, Juliette, ils ne sont plus si roux maintenant qu'autrefois. Et puis, tu les tresses, cela va beaucoup mieux. Si... vraiment, moi, je trouve qu'ils sont jolis.

Il prenait entre ses doigts une des longues nattes dont le bout traînait à terre sur le plancher du bateau, et s'amusait à rouler, à dérouler la boucle qui la terminait. Puis, sournoisement, il défit le ruban et commença à séparer les mèches.

Cependant Juliette exhalait toujours sa rancune à l'égard des peintres.

— Ils me donnent des noms ridicules : *Vénus du p'tit chien, Madeleine du Collège...*

— Est-ce que ce n'est pas *Vénus du Titien, Madeleine du Corrège* ? demanda Pierre.

Il avait vu ces noms sur des catalogues de musées et dans ses livres d'histoire.

— Peut-être bien... Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ce sont des tableaux... Mais il faut que je rentre déjeuner, Juliette. N'avais-tu pas quelque chose à me dire ?

— Ah ! voilà. C'est pour t'expliquer ce qui me faisait pleurer tout à l'heure.

La figure animée de la petite fille s'assombrit.

— Grand-père a reçu une lettre de mon papa, mon pauvre papa, qui est mort...

Elle fondit en larmes de nouveau, et Pierre eut beaucoup de peine à démêler, dans ce chagrin, comment le papa de Juliette avait pu écrire, étant

mort.

— Quand il a écrit, il était encore vivant, reprit la petite au milieu de ses sanglots.

Pierre songea involontairement à M. de La Palisse, mais il n'eut même pas envie de sourire devant la sincérité de la douleur qui déchirait le cœur de sa petite amie. Enfin elle se calma un peu, et il apprit les détails.

Le père de Juliette était, peu après la naissance de sa fille, parti pour l'Australie, croyant rencontrer une occasion d'y faire fortune. Il avait rarement écrit, et depuis plusieurs mois il n'écrivait plus, lorsque, tout à coup, arriva la nouvelle de sa mort. Il avait donné l'adresse du vieux Simonet aux amis qui l'assistaient à son agonie, les priant de faire parvenir quelques mots d'adieu destinés à sa chère petite fille.

— Les voici, dit Juliette, qui ouvrit sa robe et tira un papier de dessus son cœur.

C'était une enveloppe dont on avait respecté le cachet de cire. Sur ce cachet, Pierre vit une couronne à neuf perles au-dessus d'un écusson dont son ignorance de l'art héraldique l'empêcha de reconnaître les pièces et les émaux. Il tira de l'enveloppe un feuillet soyeux sur lequel les mots suivants apparaissaient, tracés d'une écriture incertaine et tremblée :

« Adieu, ma petite Juliette, ma petite fille chérie. Je n'ai pas pu faire pour toi ce que j'aurais voulu. Pardonne à ton pauvre père et pense à lui quelquefois. Que Dieu te protège ! Adieu.

« FABIEN. »

— Songe donc, dit Juliette avec désespoir, songe donc qu'il vivait quand j'étais petite, et il y a quelques mois seulement, et je n'en savais rien... Il vivait encore quand tu m'as tirée du marécage, et quand j'ai causé avec toi dans le bois de Misère.

— Pourquoi ton grand-père ne t'a-t-il jamais parlé de lui jusqu'au moment où tu l'as perdu ?

La petite fille fit un geste vague, voulant dire qu'elle n'en savait rien.

— Mais, reprit Pierre, en reportant les yeux sur la signature du papier, il s'appelait Fabien, ton père ? Tu te nommes donc Juliette Fabien ?

— C'est son nom de baptême, dit la petite. N'est-ce pas que c'est joli ? Fabien... Fabien...

— Mais quel était son nom de famille ?... Simonet ?

— Non, il n'était pas parent de mon grand-père, et je ne dois pas savoir ce nom, quoique j'aie bien pleuré, bien supplié pour qu'on me l'apprit.

— Mais si c'est le tien ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce à ton père, ces armes, sur le cachet de l'enveloppe ?

— Des armes ? dit Juliette, qui reprit vivement le papier. Je n'en vois pas. Je vois des petits oiseaux, et une petite tour, et un tas de petites lignes dans le même sens.

— Ce sont des armes, fit Pierre. Les gens qui sont nobles, les comtes, les ducs, les princes, ont seuls le droit d'en mettre ainsi sur leurs lettres.

— Oh ! mon père était certainement un prince ou un duc, affirma Juliette avec un long regard au loin et un fier mouvement de tête.

— Est-ce que ta maman était avec lui en Australie ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi ne demandes-tu pas à ton grand-père ?

— Quand je parle de maman, il prend un air si terrible qu'il me fait peur et que je me tais tout de suite.

— Tu ne portes pas le deuil de ton papa, tu n'es pas en noir.

De nouvelles larmes, silencieuses cette fois, lourdes et lentes, montèrent dans les yeux de Juliette.

— Je n'ai pas de robe noire, dit-elle. D'ailleurs, personne ne doit savoir que nous avons reçu des nouvelles. Grand-père dit qu'il ne veut pas de cancons. Le facteur a parlé dans le village de cette lettre qui portait des timbres étrangers. On en a causé quelques jours, puis, comme nous ne

répondions pas aux allusions, l'on a fini par se taire. Il n'y a que toi, Pierre, à qui je parle de ces choses, parce que tu m'as sauvé la vie, parce que tu es le seul être que j'aime au monde, et parce que j'ai confiance en toi. Mais jure-moi que tu ne répéteras rien de ce que je t'ai dit.

— Je te le jure sur l'honneur, répondit Pierre très gravement.

Il essaya alors de chasser les tristes pensées de sa petite amie, et, par ses espiègeries, s'efforça de la distraire. Derrière elle, tout en causant, il avait dénoué ses nattes, et, tout à coup, il prit les longs cheveux à pleines mains, les souleva, les éparpilla, malgré la résistance de Juliette, puis il s'écria tout joyeux :

— Ah ! je te reconnais, maintenant. C'est bien toi. Voilà bien la petite fée du marécage et du bois de Misère. Eh bien, moi, tu sais, je t'aime encore mieux comme ça !

— Méchant taquin !... disait Juliette, qui ne pouvait pas s'empêcher de rire. Eh bien ! moi, c'est tout le contraire ; je ne t'aime plus du tout, maintenant.

— Ah ! tu ne m'aimes plus ! Attends, attends...

Et Pierre, arrachant à la rive des touffes de reines-des-prés, les mêlait aux cheveux de sa petite amie. A la hâte, il tordit ensemble quelques tiges de fleurs, en fit une couronne qu'il lui plaça sur la tête, et battit des mains de la voir si jolie.

Puis, s'excitant au jeu, il lui saisit les bras, et s'écria en plaisantant :

— Diras-tu encore que tu ne m'aimes plus, mauvaise petite fée ? Ose répéter cette vilaine chose... je t'attache au-fond du bateau, et je me sauve après.

Mais de lui-même, presque aussitôt, il la lâcha, étonné du changement survenu dans les traits expressifs de Juliette. La petite fille avait pâli subitement, une ombre soudaine avait cerné ses yeux et presque noyé ses prunelles, Elle chancela, lorsqu'il cessa de la tenir, et elle dit d'un son de voix tout drôle :

— Ce n'est rien... une défaillance... Comme c'est singulier !

Elle ajouta, regardant autour d'elle :

— J'étais sortie de l'ombre. Peut-être est-ce le soleil sur ma tête nue. Il fait si chaud !

A ce moment, une voix vibrante, impérative, partant de la route à quelques mètres du bateau, fit tressaillir les deux enfants.

— Ah ! te voilà enfin, Pierre ! Arrive ici tout de suite. Est-ce que tu te moques de moi, par hasard ? Voilà un quart d'heure que nous sommes à table, et qu'on ne sait pas ce que tu es devenu !

Pierre, tout grand garçon qu'il était, craignait encore son père. Il n'avait pas idée de s'être attardé à ce point. La surprise, le regret, une confusion involontaire dont il ne sentait pas bien la cause, mais qui venait de la présence de Juliette, lui donna un air gauche, presque un air de coupable, comme s'il avait commis quelque faute plus grave que cette étourderie d'oublier l'heure.

Il bondit sur la berge si brusquement, qu'il repoussa le bateau ; puis il fit trois pas sans s'inquiéter si Juliette pourrait débarquer, songea de nouveau à elle, se retourna tout hésitant, et prit la mine la plus sotte du monde.

— Allons, avance, dit François Marsant. File à la maison plus vite que ça. Je m'occuperai de cette petite effrontée.

Pierre se sauva tout penaud, et le « lieutenant » descendit jusqu'au bord du Morin.

Juliette, cependant, quand le mouvement de son petit ami l'avait lancée à la dérive, avait tranquillement saisi les avirons et ramené le bateau contre la berge. Elle en sortit toute seule et voulut aider François Marsant à le tirer à terre.

— N'avez-vous pas honte, dit durement l'ancien soldat, une grande fille comme vous, de vous écheveler de la sorte en jouant avec des garçons ?

La petite, très rouge, ôtait les fleurs et les feuillages de ses cheveux, tâchait de renouer leurs longues mèches tant bien que mal.

— Écoutez, reprit François, la regardant bien en face. Vous avez deux fois plus à faire qu'une autre pour gagner l'estime du pays et trouver de l'ouvrage, car nous ne savons pas trop si c'est du sang honnête qui coule

dans vos veines. En attendant d'avoir conquis votre place au soleil par une conduite bien droite, laborieuse et modeste, ne nous forcez pas à trop nous occuper de votre personne. Vous êtes de Coutevroult, restez-y. Vous n'avez que faire à Villiers.

Il lui tourna le dos et partit, à longues enjambées, dans la direction de *l'Auberge des Saules*.

Juliette, derrière lui, s'appuya contre le tronc d'un arbre, pétrifiée. Qu'avait-elle pu faire, qui fût si mal ? La pauvre enfant était plus habituée aux reproches qu'aux encouragements. Son grand-père, aussi bien que tous les gens du pays, se montraient également prompts à l'accuser sans l'entendre, et une semonce, méritée ou non, de plus ou de moins, ne changeait pas beaucoup l'aspect de sa vie.

Cependant, ce jour-là, la réprimande lui sembla plus pénible, venant de François Marsant, qui avait vu son fils lui parler. Elle comprit qu'on la séparait de Pierre ; que, d'une façon générale, on lui interdisait de l'avoir pour ami.

— Qu'est-ce que je leur ai fait ? pensa-t-elle. Il y a deux ans, quand il m'a sauvé la vie, on m'a recueillie chez les Marsant, et depuis l'on s'est toujours montré bon pour moi. Qu'y a-t-il donc de changé ?

Alors, dans sa pensée, l'image de son petit camarade passa, mais grandie, avec sa taille d'homme, ses habits élégants, et la charmante auréole de ses succès scolaires à Paris. Elle fit un retour sur elle-même, petite paysanne ignorante, habillée de la défroque d'autrui, vivant déjà, à treize ans, de son humble travail, n'ayant pas de mère, ne connaissant pas le nom de son père.

Une vague intuition de la vérité sociale lui vint au cœur. Elle comprit que c'était fini, les jeux d'enfance, les tutoiements familiers, les confidences chuchotées dans les bois ou bien au bord de l'eau. Pierre, son seul ami, son cher sauveur, le beau, le généreux compagnon de sa vie et de ses rêves, le petit héros qui s'en allait à Paris pour y conquérir des couronnes d'or, Pierre s'effaçait de son horizon, s'enfonçait dans une sphère lointaine où désormais elle ne pourrait plus pénétrer.

— Oh ! murmura-t-elle avec passion. Oh ! quand j'aurai retrouvé ma

mère...

À cette pensée elle tira de son sein le cher papier qui lui était venu de si loin, à travers les vastes mers, lui apportant toute la tendresse du père inconnu, mort tout là-bas en murmurant son nom... Et elle baigna ce papier de ses larmes brûlantes.

Jusqu'à la fin de l'été, elle ne se hasarda plus que furtivement à Villiers, pour reporter ou demander de l'ouvrage. Et, sans doute, on avait interdit à Pierre de se rendre à Coutevroult, car Juliette ne le revit plus cette année-là.

CHAPITRE VIII FIN D'UNE VIE DÉVOUÉE

Une matinée grise du mois de février suivant.

Il est un peu plus de dix heures et demie. Les internes de l'*Institution Daubessart*, rentrent du lycée. Deux à deux, ils franchissent la grille, traversent l'étroite avant-cour, et s'enfoncent dans la noire maison.

Au dehors, parmi le brouillard terne, de légères ondes roses font presque croire au soleil lointain. Mais à l'intérieur de la pension, les lourdes brumes ne laissent filtrer qu'un faux jour, douteux comme un crépuscule. Au fond des classes, le gaz est allumé. Des poêles ronflent dans les angles. Les enfants qui s'asseyent auprès, pour l'étude, ont bientôt les joues rouges et suffoquent de chaleur ; ceux qui occupent l'autre extrémité des bancs, à côté des portes-fenêtres donnant sur la cour, ont au contraire les pieds et les jambes glacés par le vif courant d'air que produit le tirage entre les panneaux et le sol.

Pierre se trouve parmi ces derniers ; pour échapper au supplice, il change souvent de position, avec des mouvements d'impatience.

— Deux cents vers pour Marsant ! crie le pion, qui s'aperçoit de son manège.

— Allons, bon ! Donnez-nous des chaufferettes, alors, murmure le jeune garçon en replaçant ses pieds engourdis dans le tranchant de cette lame d'air, coupante comme un couteau.

— Qu'est-ce que vous dites ? Répétez un peu, s'écrie le maître d'études.

Il ne décolère plus, ce malheureux pion, depuis qu'il a vu certaines élucubrations de son crû refusées successivement par dix éditeurs de la capitale, et que ces mêmes élucubrations, envoyées en province, lui sont revenues, également inédites, après de longues stations dans les bureaux de la *Revue Dauphinoise* et de l'*Académie Solognote*. C'était pourtant une plaquette destinée à révolutionner le monde littéraire et à tirer son auteur d'une injuste obscurité. Le titre même indiquait distinctement que l'œuvre n'avait rien de banal : Quintessence de Pessimisme ou *Effluves de*

Shopenhauerisme décadent.

Voilà qui semblait promettre. En soulevant un feuillet, on tombait immédiatement sur un sonnet, écrit sans aucune ponctuation, suivant les traditions véritables de la secte délirante. Dès la première strophe, on savait à quoi s'en tenir. Elle était composée des quatre vers suivants :

« Sous la lune mon cœur d'argent que l'amour meut
Clarté pâle est meurtri des siècles lents et pleure
Du monde horrible ô fleur très frivole il te veut
Pâmée en l'herbe noire antique un marbre ô leurre »

« Je suis né trop tôt sans doute, » pensait le pion en relisant son manuscrit, refusé partout avec une parfaite unanimité. « Je suis né trop tôt. Dans un siècle d'ici, l'on apprendra par cœur mes poèmes, et l'on m'élèvera des statues. »

Cette réflexion, pour consolante qu'elle fût, ne l'empêchait pas d'être d'une humeur massacrant, et de tourmenter les élèves par tous les moyens en son pouvoir. Cette jeune génération, n'étant pas encore celle qui devait couler son image en airain, ne méritait évidemment que sa dédaigneuse antipathie.

C'était pour lui une satisfaction particulière de surprendre Pierre en faute — sans doute à cause de la rareté du fait — et, dans ces cas-là, suivant l'expression des écoliers, « il ne le manquait pas. »

— Qu'est-ce que vous avez dit ? criait-il, des chaufferettes ?... Cinq cents vers pour les chaufferettes !

À ce moment, un petit garçon d'une division inférieure entra dans la classe et dit :

— Pardon, rn'sieu. M'sieu Daubessart fait demander Marsant à son cabinet, et vous prie de l'envoyer.

— C'est bien, fit le pion, allez-vous-en.

Il parut alors s'absorber dans sa lecture, ne dit pas un mot à Pierre, qui attendait la permission de quitter la salie. Le jeune garçon finit par se lever

et demanda s'il pouvait obéir à l'injonction de son maître.

— Comment ! hurla le décadent, levant les yeux et secouant sa crinière olympienne, vous n'êtes pas parti ? Trois cents vers pour désobéir à M. Daubessart.

— Ah ! ça, par exemple, dit Pierre indigné, ça ne regarde que M. Daubessart lui-même, et je vais lui demander...

Il sortit, les yeux en feu, grimpa l'escalier par deux marches à la fois, puis s'arrêta pour frapper un léger coup à la porte du vieux latiniste.

— Entrez, dit la voix bien connue, de l'intérieur.

Pierre entra.

M. Daubessart était assis devant son bureau, un vieux meuble énorme, d'une forme disparue, vrai mastodonte de l'ébénisterie. Cette vénérable épave des temps les plus reculés était couverte de papiers et de livres. Des livres... il y en avait sur des rayons, le long des murs, du haut en bas, des petits et des gros, depuis le mignon in-18 jusqu'au massif in-folio. Trois cotés de la pièce en étaient tapissés. Le quatrième coté était percé de deux fenêtres, à travers les minces rideaux desquelles on apercevait les spectres d'arbres — en ce moment plus spectres que jamais, dépouillés par l'hiver — de l'éternel square Vintimille. C'était mélancolique au possible, cette vieille chambre, avec ses vieux auteurs, son vieux bureau, son vieux petit horizon et son vieil habitant, toujours courbé sur des textes et sur des idées séculaires. Le maigre feu de la cheminée semblait vouloir se mettre en harmonie avec ce qui l'entourait, et tremblotait dans l'âtre noir, honteux de vivre, atténuant la légèreté de sa flamme, et faisant tout son possible pour s'évanouir parmi les cendres.

— Vous m'avez fait demander, monsieur ? dit le jeune garçon.

— Ah ! c'est vous, mon ami. Asseyez-vous donc un instant. Hum, hum... J'ai reçu une lettre de votre père... Hum... Je vais vous la montrer, je l'ai là. Mais non, qu'en ai-je fait ? Hum... Saviez-vous que votre tante était malade ?

— Ma tante malade ?... répéta Pierre, dont la gorge se serra d'anxiété. Mais non, je n'en savais rien.

Alors M. Daubessart dit très vite, comme pour se débarrasser d'une commission gênante :

— Oui, elle est malade, elle veut vous voir. Votre père me dit de vous envoyer à Villiers, le plus tôt possible. Vous partirez après le déjeuner.

— Oh ! monsieur, que lui est-il arrivé ? Que dit papa : Oh ! dites, elle n'est pas... elle n'est pas... morte ?

— Non, mon enfant, non. Je vous l'assure...

Pierre eut un mouvement de douloureuse incrédulité.

— Je vous en donne ma parole d'honneur, reprit M. Daubessart. Mais je ne vous cache pas que votre père est inquiet.

— Monsieur, je vais partir tout de suite, n'est-ce pas ?

— Après le déjeuner, mon enfant. Vous prendrez le train de trois heures. Il n'y a personne de libre en ce moment pour vous conduire à la gare.

— Oh! monsieur, j'irai bien tout seul.

— Y pensez-vous ? Cela déconsidérerait à jamais ma maison. C'est déjà beaucoup de vous laisser à vous-même pour le trajet en chemin de fer. Mais on vous recommandera au conducteur du train.

— Monsieur, je vous en supplie !... Monsieur, laissez-moi partir ! Songez donc... ma pauvre tante qui m'a élevé, qui m'a servi de mère !... Je sais bien où est la gare de l'Est. A mon âge je ne me perdrai pas.

— Impossible, impossible ! Quel air cela aurait-il, voyons, si quelqu'un vous apercevait ? Un élève de l'*Institution Daubessart* courant tout seul par les rues de Paris... Tout seul !... Quelle monstruosité ! Dans cette Babylone tentatrice, dans cette Sodome perfide, dans cette ville d'iniquité, où, suivant l'expression de Cicéron: « *Nemo esse potest expers mali.* »

Lorsque Pierre eut entendu cette citation, il se retira consterné. Il savait que l'érudition de son maître était sans réplique.

Mais, comme il descendait l'escalier, ayant peine à retenir ses larmes, il entendit une voix douce lui dire :

— Qu'avez-vous donc, monsieur Marsant ?

Sur la rampe du palier supérieur se penchait une femme, jeune encore, qu'il connaissait bien, et qui, malgré sa modeste position dans la maison de M. Daubessart, était aimée par les élèves comme une secrète providence. Son nom était M^{me} Courtois, mais il n'y avait guère que les petits et les nouveaux qui le lui donnassent tout au long ; les anciens pensionnaires, les professeurs, les domestiques l'appelaient Courtois tout court, à l'exemple du maître et de la maîtresse de pension. Personne n'eut jamais l'idée de lui demander son nom de baptême. Elle en avait un pourtant, et peut-être gracieux et doux à prononcer ; de tendres voix de parents, de frères, de mari, d'enfants, l'avaient sans doute répété autrefois ; maintenant personne n'en connaissait plus les syllabes familières, car M^{me} Courtois n'avait aucun parent, si éloigné qu'il fût, aucune amie intime, et jamais elle ne quittait le pensionnat pour faire une visite au dehors.

Elle y remplissait depuis quelques années les doubles fonctions de lingère et d'infirmière. Volontiers les enfants eussent déchiré leurs effets ou attrapé quelque bobo pour être envoyés à M^{me} Courtois. Les deux pièces qui formaient son département au second étage passaient dans l'opinion publique pour une véritable oasis au milieu des misères et de la monotonie du réfectoire, du dortoir et des classes. Ces deux pièces, donnant sur la place Vintimille, au-dessus du cabinet et de la chambre à coucher de M. Daubessart, n'offraient pourtant rien de bien curieux. L'une était meublée de grandes armoires en bois blanc et d'une vaste table flanquée d'un réchaud à gaz pour les fers à repasser : c'était la lingerie. L'autre contenait quatre lits de fer, avec un guéridon portant une boîte pleine de fioles, de pilules, de poudres et autres drogues pharmaceutiques : c'était l'infirmierie. Dans ces deux pièces la lumière du jour prenait une fatigante blancheur, à cause des longs rideaux de calicot qui pendaient auprès des croisées.

Si lugubres que fussent ces chambres, chaque élève comptait les moments qu'il y avait passés comme les meilleurs de sa vie de pension. Tandis qu'un accroc à quelque pièce importante de son vêtement le retenait à la lingerie pendant la durée d'une rapide reprise, M^{me} Courtois lui contait quelque inoubliable histoire, ou bien le laissait parler de sa maman, des petites sœurs à la maison, des envies de pleurer qui le prenaient en rentrant le dimanche soir, et autres thèmes impossibles à aborder devant les

camarades railleurs. Mais ce qui semblait plus délicieux encore, c'étaient les longues heures de chaude et molle paresse passées dans l'infirmierie, avec le léger va-et-vient de Courtois, qui bordait les couvertures, apportait la tisane — où elle mettait un peu plus de sucre que ne l'ordonnait M^{me} Daubessart — et qui, souvent, s'asseyait auprès du lit pour faire quelque lecture de sa voix sympathique, mélodieusement nuancée. Il fallait que la migraine fût bien violente, la grippe bien maligne, la fièvre bien accablante, pour que le petit malade cessât d'apprécier de telles joies, un bien-être si absolu dans une atmosphère inaccoutumée de sollicitude et presque de tendresse.

Même dans les accidents de toutes sortes qui ne relevaient pas de ses soins, les élèves pouvaient être sûrs de trouver Courtois sur leur chemin pour leur donner à temps quelque coup de main ou quelque conseil. Aussi Pierre ne fut-il pas surpris d'entendre sa voix partir du ciel, pour ainsi dire, au-dessus de sa tête, au milieu de sa détresse.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Marsant ?

— Oh ! Courtois, bonne Courtois, c'est vous ? murmura-t-il.

Et il enjamba les marches à pas de loup pour lui raconter sa peine.

— Mais je n'ai rien à faire, moi, je vais vous conduire, dit-elle. Préparez-vous vite. Vous prendrez le train de midi. Je vais demander la permission à Madame. C'est l'heure de mon déjeuner ; ce temps-là m'appartient. On ne me refusera pas.

— Mais comment déjeunerez-vous ? demanda Pierre avec un faible remords.

Pour toute réponse, elle le poussa doucement par les épaules dans l'escalier.

Ils furent bientôt en route.

En toute autre occasion, Pierre eût été honteux, grand garçon qu'il était, de se voir accompagner par une femme, comme un bébé par sa nourrice. Mais ce jour-là, il se trouvait trop heureux de partir trois heures plus tôt.

— Ah ! Courtois, disait-il. Ma pauvre tante !... Je l'aime tellement ! Elle est si bonne ! Elle est bonne comme vous, tenez. Vous me l'avez rappelée

souvent, quand j'étais petit, la première année, et que j'étais si malheureux. Je faisais des trous à mes habits, avec un couteau, pour monter vous voir à la lingerie.

— Je ne suis pas bonne, monsieur Pierre, ne me comparez pas à votre sainte femme de tante, répondit M^{me} Courtois en rougissant.

Pierre fut étonné de l'embarras qu'elle éprouvait à sa comparaison, lui qui croyait la flatter beaucoup. Il reprit :

— Je voudrais bien savoir, Courtois, où j'ai vu votre figure avant de venir à la pension. Je connais vos traits. Je suis certain de les avoir aperçus autre part ou d'avoir rencontré quelqu'un qui vous ressemble beaucoup.

À ces mots, M^{me} Courtois rougit plus fort et parut plus gênée. Décidément, Pierre n'était pas heureux dans ses remarques, avec elle, aujourd'hui. Il l'observait, à la dérobée, oubliant un peu son inquiétude dans la surprise que cette brave femme lui causait par son attitude singulière.

M^{me} Courtois, qui avait peut-être trente-six ans, bien qu'à certains moments de fatigue elle en parût davantage, avait sans doute été fort jolie dans sa première jeunesse. Ses traits réguliers et délicats, l'ovale allongé de son visage, ses grands yeux foncés, ses magnifiques cheveux noirs, toujours partagés en deux bandeaux descendant assez bas sur les tempes, devaient lui donner l'air d'une madone. Maintenant encore on songeait, en la voyant, à des tableaux de sainteté, à quelque idéal visage de Vierge, aperçu dans un musée d'Italie ou d'Espagne, et demeuré dans la mémoire. Mais ce n'était plus qu'une très lointaine évocation. Les atteintes d'une vieillesse précoce, les ravages de la maladie ou des chagrins, avaient griffé de rides, éclaboussé de bistre son visage autrefois frais et pur, et mêlé plus d'une mèche grise à ses bandeaux d'ébène. Il fallait une attentive observation pour dégager de cette tête, marquée d'on ne sait quelles traces douloureuses, la madone exquise de vingt ans.

Pierre avait complètement oublié l'excellente et mystérieuse M^{me} Courtois, avec ses noirs yeux d'abîme, ses cheveux grisonnants et ses joues amaigries, lorsque, une heure et demie plus tard, il débarqua à la station d'Esby.

Machinalement, il chercha des yeux un cheval de selle ou le vieux

cabriolet de son père. Mais on ne pouvait prévoir le train par lequel il arriverait. Il monta donc dans l'omnibus allant à Crécy et qui passe devant *l'Auberge des Saules*.

La demi-heure dans l'omnibus lui parut plus longue encore que le trajet en chemin de fer. Cependant il se trouva quelque peu distrait de son anxiété par les tableaux qui se déroulaient sous ses yeux. C'était la première fois, depuis trois ans, qu'il voyait la campagne en hiver. Il n'était plus un enfant, à présent, et savait prêter plus de sens à la voix muette des choses. La mélancolique beauté du paysage lui saisit le cœur d'une façon poignante.

Tandis qu'à Paris une brume épaisse emplissait les rues, ici les contours des objets sur la terre et des nuages au ciel se dessinaient, très arrêtés, dans un air sec et vif, éclairci par un âpre vent. Des rayons d'or pâle glissaient de temps à autre entre les nuées basses, lourdes et rapides, et faisaient miroiter tout à coup quelque étang parmi les herbes ou quelque sinuosité du Morin.

Lorsque le soleil se voilait de nouveau, l'eau unie, sans une ride, redevenait d'un gris bleuâtre d'acier, et reflétait avec une netteté absolue les longues silhouettes décharnées des rares peupliers ou bien la forme trapue et hérissée des aulnes. Les terres de labour étendaient de tous côtés leurs nappes brunes onduleuses, dont la monotonie et la nudité montraient on ne sait quelle majestueuse grandeur. Vers l'horizon, les coteaux offraient les masses noires de leurs bois dépouillés ; ou bien l'œil percevait la haute ligne d'arbres, tirée comme à la règle sur le ciel, qui indique la route de Meaux. La façade blanche d'un château s'apercevait quelquefois à mi-côte ; des maisons de paysans se groupaient au bord de la route, et des fumées violettes se tordaient au loin dans l'air, montant de tas d'herbes qu'on brûlait. Sur toute cette campagne paisible et comme engourdie, la singulière clarté de certains jours d'hiver s'épandait avec des chatouillements, des défaillances et des douceurs pénétrantes, clarté qui donne aux choses un aspect d'au delà ou de déjà vu et les rend touchantes à faire pleurer.

Pierre éprouvait jusqu'à l'énervement cette sensation singulière, lorsqu'il sauta de l'omnibus, poussa la porte, dont la sonnette tinta, et pénétra dans la grande salle déserte de l'auberge. Au moment où il entra, le petit coucou blotti dans la caisse de l'horloge, au fond d'une encoignure,

sortit comme avec une intention méchante, et lui jeta le double cri lugubre qui annonçait deux heures ; puis il rentra, faisant claquer bruyamment le battant de sa porte. Pierre demeura saisi. Jusqu'à présent, il avait toujours trouvé très drôle et très gai le fanfaron petit être de métal : pourquoi sa voix lui déplaisait-elle tant aujourd'hui ? Maudit coucou ! Qu'est-ce qu'il voulait lui annoncer avec cette bienvenue sinistre ?

À ce moment, une servante ouvrit la porte du fond, cria : « Ah ! m'sieu Pierre ! » et se sauva comme si elle avait vu un voleur.

Le jeune garçon s'assit sur une chaise ; il n'avait plus la force de monter, car il venait de remarquer que cette fille avait les yeux rouges.

Deux minutes après, son père descendit, lui prit la main et lui dit :

— Viens la voir.

Elle était là, dans son grand lit à rideaux rouges, la pauvre « Mal-Tournée ». Elle ne disait rien, très pâle, et ne tourna pas la tête quand son cher Pierrot entra. Le jeune garçon dit : « Ma tante, c'est moi, » et se pencha pour l'embrasser. Mais avant que ses lèvres eussent touché le vieux visage tant aimé, il perçut une fraîcheur légère, comme celle qu'on éprouve en s'approchant d'un bloc de marbre. Il comprit. Alors il tomba brusquement à genoux et sanglota dans les couvertures.

François Marsant, debout au pied du lit, sans un mot, laissait son fils exhaler sa première grande douleur. Avec émotion, avec regret, avec étonnement, le « lieutenant » contemplait la tante de sa chère femme, la seconde mère de ses enfants, la providence et la cheville ouvrière de son logis, couchée là, sans mouvement, finie, brisée, anéantie, morte. Avec étonnement : car c'était une chose étrange comment la Mort, dont la main cruelle est quelquefois si capricieusement délicate, transfigurait le visage irrégulier de la vieille fille difforme. Le corps disgracié, enseveli sous les draps, ne se laissait pas deviner ; mais on était tenté de croire que, lui aussi, participait au miracle, et s'allongeait, redressé, irréprochable, digne de cette belle tête de marbre, si imposante et si douce.

Pierre avait cessé de pleurer tout haut. Il restait toujours à genoux, le visage caché, dans une muette méditation, lorsqu'il entendit un bruit léger derrière lui ; en même temps il sentit un bras affectueux entourer son cou.

C'était sa sœur Marguerite. Il la serra passionnément contre son cœur et tous deux pleurèrent encore. Puis il s'aperçut que la petite fille tenait de longues guirlandes de lierre. Alors il l'aida à encadrer la figure de la morte, et à parer le lit funèbre.

— Il n'y a pas de fleurs, il n'y a pas de fleurs ! murmurait Marguerite avec de courts sanglots.

Tante Cécile avait rendu le dernier soupir une heure à peine avant l'arrivée de son petit-neveu.

« Embrassez Pierre, faites-lui savoir que je le bénis, » avait-elle dit en sentant venir le moment suprême. Elle avait ajouté :

« Je lui confie son père et sa sœur. »

Celui à qui la « Mal-Tournée », en quittant ce monde, léguait son rôle de véritable chef de famille, c'était donc cet enfant. Pourquoi ?... Pourquoi pas plutôt l'ancien héros de Reischoffen, le protecteur naturel, l'homme de quarante-six ans, viril, actif et fort ? Elle ne s'expliqua pas là-dessus, la clairvoyante et noble vieille femme. Maintenant, elle ne dirait plus sa secrète pensée. Peut-être y avait-il, dans le caractère un peu vain, ambitieux, mal pondéré de François, quelque chose qui lui faisait peur.

Le soir de ce jour, le père et les deux enfants, après un silencieux repas, se tenaient dans leur salle à manger, derrière la grande salle d'auberge, noire et muette, car on avait fermé les volets de la devanture.

Marguerite mettait des crêpes aux chapeaux de son père et de son frère. François Marsant réfléchissait tristement à l'avenir. C'était fini, les fantaisies de chevaux, les courses par le pays, au haras de l'un, aux écuries de l'autre. Un métier pour rire, celui-là, surtout comme il le pratiquait, en grande partie pour l'amour de l'art.

Il faudrait prendre la direction de l'*Auberge des Saules*. Or il méprisait la profession d'aubergiste, il la détestait, il n'y entendait rien. S'il vendait ?

C'était une idée, cela. L'établissement était prospère. Il en tirerait une belle somme. Des économies, il n'en possédait guère ; ses chevaux les lui avaient mangées. Mais avec la vente du fonds, il réaliserait de quoi fonder une entreprise à son goût, peut-être un manège dans une grande ville ou bien une vaste maison de dressage et d'élevage à la campagne. Oui, à la

campagne plutôt ; ici, dans le pays. Il avait la confiance des propriétaires des environs. Il formerait des chevaux de luxe et des bêtes de labour. Il pourrait avoir aussi des vaches et des moutons sur ses herbages. Enfin il vivrait de la vie qui lui convenait, et en même temps il ferait fortune.

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, ses deux enfants respectaient son silence, le croyant absorbé dans sa douleur. Pierre étala devant lui une feuille de papier à lettres, sur laquelle il traça ces mots :

« Villiers, le 12 février 1878.

« Mon cher Franz,

« Un grand malheur me frappe. Je viens de perdre ma chère tante Cécile, qui avait élevé ma mère, et qui ensuite l'a remplacée auprès de ma sœur et de moi.

« Tu la connaissais. Tu savais ce qu'elle était pour nous... Ah ! Franz, il y a des choses qui ne peuvent pas se peindre. Ma tristesse est de celles-là. Tous les mots qu'on nous fait apprendre, vois-tu, et le style, et tout, on ne les retrouve plus dans des moments pareils. Je pleure en t'écrivant, si tu savais... comme lorsque j'avais six ans et qu'elle me faisait des yeux sévères, la chérie !...

« Viens, Franz... Elle t'aimait beaucoup.

« L'enterrement a lieu après-demain. Viens tout de suite, je t'en prie, ton père aussi. Je te fais porter cette lettre... »

Pierre en était là, lorsque, tout à coup, quelqu'un, ayant tourné derrière la maison, entra par la porte qui donnait sur la cour.

C'était Juliette. À peine eut-elle ouvert, qu'elle rencontra le regard dur et surpris de François Marsant. Elle fit deux mouvements : l'un de recul, instinctif ; l'autre, voulu, déterminé, qui l'amena dans la lumière de la lampe. Alors on vit qu'elle tenait à la main une ravissante couronne de baies rouges et blanches, sur le haut de laquelle était attaché un tout petit bouquet, fait de perce-neige, de pâles violettes et de quelques primevères hâtives,

recroquevillées et transies.

— Oh ! des fleurs !... murmura Marguerite avec jalousie.

— Je sais un endroit bien exposé, assez loin d'ici, où s'ouvrent toujours les premières de l'année, dit Juliette d'une voix timide et basse comme un souffle.

Elle ajouta, à demi tournée vers François Marsant, mais sans oser le regarder :

— Je voudrais tant les lui donner moi-même ! Elle a été bonne pour moi... Elle m'a couchée dans sa propre chambre et elle m'a veillée, lorsque j'étais tombée à l'eau... Elle me procurait de l'ouvrage... Et j'ai encore une de ses robes sur moi.

Ici Juliette fondit en larmes, avec une telle véhémence d'émotion sincère que le « lieutenant » fit un geste impatienté, dont le sens était aussi bien : « Emmenez-la, elle m'ennuie » que : « Eh bien, faites-la monter, je le permets. »

Pierre se leva pour accompagner sa petite amie dans la chambre mortuaire.

Marguerite resta en bas. Peut-être avait-elle peur, ainsi, la nuit, de pénétrer dans la grande chambre mal éclairée par quatre bougies, où reposait, sur l'oreiller blanc, le visage, familier jadis, et maintenant revêtu d'une mystérieuse épouvante.

Pierre et Juliette montèrent ensemble.

La jeune fille prit, dans l'assiette où il trempait, le rameau de buis bénit, et fit, au-dessus du lit, le signe de la croix. Elle, fille par l'imagination de toutes les superstitions poétiques, et que son grand-père entretenait souvent des belles cérémonies de Pont-aux-Dames, avait au cœur une grande foi vague, que flattaient les signes extérieurs.

Elle baisa les mains croisées de la morte, lui mit sur la poitrine la belle couronne qu'elle avait tressée, puis s'agenouilla gravement, et cacha son visage entre ses doigts.

Pierre la regardait.

Il ne voyait d'elle que sa taille souple, sa jupe sombre, et ses longues

nattes fauves dont le bout traînait à terre.

Alors il releva les yeux sur sa tante, et il lui sembla que, de dessous les paupières de la chère morte, un regard lumineux et très doux coulait doucement jusqu'à la petite tête blonde appuyée contre les draps. Peut-être s'était-il trompé... Peut-être était-ce tout simplement le vacillement d'une des bougies qui avait fait briller d'un éclair rapide les cheveux aux ardents reflets. Jamais il ne sut au juste d'où lui était venue cette impression, mais elle fut très vive et lui laissa un long souvenir.

Juliette se relevait d'ailleurs, et, lui prenant la main :

— Monsieur Pierre, dit-elle à voix basse, que les anges vous bénissent et vous consolent ! Merci de m'avoir amenée près d'elle.

— Merci, Juliette, tu es une bonne fille. Elle le disait toujours, répondit Pierre simplement.

CHAPITRE IX LE CHEVAL EMPORTÉ

C'était fini.

On l'avait portée au cimetière, la pauvre tante Cécile. Par les routes sèches, sous le ciel gris, au bord du Morin blafard et sous les arbres aux grêles branches nues, un long cortège s'était déroulé derrière son cercueil, que soutenaient les robustes bras de quatre paysans et sur lequel flottait un drap noir. En février, les travaux de la campagne ne sont pas très actifs ; aussi les habitants de Villiers et des villages environnants avaient-ils pu suivre en grand nombre la « Mal-Tournée » dans sa dernière course terrestre.

En avant de la foule marchaient François Marsant, son fils et le meunier Vaubert. Parmi tous les braves gens que la sympathie ou la curiosité amenait à l'enterrement, on chuchotait en se montrant le beau jeune homme qui s'en allait, tête nue, dans la bise froide, un crêpe au bras de sa veste de collégien et l'air si profondément affligé.

Cependant les semaines passèrent. Tout cela ne fut bientôt plus qu'un souvenir. Mai fleurissait dans les bois, dans les prairies, le long des sentiers, au bord des routes, et même dans les cimetières. Il parsemait d'aubépines blanches, de jacinthes violettes, de pervenches bleues, de boutons d'or, et de becs-de-grue aux étoiles roses, le monticule surmonté d'une croix noire qui formait la tombe de tante Cécile.

Ce mois pimpant et printanier, dont la joie rayonnante ne trouve rien qui lui résiste, poussait l'audace jusqu'à se risquer dans l'atmosphère scientifique, obscure et étouffée de l'*Institution Daubessart*. Il venait, dans un rayon de soleil, rire au nez du latiniste jusque sur son bureau monumental ; il chatouillait les larges narines du pion décadent avec des bouffées délicieuses apportées de cerisiers en fleurs ; il amenait sournoisement dans les classes de vifs papillons de soufre et de lourds hannetons, qui faisaient chavirer aussitôt l'équilibre péniblement établi dans cinquante petites cervelles.

Malgré toutes les séductions de ce mois frivole et tentateur, Pierre Marsant s'adonnait à ses études plus ardemment que jamais. Déjà il pouvait

compter sur des succès non moins éclatants que les derniers pour la fin de l'année scolaire.

Au milieu de tout ce travail, la douleur causée par la mort de sa tante commençait à s'apaiser, lorsqu'il reçut de son père une lettre qui, malgré la satisfaction qu'elle exprimait, ne laissa pas que de lui serrer le cœur.

« C'est fait, Pierrot, » écrivait le lieutenant, « *l'Auberge des Saules* est vendue, et vendue à des conditions inespérées. Vingt mille francs comptant, et quarante mille d'ici deux ans, échelonnés sur quatre échéances.

« Pour ce prix-là, je ne donne, avec le fonds, que la maison, la cour et la petite baraque de derrière. Je garde le bâtiment des écuries, qui est en dehors, et, naturellement, le pré au bord du Morin.

« Maintenant, voici ce que je compte faire. Au lieu de m'installer coûteusement ailleurs, je reste où je suis. Seulement, je vais faire bâtir une jolie petite maison d'habitation pour nous, agrandir les écuries et élever des étables. Puis, il se trouve sur la côte, à très peu de distance — tu sais, près la maison du père Gandois — un lopin de prés à vendre, une occasion magnifique... Je l'achète. Et voilà mon nouvel établissement.

« Là-dedans, qu'est-ce que je vais entreprendre ? Le commerce des chevaux, d'abord. Le dressage, bien entendu. Puis j'aurai des vaches, pour envoyer du lait pur à Paris, par bouteilles cachetées, tous les matins. C'est une manie qu'on a prise dans la capitale, depuis quelque temps. Mais celui que l'on consomme vient de loin, de Normandie. Notre exploitation, à Villiers, sera de beaucoup la plus voisine. Le lait ne souffrira pas du transport, il sera bien meilleur, et aura un succès fou.

« J'ai déjà un correspondant près des Halles, un gros crémier de mes amis, qui m'a donné cette idée-là.

« Je commencerai avec dix vaches. Si ça marche, comme ça ne peut pas manquer, nous augmenterons le troupeau.

« Ah ! mon Pierrot, comme je vais m'amuser au milieu de toutes ces bêtes ! Comme je vais mener ça rondement ! Tu verras.

« Tu seras riche, tu feras ta carrière à ton aise. Tu pourras, après ton

volontariat, faire ton droit, prendre tous tes diplômes, et fonder un cabinet d'avocat élégant, bien situé. Tu as du talent, tu es beau garçon. Tu épouseras une femme qui rapportera de la fortune. Et, du moins, la profession de ton père, gros éleveur, — peut-être même alors retiré, — ne te fera pas rougir comme celle d'aubergiste. Un fils de cabaretier !... Fi donc !

« Tu verras la maison d habitation déjà bien avancée aux vacances. Je vais mettre les maçons à l'œuvre. Jusqu'à ce qu'elle soit prête, nous garderons des chambres à l'*Auberge des Saules*. Nos successeurs sont de fort aimables gens, des personnes de Meaux. Tu ne les connais pas.

« J'ai promis à Marguerite qu'elle aurait un piano. Elle est dans la joie et t'embrasse.

« Moi, je te serre la main en homme. Je sais que tu vas nous rendre encore fiers de toi le jour de la distribution des prix. Bravo, Pierrot ! Continue.

« Ton père affectionné,

«FRANÇOIS M A R S A N T . »

Pas un mot de la chère tante, dont le vaillant labeur était l'unique base de l'avenir. Pierre en fut attristé. « Cela nous portera malheur, » pensa-t-il involontairement. Puis il était d'un esprit plus posé, plus méthodique, moins entreprenant, moins épris de changement que François. Le bouleversement total de leur existence lui inspirait une vague appréhension. Il trouvait que son père avait tort d'entreprendre deux choses à la fois : les chevaux, et cette histoire de lait en bouteilles, qui ne lui parut pas sérieuse. « Les vaches ne donnent pas de bon lait simplement parce qu'on le leur demande, » se disait-il. « On doit connaître la meilleure nourriture, celle qui leur fait rapporter davantage, les soins à leur donner, mille choses dont papa n'a pas la moindre idée... » Enfin, une phrase de la lettre l'avait particulièrement choqué. C'était celle-ci : « Tu épouseras une femme qui t'apportera de la fortune. » Tout son être généreux, sincère, se révoltait contre ce froid calcul posé, résolu d'avance ; contre cette solution mercantile et prosaïque du problème le plus charmant de l'existence.

À quinze ans et plus, Pierre sentait chuchoter en lui toutes les douces voix du rêve, toutes les grandioses fantaisies de l'imagination, toutes les sublimes naïvetés du cœur. Il ne croyait pas que la vie fut la plate et vulgaire aventure dépeinte en mots cyniques par des camarades plus âgés ou plus précoces que lui. Les grossières conversations qu'il entendait parfois dans les coins de la cour, le dégoûtaient sans le convaincre. Certaines natures possèdent une puissance de crédulité, d'espoir et de songe, que nulle réalité brutale ne saurait déflorer. Ce n'étaient pas les propos tenus par de jeunes Parisiens vicieux qui pouvaient soulever aux yeux de Pierre le voile de mystère et de poésie qu'il se plaisait à laisser flotter sur le monde, sur l'avenir, sur la compagne future, qu'il reconnaîtrait au premier coup d'œil, il en était certain, lorsqu'elle lui apparaîtrait.

« Une femme ayant de la fortune... » Cette phrase de son père le choquait au dernier point. Au lieu de l'ange immatériel et indistinct qui flottait vaguement dans ses rêves, ces mots révoltants lui faisaient entrevoir, il ne savait pourquoi, quelque florissante épicière trônant derrière son comptoir. Heureusement, il n'y songea pas deux jours de suite. Il oublia vite les fâcheuses impressions que lui avait causées la lettre de son père, et, avec l'heureuse mobilité de la jeunesse, il se prit à se réjouir de visiter aux vacances la nouvelle installation.

Il devait, pour cela, attendre le mois d'août. Malgré la proximité de Villiers, François Marsant avait pris l'habitude de ne jamais y faire venir son fils le dimanche. C'est à peine si Pierre y allait passer les congés de Pâques et du jour de l'an. L'ancien militaire prétendait que ces déplacements perpétuels nuisent à la régularité des études. Les jours de sortie, Pierre ne quittait pas la pension, ou bien il était reçu chez ses amis les Kleinher.

Franz Kleinher travaillait beaucoup et promettait de devenir un animalier très distingué. Il ne s'était mis à l'école d'aucun peintre moderne. Il estimait que, pour le genre cultivé par lui, rien ne vaut la nature, et, à côté d'elle, les modèles laissés par certains peuples anciens. À son avis, personne n'avait rendu l'énergie, la variété, la naïveté de la vie bestiale comme les artistes égyptiens et assyriens des siècles primitifs. Les premiers surtout. Franz avait tapissé l'atelier de son père, qui était le sien en même temps, avec toutes les reproductions gravées, photographiées, dessinées, qu'il avait pu découvrir de certaines peintures des hypogées de Béni-Hassan, ou de

bas-reliefs ornant les murs de Thèbes, de Khorsabad, de Koyoundjik.

Il s'arrêtait, extasié, durant des heures, à contempler ces lions, ces bœufs, ces chiens, ces ânes, ces gazelles, esquissés ou sculptés il y a quarante, cinquante siècles, et s'acharnait à retrouver le secret de leur saisissante animation.

— Il n'y a pas à dire, cela existe... c'est des bêtes vivantes ! disait-il à Pierre, en lui montrant les troupeaux de bœufs de la fameuse peinture de Béni-Hassan, dont l'original se trouve aujourd'hui au *British Muséum* ; ou bien les fresques du temple de Gournah, représentant une chasse à courre, avec l'élan éperdu des lévriers et les suprêmes efforts de la gazelle qui tourne vers eux ses yeux pleins de larmes.

Il l'arrêtait devant des bas-reliefs de Ninive, devant l'admirable *Lionne blessée*, qui, un tronçon de lance traversant son épine dorsale, traîne ses pauvres pattes de derrière paralysées par l'affreuse blessure, et ouvre la gueule dans un rugissement de douleur furieuse dont on croit entendre le formidable écho. Il lui faisait remarquer les innombrables tableaux de chasse, où tant de lions meurent de blessures diverses, sans jamais montrer, dans l'affolement enragé de leur agonie, une attitude ou une expression semblable.

— C'est varié comme la vie elle-même, disait le jeune peintre... Et quel mouvement ! C'est prodigieux ! Regarde- moi ces muscles tendus, ce frémissement de tout le corps, ces narines froncées, ces lèvres retroussées et féroces. Vois au contraire, ailleurs, cette nonchalance pleine de fierté de la brute au repos, sûre de sa force. Etudie encore l'humble douceur de ce petit âne, la maussaderie ombrageuse de ce chien de garde, et dis-moi si, chez aucun peuple moderne, on a compris les animaux comme à Thèbes ou à Ninive, plusieurs siècles avant notre ère.

Franz ajoutait en riant :

— Je ne concourrai pas pour le prix de Rome, car je serais *retoqué* haut la main avec leurs machines classiques. Pourtant j'essaierais, moi aussi, de fabriquer des Œdipe, des Agamemnon et des Oreste, si je savais qu'au lieu de m'expédier en Italie on m'enverrait au Caire étudier le Musée de Boulaq.

— Tu n'en as pas besoin, disait Pierre. Viens plutôt chez mon père, qui

fonde un établissement d'élevage et de dressage. Tu verras là des bêtes encore plus vivantes que tes fossiles d'Égypte ou d'Assyrie.

Il s'entretenait avec son ami des changements survenus à Villiers, exprimant parfois ses inquiétudes : son père n'avait pas l'idée du commerce, était entreprenant, chimérique... Leur pauvre tante le savait bien. Elle devait se retourner dans sa tombe si elle voyait ce qui se passait : les *Saules* vendus ; une maison en construction, qui, naturellement, coûterait le double des devis faits d'avance ; des achats de prés, de vaches, de chevaux ; des goûts de luxe donnés à Marguerite, un piano en perspective... Qu'allait-il résulter de tout cela ?

— À ta place, dit Franz, quand j'irais là-bas, j'emploierais mes vacances à bien étudier toutes les questions d'exploitation rurale. Tout en suivant ta carrière, tu seras peut être obligé de soutenir ton père dans la sienne. Je me doute qu'il aura besoin de tes lumières et de ton bon sens. D'ailleurs tu peux le perdre, te trouver obligé de défendre tes intérêts, ceux de ta sœur... C'est une mesure de prudence.

— Voilà une excellente idée, dit Pierre. Mon parrain Vaubert ne demandera pas mieux que de me donner des conseils. Ca flattera sa manie, d'ailleurs. Il est terrien au fond de l'âme.

— Comme il a raison ! dit tranquillement Franz.

Le jeune peintre descendait de paysans, lui aussi. Jusqu'à son père, tous ses ancêtres avaient bêché, hersé, labouré la terre d'Alsace, avaient cultivé la vigne, le tabac, le colza, la garance. Cette longue hérédité se manifestait chez Franz par un amour passionné de la nature, par une intense compréhension des paysages, des animaux, des scènes rustiques, c'est-à-dire par l'essence même de son remarquable talent.

Pendant les premiers mois de cette année 1878, Pierre montra dans ses études un redoublement d'ardeur. C'est que, pour la première fois, il devait prendre part aux compositions du concours général. Le lycée comptait sur lui pour emporter une des hautes récompenses. L'*Institution Daubessart* savourait à l'avance une gloire assurée. Depuis le fameux Dorval, dont l'existence et la fin prématurée furent si tristes, le vieux maître de pension n'avait pas décroché un seul prix de ce fameux concours. Or, comme on n'osait plus, dans la maison, nommer le malheureux raté dont

Franz avait conté l'histoire lamentable à Pierre, il en résultait un effacement total des succès passés et une soif ardente de lauriers nouveaux.

On était certain que le jeune Marsant comblerait les ambitions les plus audacieuses de ses maîtres et ferait triompher le pensionnat de la place Vintimille.

La fin de cette année scolaire était donc attendue avec une impatience particulière : par François Marsant, qui voulait montrer à son fils toutes les beautés de sa nouvelle installation ; par M. Daubessart, qui redorerait, après le concours général, non son blason, mais son enseigne ; et par le jeune garçon lui-même, désireux de revoir Villiers et de juger par ses yeux des changements qui le préoccupaient.

Un événement survint qui, d'un seul coup, dérangerait tous ces projets, et remplaça tant d'espérances diverses par une immense déception.

Un jeudi matin, l'un des premiers de juillet, quelques jours seulement avant l'ouverture du concours général, toute la pension Daubessart cheminait, deux par deux, vers le bois de Boulogne.

On ne faisait pas toujours une promenade aussi lointaine ; mais il fallait se distraire et prendre des forces avant la redoutable épreuve. Donc personne ne devait toucher un livre ce jour-là. Avant midi, durant les heures presque fraîches, l'on irait s'ébattre sur les pelouses du Bois, et l'après-midi l'on se rendrait à l'école de natation. Une telle débauche d'exercices physiques prenait les proportions d'un événement pour les jeunes habitués du square Vintimille. Les petits, peu accoutumés à la marche, après s'être beaucoup réjouis, commencèrent à trouver le chemin long lorsqu'on eut dépassé l'Arc de l'Étoile, et, traînant les pieds, l'air stupide et las, avec les déroulements et les remous d'un troupeau, ils s'avançaient le long de la magnifique avenue, en faisant beaucoup de poussière.

Derrière eux, à une très courte distance, le pion suivait, regardant rageusement les équipages de la chaussée et les élégants *sportmen* de l'allée cavalière. Quelquefois il renversait la tête, l'air fatal, et faisait bouffer ses longues mèches sur les tempes : c'est lorsqu'il croyait qu'une amazone jetait de son côté un regard plein d'intérêt.

Sur le trottoir des piétons, que les élèves et leur gardien suivaient, des

jeunes femmes, en toilettes du matin d'une simplicité pleine de recherche, allaient doucement, par groupes, rarement seules, saluant d'un imperceptible coup de tête les hommes qu'elles connaissaient ou s'arrêtant même pour parler gaîment avec eux. Malgré la saison avancée, le *Club des Panés* offrait encore un tableau plein d'animation. Tout Paris n'avait pas encore abandonné la ville pour la mer, les eaux ou les montagnes. Des jeunes gens guindés, en souliers pointus, en vestons très courts, avec des pantalons à carreaux voyants et des feutres mous, se promenaient en balançant des sticks à poignée d'or mat ou d'argent niellé. Autour d'eux bondissaient d'énormes chiens danois, à la tête formidable et douce, aux reins nerveux et minces comme ceux des félins, ou bien de grands lévriers de Perse au poil gris, ou encore des caniches noirs et des caniches blonds, au museau fin garni de moustaches pendantes, aux pattes sveltes sous l'habit fourré, à l'arrière-train de satin brillant, qui portaient à la cheville gauche de devant un petit porte-bonheur orné de clous en brillants.

Et il y avait encore, dans cette avenue, où la lumière étincelait sur les verdure bien arrosées et sur les claires façades des hôtels prétentieux dans leur architecture, il y avait encore de merveilleux babys, aux yeux purs, aux joues délicieuses, aux cheveux charmants, des babys vêtus de surah ou de foulard, avec des jupes très courtes, des chapeaux immenses, qui couraient, armés de petites pelles, vers les tas de sable jaune au bord de la route, et qui s'arrêtaient parfois, tout interdits, entre les jambes des passants, un doigt dans la bouche, frappés d'on ne sait quelle réflexion ou quelle soudaine incertitude.

Tout à coup, Pierre — qui marchait au dernier rang, étant maintenant le plus grand de la pension, par la taille, sinon par l'âge, — Pierre reconnut de loin son ancien voisin de classe au lycée, celui qui venait en charrette anglaise et portait le nom biblique de Siméon Lévy. Il ne l'avait pas revu depuis longtemps, l'autre ayant redoublé une classe et s'étant laissé distancer.

La charrette anglaise se trouvait abandonnée, comme trop enfantine sans doute, et le jeune élégant se tenait aujourd'hui dans un de ces tilburys aux immenses roues très légères, dont les minces rayons en pattes de faucheur ont valu à l'équipage la dénomination de *spider*. L'ancien petit cob à la croupe trapue, aux formes arrondies, était remplacé par un magnifique

stepper demi-sang dont les fières et hautes actions attiraient l'attention admirative de tous les promeneurs.

Siméon Lévy le conduisait avec une grande finesse de main, lui faisant bien rendre tout ce que le superbe animal était capable de donner. Derrière le jeune homme, un petit groom en culotte et bottes molles restait assis, les bras croisés, très correct, et aussi rouge que les boutons de rose foncés attachés à la têtère jaune et noire du *stepper*.

Pierre avait reconnu de loin son ancien camarade, qu'il apercevait venant en sens contraire, déjà de retour du Bois. En connaisseur, il examinait le cheval. Tout à coup, comme l'équipage n'était plus qu'à quelques mètres de lui, il vit l'animal se soulever sur les pieds de derrière et son conducteur pâlir. La sonnerie de trompe, lancée par un *mail-coach* qui passait, venait d'effrayer le *stepper*.

Un bond formidable, qui faillit mettre en pièces la voiture,... deux ou trois foulées d'un galop éperdu,... des cris d'épouvante,... le groom essayant de sauter à terre et rudement projeté sur le sol,... un homme se jetant au mors, arrêtant l'élan du cheval, mais renversé, traîné l'espace de quelques mètres,... un brave sergent de ville enfin maître du *stepper* affolé, l'œil en feu, les naseaux fumants,... puis un fourmillement de gens qui courent dans la même direction et se massent sur un seul point, cachant la suite et les résultats du drame... Cela prit vingt-cinq ou trente secondes à peine.

Par derrière, le groom se relevait, n'ayant pas même une écorchure, — gros gamin, rond comme une balle, que sa graisse et un tas de sable avaient préservé, et qui maintenant jouait des coudes en essayant de parvenir auprès de son maître.

Quelqu'un disait :

— Il n'est pas long à se décider, celui qui a sauté à la tête du cheval. C'est un crâne bonhomme. Sans lui, dans cette avenue pleine de monde, de voitures et d'enfants, il se serait produit d'affreux malheurs. Qui donc est-ce ? Pourvu qu'il ne soit pas blessé !

Et le pion décadent, au milieu des élèves éperdus, levait les bras au ciel, criant :

— J'avais pourtant promis cinq cents vers à celui qui sortirait du rang.

Et il les fera, en rentrant, l'insolent, l'indiscipliné qu'il est !... Oui, il les fera, eût-il tous les membres cassés. Jamais on n'a pu imposer la discipline à ce garçon de malheur... S'il est blessé, ce sera bien fait !... Ca vous servira d'exemple, à vous autres.

Cependant la foule s'écarta. On rapportait le jeune homme, qui, avec un si prompt héroïsme, s'était jeté à la tête du cheval emporté. C'était Pierre. Un agent le tenait sous les épaules, et Siméon Lévy lui-même, assez ferme quoique très pâle, lui soulevait les jambes.

Un autre agent prit le *stepper* par la bride et s'éloigna pour ramener l'équipage à domicile. Le petit groom trotta à côté, époussetant sa livrée à coups d'ongle, leste et impassible comme si rien ne s'était passé.

Alors un monsieur, qui avait vu toute la scène, offrit sa Victoria pour ramener le jeune sauveteur blessé. On y étendit Pierre. L'agent prit place, ainsi que Siméon Lévy, sur la banquette de devant, et le cocher toucha ses chevaux, qui partirent au grand trot dans la direction de la place Vintimille.

Pierre ne perdit pas connaissance. Il ne se plaignit pas beaucoup. Mais il souffrait horriblement, ayant la jambe droite cassée un peu au-dessus de la cheville et le poignet gauche foulé.

Bientôt il fut étendu dans un lit de l'infirmerie, et, troublé par la fièvre qui ne tarda pas à se déclarer, il entendit vaguement les ordres et les explications que le chirurgien donnait à M^{me} Courtois. Le sens des mots se dénaturait dans sa tête brûlante ; des syllabes, pourtant familières, faisaient naître des images singulières, inconnues, souvent oppressantes et monstrueuses à contempler.

Ce fut un horrible moment, celui où l'on réduisit sa fracture. Il ne jeta qu'un seul cri, mais si déchirant que les petites Daubessart, dont les cœurs, pauvres fillettes ! n'étaient pas si romains que leurs noms, demeurèrent glacées d'épouvante.

Cependant la fièvre reprit avec une telle violence que les docteurs se montrèrent inquiets et défendirent à qui que ce fût, excepté M^{me} Courtois, d'approcher le malade.

Son père, qui accourait à Paris désespéré, dut attendre pour le voir. Siméon Lévy venait tous les jours, et il amena sa mère, qui voulait connaître

le sauveur de son fils ; on ne les laissa pas monter à l'infirmierie. Franz lui-même dut se soumettre à l'inflexible consigne.

La jambe droite de Pierre était brisée un peu au-dessus de la cheville. Il y avait double fracture du tibia et du péroné. Un petit éclat d'os, voyageant à travers les chairs, causa beaucoup de désordres et ne fut éliminé qu'avec peine, au milieu de cruelles souffrances.

Au bout de trois semaines seulement, on put être sûr que le jeune garçon ne resterait pas estropié. Les accès de fièvre disparurent complètement. Les douleurs comme l'inquiétude prirent fin. La guérison devint une affaire de patience et de temps.

Dès que le blessé ne fut plus hanté par les hallucinations du délire ou visité par cette prostration qui suit l'ébullition désordonnée du sang et durant laquelle penser même cause une intolérable fatigue, il se fit mettre au courant de sa situation et de ce qui se passait autour de lui.

Pourquoi se trouvait-il sur ce lit où il avait tant souffert ? D'où venait sa condamnation à l'immobilité absolue ? Pourquoi ne pouvait-il pas remuer sa jambe droite ou se servir de sa main gauche ? Quelle était la date du mois ? Dans combien de jours s'ouvrait le concours général ? Lui serait-il permis d'y prendre part ? Quand seraient les prix ? Pourrait-il y assister ?

Hélas ! Le concours général était clos. La distribution des prix aurait lieu le surlendemain. Et Pierre en avait pour six semaines au moins avant de poser le pied par terre !

C'était dur. Le pauvre enfant, qui, si simplement, avait accompli un acte de véritable héroïsme, puis, plus tard, si bravement supporté la douleur, ne put s'empêcher de sangloter lorsqu'il fut mis au courant du véritable état des choses.

Il demeura quelques jours plongé dans une grande tristesse, ne pouvant pas prendre son parti de son accident, quoique sa belle conduite en eût été l'occasion.

Les éloges qu'on lui prodiguait ne le consolait pas. Son père, en lui décrivant la nouvelle installation à Villiers, la jolie maison neuve qu'on achevait de bâtir, les écuries agrandies, pleines de beaux chevaux dont quelques-uns déjà se vendaient bien, ne faisait que rendre ses regrets plus

cuisants.

Le soir des prix, ses camarades apportèrent sur son lit les quelques livres et couronnes que lui valaient les premières compositions de l'année. On lui dit que le président, un fin poète récemment élu à l'Académie Française, avait raconté dans son discours le beau trait de courage accompli par l'un des plus brillants élèves du lycée, et dont les suites cruelles retenaient le petit héros loin d'une cérémonie où son nom allait être justement acclamé. Chaque fois, paraît-il, que le professeur, en lisant le palmarès, avait dit, après la désignation d'un prix: *Marsant (Pierre), déjà couronné*, c'avait été une vraie tempête de vivats, de trépignements et de bravos.

Tout cela ne consolait pas Pierre, qui avait rêvé les triomphes du concours général, et s'était tant réjoui d'utiliser ses vacances en étudiant la meunerie, l'agriculture et l'élevage, entre son père et son parrain.

Il ne disait pas son chagrin, mais sa pâle figure et l'humidité soudaine de ses grands yeux bruns trahissaient pour ses amis la dureté de son épreuve.

Devant un visiteur seulement, il tâchait de paraître gai, faisait bon marché de tous ses désappointements ; il se contenait ainsi pour celui qui, sans doute, lui devait de vivre encore et de promener des membres intacts par le brillant soleil d'août, son ex-camarade au lycée, le *gommeux* au *spider*, le jeune Siméon Lévy.

Ce parfait snob montrait d'ailleurs une reconnaissance incontestablement sincère. Chaque jour il venait prendre lui-même des nouvelles de son sauveur. Il jurait de voir désormais un frère en lui, et lui faisait promettre de partager ses plaisirs, ses occupations, ses voyages, aussitôt qu'il serait rétabli.

Pierre s'amusait de ses protestations, de ses projets, de son jargon mondain, mais s'efforçait de lui prouver qu'après tout, arrêter un cheval emballé constituait l'action la plus simple du monde : chacun en eût fait autant que lui si l'on y avait seulement songé aussi vite ; il n'avait eu d'autre mérite qu'une certaine rapidité dans la décision.

— Si vous saviez, lui dit un jour Siméon, combien ma mère désire vous

voir et vous remercier elle-même ! Puisque l'on vous permet maintenant de causer, je vous l'amènerai demain.

Le lendemain, Pierre vit entrer dans l'infirmierie une dame, jeune encore, aux traits accentués, au nez très long, aux grands yeux bruns dont le blanc se teintait légèrement de jaune, à la peau bistrée, aux lèvres épaisses et rouges. Cette dame, vêtue fort élégamment, mais avec des couleurs voyantes, lui parut très belle. Elle portait aux oreilles des perles noires, que le jeune paysan considéra avec un secret étonnement, car il n'en avait jamais vu ; il ne savait pas que, surtout d'une telle grosseur, elles représentaient des bijoux rares et coûteux ; il les trouva peu de son goût, mais rachetées par l'éclat des brillants qui les entouraient.

Lorsque M^{me} Lévy eut serré les mains de Pierre avec une effusion tout à fait naturelle et chaleureuse, elle fit un signe en se tournant vers la porte restée ouverte. Un valet de pied en livrée blanche s'introduisit alors dans la pièce, portant gravement sur ses bras arrondis quelques paquets qu'il déposa sur une chaise à côté du lit ; puis il disparut.

— Mon cher enfant, dit la visiteuse, ce sont des livres. Ils vous distrairont pendant les longues semaines que vous resterez étendu.

— Oh ! madame, vous avez deviné l'un de mes désirs, s'écria Pierre.

— Tant mieux, reprit la dame. Il y a aussi un petit buvard. Je l'ai choisi de dimensions telles qu'il puisse vous servir de pupitre lorsque vous écrierez dans votre lit...

Elle hésita.

— Vous le demanderez à M. Daubessart, ajouta-t-elle, c'est à lui que je l'ai confié.

— Je vous remercie, madame, dit Pierre, un peu surpris.

— Oh ! c'est bien peu de chose, cher enfant, auprès de ce que M. Lévy, mon mari, et moi, voulions faire pour vous. C'est nous qui serons toujours vos obligés. Je me suis entretenue avec M. Daubessart... Il m'a parlé de votre situation, de votre famille... Très intéressante, votre famille. C'est très estimable chez des gens modestes, ce goût de l'instruction, ces sacrifices faits pour élever un enfant tel que vous au-dessus de sa condition. Mais vous

êtes intelligent, travailleur... Vous récompensez déjà votre père...

— Madame, dit Pierre, vaguement blessé par la tournure que prenait l'entretien, mon père mérite en effet l'estime et l'admiration. Je désire être à son exemple un vaillant soldat et un honnête homme. Je ne crois pas m'élever au-dessus de lui parce que j'apprends des leçons dans des livres.

— Très bien répondu, dit la maman de Siméon. C est un vrai plaisir d'avoir affaire à de braves gens comme vous. Soyez tranquille, nous songeons aussi à votre père. Il est marchand de chevaux, éleveur, n'est-ce pas ?... Dites-moi : s'est-il jamais occupé de chevaux fins ? Pourrait-on lui confier un cheval bien mis ?

Pierre, horripilé par cette façon protectrice de s'exprimer, et par cette insistance au sujet du métier paternel de la part de cette femme riche, allait riposter par quelque brusquerie. Mais il se dit que sa mauvaise humeur était ridicule, venait d'un orgueil mal placé. Il répondit donc, très simplement :

— Les gros propriétaires de Meaux, les châtelains des environs de Villiers confient souvent à mon père de tout jeunes chevaux qu'il forme pour la selle et l'attelage. Il fait de bons élèves; généralement un cheval double de prix en passant par ses mains.

— Ah ! bien, dit M^{me} Lévy. Nous lui procurerons une clientèle parisienne, dans ce cas. Nous connaissons tant de monde ! Pour le moment, Siméon lui confiera *Mylord*, son cheval anglais... celui qui a failli vous tuer, mon pauvre enfant. C'est une bête vraiment trop ombrageuse. Je décide mon fils à la mettre en pension au dehors, chez quelqu'un qui la fasse beaucoup travailler. Peut-être la corrigera-t-on un peu de son terrible défaut. Sinon, il faudra s'en défaire.

Il y eut un silence, que M^{me} Lévy coupa tout à coup, en s'écriant :

— À propos, votre père vend aussi du lait, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, dit Pierre, dont l'irritation croissait et qui s'en voulait plus qu'à elle-même de se sentir ainsi bêtement agacé, amoindri.

— C'est excellent pour la santé d'avoir du lait dont la pureté ne soit pas douteuse. Dites donc à votre père de nous en faire parvenir trois litres tous les matins. Vous connaissez notre adresse, avenue Kléber, n'est-ce pas

?

Sur le signe affirmatif de Pierre, M^{me} Lévy quitta sa chaise et lui dit gracieusement au revoir.

— Et merci encore, merci, mon enfant, répéta-t-elle. Vous avez en nous des amis pour la vie. D'ailleurs, vous parlerez à M. Daubessart. Nous verrons si vous serez content de nous.

Elle eut un petit sourire mystérieux, et s'éloigna.

Pierre appuya sa tête contre ses oreillers. Ses joues brûlaient. Il éprouvait le désir de briser ou de déchirer quelque chose. En même temps, il se sentait humilié à ses propres yeux par son malaise moral et sa colère sans cause.

— Pourquoi est-elle venue ? murmura-t-il. J'étais bien tranquille avant... Elle déborde de bonnes intentions bien énervantes... Qu'a-t-elle pu raconter à M. Daubessart ?

Comme il se posait cette question, son vieux maître entra. Le visage rose et ridé du latiniste pétillait d'une joie contenue, entre ses courts favoris blancs. Il s'avança vers le lit du malade, en marchant sur les pointes, avec un lancer de jambe et des tortillements qui firent croire à Pierre qu'il esquissait des entrechats. Le jeune garçon pensa au sourire plein de mystère de sa visiteuse, et il commença presque à rire lui-même, sentant que, décidément, il devait se passer quelque chose de très bon pour lui.

Cependant les jetés-battus de M. Daubessart l'amènèrent près de son élève, et, triomphalement, il posa sur les draps une grande boîte en carton de très peu d'épaisseur.

— Voilà, dit-il. Regardez ce qu'il y a là-dedans, jeune homme, et recevez mes félicitations. « *Quod abundat non vitiat.* »

Pierre ouvrit le carton et vit un beau portefeuille, ou plutôt une serviette, en cuir de Russie, à coins d'argent, dans un angle de laquelle s'allongeaient, enlacés, un *P* et un *M* avec une date, celle de l'accident. Les initiales et la date également en argent ciselé.

— Ah ! dit-il, cela me fait bien plaisir. C'est une jolie idée.

— Vous n'avez rien vu, dit une voix qui n'était pas celle du maître de

pension. Ouvrez donc le portefeuille.

M^{me} Daubessart s'était glissée dans l'infirmierie — où elle ne venait jamais, du reste — pour voir par ses yeux l'effet que produirait le cadeau des Lévy. Elle dévorait de son regard pâle la jolie serviette à coins d'argent, et Pierre s'aperçut seulement alors que quelque chose à l'intérieur gonflait légèrement le cuir parfumé. Il crut que c'étaient les coussins de papier de soie placés pour enfler gracieusement les doubles poches... Il retira les feuilles soyeuses, et demeura stupéfait. Ces feuilles étaient épaisses et couvertes de caractères bleus, rouges et noirs, avec des vignettes dans le filigrane.

Certes, le fils de François Marsant n'était pas habitué à palper des actions ni des obligations ; il ne se rappelait même pas en avoir jamais vu. Mais il reconnut ces mots écrits en gros caractères : SOCIÉTÉ IMMOBILIÈRE UNIVERSELLE. Il se rappella que M. Jacob Lévy, le père de Siméon, était directeur de ce grand établissement de crédit. D'une manière vague, il pressentit que les papiers qu'il avait sous les yeux représentaient de l'argent... beaucoup d'argent.

Il n'eut plus de doute lorsqu'il entendit M^{me} Daubessart murmurer :

— Dix mille francs !... Une petite fortune !... Cela vaut bien la peine de se casser la jambe.

Pauvre femme usée, lassée, qui, mariée à dix-huit ans avec un modeste professeur, n'avait jamais connu de la vie que l'avilissante course aux gros sous ! Pour elle, dix mille francs semblaient une somme fabuleuse. Que de bougies il faudrait souffler, que de becs de gaz baisser prudemment, que de haricots il faudrait faire manger aux élèves, que de litres d'eau verser dans leur *abondance*, avant d'avoir mis DIX MILLE FRANCS de côté ! DIX MILLE FRANCS ! Jamais Bérénice, Junie et Agrippine réunies n'auraient pareille dot ! Et voici que ce gamin les recevait pour un tibia fracturé et un péroné mis en deux morceaux ; pouvait-on imaginer pareille chance ? Quel visage ferait-il en se voyant le maître d'un semblable pactole ? Devenirait-il fou de joie ? Ah ! ces Lévy faisaient bien les choses, tout enfants d'Israël qu'ils étaient ! Ce petit paysan à présent devenait leur obligé. Et M^{me} Daubessart examinait son pensionnaire avec l'étrange curiosité qu'on éprouve devant un gagnant

du gros lot ou devant le légataire universel d'un oncle d'Amérique.

Pierre, accoudé sur son oreiller, un peu pâle, regarda les actions les unes après les autres, puis les remit en liasse et les tendit au maître de pension.

— Monsieur, dit-il, voudrez-vous faire parvenir cela par le moyen le plus sur, le plus prompt surtout, à M^{me} Jacob Lévy, avenue Kléber. Comme c'est à vous qu'elle a remis le tout, vous voudrez peut-être vous charger de lui dire que je la remercie vivement pour le portefeuille, qui est très joli. Je regrette qu'elle se soit trompée en y oubliant ces valeurs.

— Mais elle ne s'est pas trompée, mon enfant ! cria M^{me} Daubessart. Les dix mille francs sont pour vous, bien pour vous. Elle nous l'a dit en nous les remettant. Elle trouvait plus délicat de vous les faire tenir par notre intermédiaire... plus prudent aussi... Les jeunes gens se conduisent parfois avec tant d'inconséquence lorsqu'ils ont de l'argent dans leurs poches.

M. Daubessart, à travers ses lunettes, scrutait le beau visage maigri de son élève. Il sentait bien que Pierre n'avait pas besoin des explications verbeuses de la bonne dame.

L'enfant refusait d'être payé pour avoir risqué sa vie, tout simplement. Plus latiniste encore que marchand de soupe, le bon vieillard trouvait cela antique, et se sentait ému. Cependant il crut devoir insister.

— Mon enfant, dit-il, ceci vous appartient. Votre fierté ne peut s'en offenser. Voyez, l'on se conduit très convenablement vis-à-vis de vous. On vous donne, non pas de l'or ou des billets de banque, mais des valeurs, émises par une Société dont M. Lévy est le directeur. C'est charmant, c'est très finement senti. L'on m'a questionné sur votre situation, sur votre père...

— Mon père vous paie ma pension, monsieur, dit Pierre frémissant. Il n'a pas même essayé d'obtenir une bourse au lycée. Qu'il soit fils de paysan, paysan lui-même, marchand de chevaux, aubergiste même, si vous voulez, cela n'intéressait pas cette dame, et n'avait aucun rapport avec l'accident de son fils.

— Oh ! oh ! mon garçon, nous sommes fier !... reprit M. Daubessart. Il ne faut pas pousser cela trop loin. Virgile a dit...

— Pardon, monsieur, mais je vous assure que Virgile n'a pas pu parler de M^{me} Jacob Lévy ni des chevaux qui s'emballent dans l'avenue du bois de Boulogne. Son opinion sur ce sujet m'importe beaucoup moins que la mienne propre. Si cela vous contrarie de renvoyer l'argent, voulez-vous me le donner, puisqu'il est à moi, et j'écrirai à mon père pour le prier de faire ma commission lui-même.

— Ah ! pour cela, je veux bien, dit M. Daubessart. Votre père n'a plus seize ans, comme vous. Il vous fera entendre raison.

— Je crois que vous vous trompez sur mon père, monsieur, dit doucement le jeune garçon.

Et reprenant les dix mille francs d'actions, il les fourra dans le portefeuille avec aussi peu de respect que si c'eût été la bourre de papier de soie, puis les plaça sous son oreiller.

M^{me} Daubessart, de stupéfaction, avait perdu la parole. Toute la nuit suivante, elle rêva de ce gamin qui dormait là-haut sur ses dix mille francs sans plus de trouble ou de joie que si les actions eussent été des prospectus reçus au tournant de la rue.

Et, le lendemain, elle crut qu'elle perdait absolument la tête, lorsqu'elle sut que François Marsant lui-même, établi pour quelques jours à Paris, avait reporté la somme au siège delà SOCIÉTÉ IMMOBILIÈRE UNIVERSELLE, et l'avait rendue au directeur.

CHAPITRE X UNE GRAVE CONFESSION

Parmi les volumes que Mme Jacob Lévy avait apportés à Pierre, se trouvaient plusieurs ouvrages sur les chevaux et des traités d'agriculture. Dans son esprit pratique de sémite, elle avait jugé que l'utile devait passer avant l'agréable aux yeux du garçon rustique et laborieux à qui elle avait affaire.

Elle ne s'était pas trompée. La vue seule de ces livres sérieux enchantait le jeune malade. Leur étude allait le consoler un peu de son été perdu. Il apprendrait la théorie de ce qu'il désirait connaître plus tard dans la pratique. En parcourant ces pages où l'on traitait des prairies, des bestiaux, des cultures industrielles et des engrais, il se figurerait marcher le long des sentiers des champs, entre les moissons mûres, derrière son parrain Vaubert, en écoutant les explications du meunier. Il vivrait un peu de cette bonne vie saine et active de là-bas, dont ses succès scolaires ne lui faisaient pas oublier les satisfactions profondes.

Ce fut avec une joie intime qu'il se plongea dans ce genre de lecture, tout nouveau pour lui. Il y trouva un intérêt plus vif encore qu'il ne l'avait espéré, et une source de réflexions étonnées qu'il s'amusait à consigner en notes dans un carnet spécial.

« Comment, » se demandait-il, « moi, fils d'un paysan, élevé jusqu'à douze ans dans une école de village, ne soupçonnais-je même pas l'existence de pareils ouvrages ? Pourquoi, tout petits, ne nous met-on pas entre les mains des manuels, des questionnaires, qui nous apprendraient au moins que les travaux des laboureurs nos pères sont basés sur les sciences les plus hautes, et qui nous montreraient l'importance et la noblesse de notre profession ? Quand nous quittons nos classes, connaissant la chronologie des rois de France, l'histoire des enfants de Clodomir et les crimes de Frédégonde, avec un peu d'orthographe et de calcul, nous nous en allons aux champs comme des bêtes de somme, et nous nous courbons

vers la terre avec la vague sensation d'une malédiction qui pèse sur nous et nous sépare des autres hommes. Nous appliquons les méthodes routinières de nos ancêtres, et nous nous barricadons contre le progrès, qu'on n'a pas su nous faire aimer. Ceux d'entre nous qui possèdent un esprit plus ouvert avec un petit grain d'ambition, s'en vont dans les villes et préfèrent gratter du papier que de labourer la terre : comme si leur tâche était moins mécanique, moins monotone, et comme si des cahiers réglés, couverts de noir et de blanc, dans un bureau obscur, donnaient à l'âme et aux yeux plus de plaisir que les vastes nappes de blé mûr ondulant dans la libre brise, sous l'infini ciel bleu ! Ceux qui restent, ce sont, soi-disant, les brutes, incapables de faire mieux. Mais tous les défauts qu'on nous reproche : l'avarice, l'entêtement, la routine, ne viennent-ils pas du préjugé séculaire, dans lequel, malgré toutes les déclamations humanitaires, nous restons murés, au-dessous et à part de cette société qui tire de nous son suc et sa vie ? »

De telles pensées venaient, plus ou moins nettes et vives, parfois confusément senties et comme instinctives, dans le cerveau de cet écolier presque enfant, durant les longues et lentes heures de sa réclusion de deux mois.

Tous les élèves étaient en vacances. M^{me} Daubessart et ses quatre enfants faisaient, au prix d'un gros sacrifice, une cure fortifiante au bord de la mer, dans un petit trou de pêcheurs. Le maître de pension restait seul au poste, et quittait parfois ses classiques pour venir causer avec son élève. Mais, la plupart du temps, il oubliait totalement le malade en s'entretenant avec Horace, et perdait la notion des heures lorsqu'il s'asseyait en pensée sous les ombrages de Tibur.

François Marsant, très occupé dans son nouvel établissement, ne venait guère à Paris, sachant que la guérison de son fils était en bonne voie. Toute la famille Lévy s'installait à Cauterets pour combattre la diathèse herpétique dont autrefois les mains de Siméon dissimulaient les symptômes sous des gants de peau, durant les cours du lycée. Les deux Kleinher eux-mêmes, le père et le fils, grâce à la vente du premier tableau de Franz, profitaient d'une occasion inespérée de revoir leur chère Alsace. On s'était mis en règle avec les autorités allemandes, et l'on était parti, bourré de bonnes résolutions pour demeurer calme, résigné, pour montrer aux

vainqueurs des visages fermes et dignes, quelque émotion qui pût en secret déchirer l'âme.

Pour toute société, Pierre n'avait donc que ses livres et l'infirmière, M^{me} Courtois.

Les heures éclatantes et mornes du mois d'août s'égrenaient, une à une, dans le chaud silence de la maison muette. Afin d'atténuer l'aveuglante lumière blanche qui rayonnait des pavés de la place Vintimille et des murailles d'en face, M^{me} Courtois fermait les volets des deux fenêtres, qui demeuraient entrouvertes. Une fraîcheur relative naissait de cette ombre factice. Pierre, lassé parfois de lire, le buste appuyé sur ses oreillers, s'abandonnait à une rêverie vague, voisine du sommeil. Des bruits monotones le berçaient quelquefois : c'était le bourdonnement de la machine à coudre, dans la pièce voisine ; ou bien le chant traînard et mélancolique d'un orgue de barbarie, se lamentant à l'angle de quelque rue incendiée de soleil et absolument déserte. Dans l'air alourdi, de singulières visions flottaient autour du convalescent. Tantôt Pierre se figurait qu'il avait existé des milliers d'années auparavant, et que, dans cette même chambre, couché sur ce même lit, il avait écouté la même voix hoquetante et sanglotante de l'orgue ; tantôt il entrevoyait un avenir plein d'activité, de gloire, et il se sentait près de bondir sur ses pieds, malgré sa blessure, pour accomplir au plus vite toutes les grandes choses qu'il avait à faire ; tantôt il croyait que sa vie ne changerait plus, qu'il resterait éternellement dans cet état de demi-torpeur très doux, qu'il n'entendrait plus que de très loin tous les bruits de la terre, lui parvenant amortis et voilés comme ces rires d'enfants dans le square et comme ces cris de marchands au lointain.

Les grandes chaleurs de la canicule passèrent, et septembre vint, avec ses fraîches brumes du matin et du soir, avec ses après-midi dorées qui ont des reflets et des parfums de fruits murs. Une sorte de résurrection fit palpiter les veines engourdies du pauvre garçon, qui se morfondait entre des draps moites dans l'atmosphère enfermée de l'infirmière. Il put envisager comme prochain le jour où il se lèverait pour faire quelques pas dans la chambre.

En somme, sa longue réclusion, ses méditations, ses lectures, la conscience qu'il avait accompli une action courageuse et qu'un homme au

moins lui devait la vie, toute cette crise l'avait mûri, vieilli même pour ainsi dire. Pierre, qui s'était étendu presque enfant encore sur son lit de souffrance, allait se relever dans toute la force morale et matérielle de sa jeune virilité.

La première fois qu'il se tint debout près de son lit, il fut stupéfait de se voir dans la mauvaise glace verdâtre qui surmontait la cheminée. Il apercevait un jeune homme qui devait bien avoir la taille de son propre père, sinon davantage. Le visage long, qu'il reconnaissait à peine, en avait fini pour toujours avec les formes pleines aux lignes amollies de l'enfance. Le front haut, les grands yeux sombres, un peu enfoncés dans l'orbite, le nez fort, la bouche ferme, avaient une expression toute masculine. Et — ô surprise ! — le long de la lèvre supérieure courait une ligne sombre, qui, à cette distance, paraissait bien être un commencement de moustache.

Mais ce qui, plus que toute autre chose, vint pénétrer Pierre du sentiment de sa transformation, c'est que son pantalon, remis pour la première fois depuis cinquante jours, laissa voir ses chevilles et que les manches de sa veste s'arrêtèrent brusquement au-dessus de son poignet.

Ces découvertes, dont la bonne M^{me} Courtois partagea l'étonnement avec lui, dispersèrent tous les pénibles souvenirs des tristes vacances, et remplirent Pierre d'un sentiment délicieux d'espoir, de confiance dans l'avenir.

Assis dans l'embrasement d'une croisée, une couverture sur sa jambe soigneusement élevée au moyen de coussins, il regardait tomber les feuilles précocement desséchées du square Vintimille, et ne voyait pas d'obstacles à sa brillante carrière future.

Il rêvait surtout d'être utile, de conquérir une gloire méritée, d'attacher son nom au relèvement de cette chère France dont, tout petit, neuf années auparavant, il avait confusément senti s'ouvrir les grandes blessures saignantes.

Son amour pour la terre et pour ceux qui la cultivent se mêlait à tous ses projets. Quand il pensait à sa patrie, involontairement il apercevait, se déroulant jusqu'à l'horizon, les champs verts ou dorés qui entourent son village natal. Le rôle du laboureur lui paraissait grandiose ; il aurait voulu

convaincre de leur dignité, et, par là, relever, rendre patients, généreux et fiers, tous ces hommes halés, au regard méfiant et dur, parmi lesquels s'était écoulée son enfance.

Il se réjouissait de devenir un grand avocat, parce que la diversité des causes, des sujets à traiter, fournit l'occasion de tout dire. Puisqu'il sortait d'une race de paysans, il se consacrerait surtout à défendre les paysans, à les éclairer aussi. Il viendrait souvent à Villiers ; il ferait partager à ses anciens camarades d'école, devenus des agriculteurs, les notions nouvelles qu'il venait d'acquérir et qu'il se promettait d'augmenter.

Il s'étonnait d'avoir plus appris et plus réfléchi pendant deux mois, à l'aide de ses lectures, que pendant une année de classes, au lycée.

« Pourquoi donc nous couvre-t-on de lauriers, » se demandait-il, « puisque ce n'est pas pour nous apprendre de telles choses ? »

Il écrivait de longues lettres à son parrain Vaubert, et lui décrivait ses impressions avec autant d'enthousiasme que s'il découvrait un nouveau monde :

« Ah ! parrain, » disait-il, « j'ai plus acquis cet été par mon travail personnel que durant quatre années passées à traduire du grec et du latin.

« Certains de vos axiomes favoris me reviennent en mémoire et me paraissent aujourd'hui d'une limpidité merveilleuse. Par exemple, celui-ci, qui me semblait autrefois si paradoxal, si étrange : « La valeur des matières premières n'est plus qu'un élément secondaire dans leur prix de vente : c'est la question des transports qui est capitale. »

« En effet, je le vois bien, on ne peut lutter contre l'abaissement croissant du prix des transports que par un travail acharné et par une diminution proportionnée des salaires. Il ne faut pas trop compter sur les droits protecteurs, qui soulagent pour mieux tuer ensuite, et qui deviendraient à la longue pour un pays l'instrument de suicide lent et assuré de son agriculture et de son industrie, en supprimant l'aiguillon de la concurrence, source du progrès universel.

« Dans ce moment, parrain, je lis *l'Histoire de la Civilisation anglaise*, par Buckle. Une note renvoyait à cet ouvrage dans un volume que l'on m'a donné. J'ai demandé à M. Daubessart si « Buckle » se trouvait dans sa

bibliothèque et s'il voulait me le prêter. Il a failli tomber de son haut et s'est empressé de m'offrir de préférence la *Pharsale* de Lucain. J'ai insisté pour mon Anglais, et le brave magister a fini par me l'apporter, avec des yeux si ronds d'étonnement que je me suis retenu pour ne pas lui rire au nez. « Qu'est-ce que vous voulez faire de cela ? » me disait-il. « Vous allez gâter votre bon goût classique en lisant cette mauvaise traduction, ce jargon des soi-disant savants modernes qui ont la prétention de découvrir le monde et l'histoire. L'immortel Tacite n'avait pas la moitié autant de suffisance qu'eux. »

« J'ai vu dans votre bibliothèque des économistes anglais, parrain. J'y ai vu des traductions de Stuart Mill, de Herbert Spencer. Ah ! si vous saviez comme je vous admire d'être un simple meunier et de lire des livres que mon professeur de littérature trouverait trop savants pour lui ! Si dans chaque moulin de notre pays il y avait un homme comme vous, les Prussiens pourraient doubler leurs effectifs : leur force matérielle ne prévaudrait pas contre notre puissance morale.

« Savez-vous, parrain, que, dans mes longues heures de réclusion, je faisais des rêves insensés ! Je me figurais une société idéale où l'on pourrait être à la fois un artisan et un penseur ; où la vulgarité du métier n'empêcherait pas la noblesse de l'âme et la hauteur de la raison ; où le tisserand et le cordonnier auraient la dignité d'un roi. Il en était ainsi dans l'antiquité avant que l'inégal développement des individus et des races ait creusé des abîmes entre les hommes. Homère appelle Eumée « le divin porcher », comme il dit « le divin Ulysse ». Cette expression, qui sonne si drôlement dans notre langue, m'a toujours ravi. Et, de fait, ce porcher montre toute la délicatesse exquise de sentiments, toute l'élégance de manières et de langage, toute la profondeur de raisonnement que l'on pourrait attendre d'un homme né sur les marches d'un trône. Cet état de choses ne se retrouve plus maintenant que chez certaines tribus arabes peut-être. Figurez-vous, parrain, un poète moderne donnant de la divinité à votre garçon de basse-cour !... Mais voilà que je déraisonne absolument et que je vous ennuie de mon bavardage. Que voulez-vous, parrain, mes journées sont si longues ! »

Le pauvre Pierre les trouvait d'autant plus longues, ces journées, que c'étaient les dernières. On lui avait acheté des béquilles, et bientôt il allait

pouvoir faire ses premiers pas dehors. Le mois de septembre entrainait alors dans sa troisième semaine. À la rentrée, suivant le pronostic du médecin, le blessé marcherait aussi lestement qu'autrefois.

Un jour, vers six heures, M^{me} Courtois, en pénétrant dans l'infirmierie avec le dîner de Pierre, trouva le jeune garçon qui lisait encore son Buckle dans cette fausse lumière que l'on appelle « entre chien et loup. »

— Vous n'êtes pas raisonnable, monsieur Marsant, dit-elle. Vous lisez trop. Ne pouvez-vous pas vous reposer un quart d'heure en attendant la lampe ? Vous verrez qu'un de ces jours, je ferai disparaître tous ces méchants bouquins.

— Ah ! Courtois, ma bonne Courtois, fit Pierre en bâillant, si vous saviez comme je m'ennuie !

— Ce n'est donc pas comme autrefois ? dit la bonne femme malicieusement. Le temps est passé où l'infirmierie vous paraissait le paradis sur la terre, et où vous simuliez la migraine pour y monter.

— Ça, c'est votre faute, Courtois... vous ne me racontez plus d'histoires.

— Bon ! monsieur Pierre, vous ne voudriez plus entendre les Aventures de Peau-d'Ane ? C'étaient celles que vous préfériez. Si je ne vous les ai pas racontées cinquante fois dans le temps !...

— « Si Peau d'Ane m'était conté j'y prendrais un plaisir extrême. » Ce n'est pas moi qui dis cela, Courtois. N'ayez pas peur, je ne vous demanderai point une cinquante et unième édition... Mais restez là tout de même pendant que je dine, je vous en prie. J'ai envie de causer, ce soir. Savez-vous que je vais sortir demain ?

— Mais oui, monsieur Pierre... le docteur l'a dit devant moi.

— Quelle chance, hein ? Vous ne savez pas ce que c'est que sortir et remuer les jambes après deux mois d'immobilité.

— Oh ! pardon, je ne le sais que trop.

— Vous avez eu la jambe cassée ?

— Non, mais j'ai fait une grave maladie qui m'a tenue quatre mois

couchée.

— Quand donc ?

— Il y a huit ou neuf ans. Avant de venir ici. Je croyais mourir... J'étais si heureuse.

— Heureuse de mourir ?...

— Oui, monsieur Pierre. C'était peut-être mal, mais j'avais bien envie de partir, allez !

— Oh ! pourquoi ?

M^{me} Courtois ne répondit pas.

Pierre cessa ses questions. Sans doute il réveillait des souvenirs douloureux. Cependant la curiosité, un amical intérêt plutôt envers cette femme silencieuse et triste qui ne s'égayait jamais que pour distraire ses petits malades, le poussa à parler de nouveau.

— Ma bonne Courtois, vous ne voudriez pas me raconter votre histoire ?

— Oh ! non, monsieur Pierre. Elle ne vous intéresserait pas.

— Je me figure que si.

M^{me} Courtois secoua la tête.

— Je ne sais pas si je me trompe, dit Pierre, s'arrêtant de manger sa côtelette ; mais je m'imagine que vous n'êtes pas née pour une situation modeste comme celle que vous occupez ici.

— Vous vous trompez en effet, dit froidement M^{me} Courtois. Les parents de ma mère étaient des paysans.

— Ah ! fit Pierre, de quelle province ?

— Je ne sais pas au juste. Nous n'avions ni le temps, ni le moyen de voyager pour aller les voir. Ils vivaient dans la Brie, je crois...

— Tiens ! C'est chez nous, la Brie. Demeuraient-ils près de Crécy ?... de Villiers ?...

— Je ne saurais vous le dire. Mais vous voyez, monsieur Pierre, que

mon origine est bien humble. Plût au ciel que je ne me fusse jamais crue supérieure à ma condition !

Nouveau silence. Pierre égrenait une grappe de raisin. L'infirmière alluma la lampe, ferma les volets et tira les rideaux.

— *Madame* Courtois, reprit le jeune garçon, lui donnant un titre dont elle avait presque perdu l'habitude, vous m'avez soigné comme une mère. Vous ne saurez jamais combien je vous suis reconnaissant. Je tâcherai plus tard de vous le prouver.

— Ne parlons pas de cela, monsieur Marsant.

— Mais si, parlons-en. Vous me faites de la peine... Vous n'avez pas de famille... personne. Si je vous questionnais tout à l'heure, ce n'était pas par indiscrétion, mais par amitié. Quand je serai un homme, si je me marie, je veux que vous veniez soigner ma femme et mes enfants. Mais nous ne vous traiterons pas en étrangère, comme on fait ici. Vous devez aimer les enfants, vous êtes si bonne pour eux. N'en avez-vous jamais eu ?

Il y avait des années, sans doute, que M^{me} Courtois n'avait pas entendu des paroles aussi sincèrement bienveillantes. Était-ce leur douceur qui entr'ouvrit tout à coup son cœur si bien scellé, ou peut-être cette question à propos des enfants qu'elle avait pu avoir ? Le fait est qu'elle tomba presque défaillante sur une chaise, et cacha ses yeux de sa main, comme pour pleurer.

— Ma pauvre Courtois ! je vous ai fait de la peine. Pardonnez-moi.

— Non, monsieur Pierre. Mais il ne faut pas me montrer tant d'amitié. Il ne faut pas me plaindre. Je ne le mérite pas. Des enfants... Oh ! j'en ai eu... J'ai eu la plus délicieuse petite fille... Si je l'ai perdue, c'est par ma faute.

— Elle est morte ?

— Je ne le sais même pas... Je ne sais pas si elle est morte ou vivante ! s'écria la pauvre femme, comme si l'involontaire aveu lui eût été arraché par l'excès de sa souffrance morale.

Pierre éprouvait un vrai chagrin d'avoir involontairement réveillé cette grande douleur endormie, ou du moins si résolument étouffée. Il se taisait, tout interdit, écoutant, le cœur serré, les sanglots assourdis de

l'infirmière. Au bout d'un instant, M^{me} Courtois se leva, et, sans un mot, quitta la chambre.

Elle revint, une heure après, aider Pierre à se coucher et l'installer pour la nuit. Sa figure meurtrie gardait des traces de larmes, mais avait repris la calme expression qui lui était habituelle. Sans parler, elle rendit à son malade tous les petits soins nécessaires, puis elle alluma la veilleuse et baissa la mèche de la lampe. Ses mouvements devenaient plus lents ; elle tournait dans la chambre, comme cherchant des prétextes pour ne pas s'en aller encore. Enfin, elle sembla prendre une brusque décision, et, plaçant une chaise près du lit, elle s'assit à quelque distance de Pierre.

— Monsieur Marsant, dit-elle, vous avez seize ans, vous êtes presque un homme. On peut vous entretenir de choses graves. Tout à l'heure, vous m'avez demandé de vous raconter ma vie. Si j'ai refusé de le faire, c'est par orgueil. Ce n'est pas par méfiance, car je connais votre noble cœur. Je sais que vous garderez mon secret.

— Madame Courtois, ne me dites rien, je vous en prie, si cette confidence, au lieu de vous soulager, doit vous être pénible.

— Si, mon cher enfant. Vous êtes le premier à m'avoir montré quelque intérêt depuis que...

Elle s'arrêta, et reprit :

— Il me semble que je vous dois la vérité. En deux mots, voici mon histoire :

« Ma mère, venue de son village comme femme de chambre, épousa un petit commerçant parisien. À votre âge, dans la boutique de mes parents, je servais la pratique. On me disait que j'étais belle. Je conçus la plus folle ambition. Mes rêves semblèrent près de se réaliser, car un jeune homme d'une condition infiniment supérieure à la mienne me demanda en mariage. Sa famille s'opposait à une pareille union, et refusait de jamais le revoir s'il donnait suite à ses projets. Mon père avait assez de bon sens pour ne point consentir à accorder ma main dans des conditions pareilles. Il eût cru faire mon malheur. Il avait raison. J'en fus réduite aux sommations respectueuses, comme celui qui devint mon mari. Nous entrâmes en ménage sous le coup d'une double malédiction. Bientôt les conséquences

matérielles de notre folie se firent sentir. Nous nous trouvâmes sans ressources. Mon mari croyait pouvoir vivre d'un art qu'il avait autrefois cultivé non sans succès. Mais les flatteries dont on accablait l'amateur fils de famille, se changèrent en sévères critiques lorsqu'il s'agit d'acheter ses œuvres. Je m'étais mariée sans inclination, pour porter un beau nom et vivre dans le luxe. Pas un salon ne s'ouvrit pour moi, et je dus lutter contre la pire des pauvretés, contre celle qui s'habille et met des gants. Ma punition était juste : cependant je m'exaspérais contre le sort, contre la société, contre mon mari lui-même. Nous eûmes une petite fille... A cause d'elle, je voulus travailler, mais je le faisais en cachette, car les besognes inférieures dont seulement j'étais capable eussent humilié l'artiste homme du monde qui m'avait donné son nom. Une lingère, mon amie d'enfance, me procurait quelques travaux de couture. Un jour— ah ! mon pauvre enfant ! quel triste jour !... Nous étions réduits à la dernière détresse ; ma petite fille de deux ans sortait d'une grave maladie ; on allait saisir nos meubles, car nous avions des dettes ; — un jour donc, je dus reporter de l'ouvrage à une femme alors connue pour le raffinement de son luxe. Cette dame était encore couchée lorsque j'arrivai. On me prit les dentelles et les batistes afin de les lui montrer. Je restai seule dans son boudoir. Sans doute, elle avait passé la nuit au bal, car une robe merveilleuse s'étalait sur un sofa. Des perles étaient cousues sur cette robe... J'en arrachai tout un rang, près de l'épaule... « Elle pensera, » me dis-je, « l'avoir « perdu en valsant. » Je n'eus que le temps de reprendre ma première attitude, car on revint à moi presque aussitôt. »

— O mon Dieu !... murmura Pierre.

— Ce que je vous raconte est terrible, n'est-ce pas, monsieur Pierre ? reprit M^{me} Courtois. Hélas ! je ne chercherai même pas à diminuer à vos yeux ma faute... mon crime ! Je ne vous dirai pas que ce fut un affolement très court, qu'une minute plus tard, j'eusse donné ma vie pour remettre ces perles à leur place... Je ne le pouvais plus. On m'avait payé mon travail, j'étais dehors... Que faire ?... Sans essayer même d'en vendre une, je rentrais. Mon mari se trouvait là, sombre, taciturne, comme toujours, mécontent de l'œuvre entreprise, cherchant une inspiration qui ne venait plus. Je sentais rouler les perles sous mes doigts, dans ma poche, ne sachant pas où les cacher... Elles y étaient encore lorsque, deux heures après, le commissaire de police fit son apparition...

— Oh !...

— Mon mari faillit me tuer et se tuer. Il l'eût fait, sans les agents qui entrèrent pour m'arrêter... Que devint-il quand je fus partie ? Voulut-il vivre pour notre enfant ? L'emmena-t-il à l'étranger ? Je ne sais pas. Je demeurai six mois en prison. Lorsque j'en sortis, je n'osai pas rechercher ceux dont j'avais déshonoré le nom, ni ses nobles parents, à lui, ni ma pauvre et rigide famille... Pourtant, je désirais avec ardeur retrouver ma petite Juliette, j'avais soif de la revoir...

— Juliette ?... répéta Pierre, en tressaillant.

— Je ne pus pas découvrir sa trace. Un affreux découragement me saisit. Je n'avais pas le cœur de travailler. Je souffris de la faim. Un soir, on me releva défaillante d'un banc des Champs-Élysées, où je m'étais assise pour mourir. On me transporta à l'hôpital. J'eus alors la longue maladie dont je vous parlais tout à l'heure.

— Quel âge aurait votre petite fille ? demanda Pierre, tout songeur.

— Une quinzaine d'années.

— Alors, maintenant, vous avez abandonné tout espoir de la retrouver ?

— Maintenant, je le redouterais presque, monsieur Pierre. Elle est assez grande pour avoir tout appris. On a dû l'élever dans le mépris de sa mère. Je trouverais en elle un juge, peut-être implacable. Ce serait juste. Désormais, je n'ai plus qu'à expier le passé, en songeant à elle, en souhaitant que mes jours de repentir et de solitude lui soient comptés dans sa part de bonheur, et rachètent en quelque mesure le mal que j'ai fait. Voilà quelle fut ma vie, monsieur Pierre... vous la connaissez à présent. Nous n'en parlerons plus jamais, si vous le voulez bien.

Le jeune homme, véritablement ému, cherchait à mettre un peu d'ordre parmi les souvenirs, les idées, les suppositions, qui se heurtaient dans son esprit. « Juliette ?... » se disait-il. « Quinze ans... Voyons un peu. Elle m'a dit le nom de son père, le petit nom, du moins ?... Qu'était-ce que ce petit nom ?... Félicien ?... Julien ?... »

Tout à coup, il se redressa sur ses oreillers et s'écria :

— Fabien !

M^{me} Courtois, qui méditait douloureusement, le front dans ses mains, se dressa toute droite à côté du lit :

— Fabien ! répéta-t-elle. Qu'est-ce que vous dites ?... Qu'est-ce que c'est que ce nom-là ?

— C'est le père de Juliette.

— Le père de Juliette !... Fabien !... Oui.

Ils restèrent tous les deux face à face, pâles, les yeux dans les yeux, n'osant plus dire un seul mot, dans la crainte de faire s'évanouir l'espoir insensé qui venait de naître en eux.

À la fin, Pierre murmura :

— Oh ! madame Courtois... Je la connais. Elle est blonde, rousse plutôt, avec d'immenses cheveux, des yeux bruns, la peau si blanche !... Elle vous ressemble... Oh ! je le vois bien maintenant, elle vous ressemble. Elle a votre nez, votre bouche, un air de famille... enfin je ne sais quoi.

M^{me} Courtois, agenouillée près du lit, disait :

— Ce n'est pas possible. Le bon Dieu m'a donc pardonné ? Elle vit, ma fille... ma petite fille !... je la verrai ! Oh ! je ne veux pas me faire connaître à elle, je la regarderai de loin... Je ne veux pas qu'elle rougisse de moi... Dites, vous a-t-elle parlé de sa pauvre mère ?

Pierre se taisait de nouveau. Il pensait à cette folie de la petite paysanne, qui se croyait fille d'une princesse. Il ne voulait pas dire cela à la malheureuse, si humiliée, écrasée de honte, qui bégayait et pleurait à côté de son lit, dans cette triste infirmerie. Au lieu de la joie qu'il aurait pu éprouver à lui rendre sa fille, il se sentait gêné maintenant. Il aurait voulu fuir cette scène pénible, et cette pièce lugubre mal éclairée, où les trois autres lits montraient la toile grise de leurs matelas, de leurs traversins. Une envie de sangloter le prenait, il ne savait pas pourquoi.

— Vit-elle avec son père ? demanda timidement M^{me} Courtois.

— Son père ?... Mais non. Son père est mo..., son père est parti pour l'Australie. Elle demeure avec son grand-père.

— Oh ! dit joyeusement M^{me} Courtois. La famille l'adopte... la reconnaît, alors ? Elle habite au château de Fontenille ?

— Mais non. Elle vit avec son grand-père, le vieux Simonet, de Coutevrout. Il est trop vieux pour travailler, maintenant. Alors Juliette fait de la couture...

— Le vieux Simonet ? Qu'est-ce que c'est que cela ?... Elle est la fille du comte Fabien de la Roche-Fontenille. O mon Dieu ! Ce n'est pas elle... Nous nous sommes trompés.

À ce moment un pas pesant et incertain retentit dans l'escalier. C'était M. Daubessart qui montait, en tâtant chaque marche du bout de son pied avant d'y prendre son point d'appui.

— Qu'est-ce que vous faites donc ? cria-t-il avant même d'apparaître dans le cadre de la porte. Qui est-ce qui cause ainsi avec Pierre ?

Il entra.

— Vous êtes encore ici, madame Courtois ?... Est-ce que vous lui faites la lecture ?... C'est tout à fait déraisonnable de veiller ainsi. Dix heures viennent de sonner. Allons, qu'on s'endorme !... En voilà un bavardage !... Je ne pouvais plus rien faire en bas, tant ce bourdonnement m'agaçait.

M^{me} Courtois salua le vieux professeur, et s'éclipça dans l'ombre du corridor. Pourquoi serait-elle restée, d'ailleurs ? Cet excellent enfant avait construit un château en Espagne, dont les murs, en s'écroulant, tombaient avec une lourdeur bien cruelle sur le cœur de la pauvre mère coupable. Aussi quelle apparence y avait-il que Pierre eût rencontré sa fille ? Une ressemblance de noms l'avait trompé... Ah ! quelle émotion insensée, suivie de quelle déception déchirante !

La lingère-infirmière de M. Daubessart sentit amèrement cette nuit-là l'aiguillon de ses souvenirs pleins de remords, et, malgré toute son âpre soif d'expiation, elle fut reprise par la nostalgie de ce repos éternel auquel on l'avait arrachée avec tant de peine il y avait quelques années.

Dans l'infirmierie, Pierre ne trouvait pas le sommeil. Les yeux fixés sur le rond dansant que faisait la veilleuse, il pensait à Juliette, si fière de sa noble et mystérieuse origine, au dernier adieu du comte Fabien, à la

douloureuse existence de M^{me} Courtois. Toutes sortes de notions vagues s'enchevêtraient dans son cerveau fatigué ; il cherchait à les débrouiller, puis à en juxtaposer les points de contact, sans y parvenir mais sans y renoncer, comme on fait pour un jeu de patience très compliqué sur lequel on s'acharne avec obstination.

CHAPITRE XI LE MYSTÈRE ECLAIRCI

Lorsque M^{me} Courtois revit Pierre, le lendemain et les jours suivants, elle ne fit aucune allusion à ce qui s'était passé entre eux. Sa gaïté douce, sa patience dévouée, son oubli d'elle-même reparaissaient inaltérables. On aurait pu croire que sa calme vie n'avait jamais eu d'autre horizon que sa lingerie et sa chambre de malades. Les douleurs et les remords qui lui déchiraient l'âme étaient de nouveau réduits extérieurement au silence.

En réalité, cette femme singulière gardait un vif regret de son mouvement de confiance et de faiblesse. Le secret de ses erreurs, de ses tortures, lui avait échappé pour la première fois depuis sa rupture avec le passé, et lui avait échappé devant un enfant... Sa fierté en souffrait ; sa délicatesse aussi, car elle craignait avoir inutilement jeté le trouble dans une jeune imagination.

Deux mois d'intimité avec cet excellent garçon, si simple, si bon, si reconnaissant des soins dont elle l'entourait, avaient amené le moment d'épanchement et les confidences que M^{me} Courtois se reprochait. Elle tâcha d'en effacer le souvenir chez son malade en ayant l'air de n'y jamais songer elle-même. Quant à l'espoir entrevu pendant quelques secondes de retrouver sa fille par l'intermédiaire du jeune homme, c'était une folie qu'elle avait chassée de sa pensée à la première invraisemblance.

Pierre, lui, n'y renonçait pas si vite. Il se rappelait le prénom de Fabien, la couronne de comte sur le cachet de l'unique lettre écrite à Juliette par son père ; la finesse de type et d'intelligence, la fierté instinctive de la petite-fille du vieux Simonet : tout cela concordait avec l'histoire de M^{me} Courtois. L'âge de la jeune fille aussi. Enfin, il y avait cette ressemblance entre les deux femmes, ressemblance d'autant plus frappante peut-être qu'elle ne résidait pas dans une similitude de traits : ceux de M^{me} Courtois étaient nets comme les lignes d'une médaille ; ceux de Juliette fondus et délicats ; l'une était brune, l'autre avait une chevelure presque rousse... Et pourtant elles se ressemblaient. C'était même très frappant. Pierre s'étonnait de ne s'en être pas avisé plus tôt.

Il écrivit à son parrain Vaubert, qui, maire de Villiers et de Coutevroult,

ayant admis Juliette à l'école, devait connaître l'état civil de cette petite. Sans dire au meunier de quoi il s'agissait, il lui demanda des renseignements très exacts, et lui affirma que sa curiosité avait une cause des plus sérieuses.

M. Vaubert lui répondit :

« Mon cher enfant,

« Tu es d'un âge, et — je le dis avec joie — d'un caractère, qui permettent d'avoir en toi une absolue confiance.

« Je suis donc certain que tu ne te serviras pas à la légère des renseignements que je vais te donner. Le pauvre père Simonet, qui est maintenant en enfance et bien près de sa fin, redoutait que l'histoire de Juliette ne fut connue dans le pays, car elle renferme un secret de honte, et ce vieux bonhomme si simple n'a jamais transigé sur les questions d'honneur.

« Si je suis prêt à te dire la vérité, c'est que tu pourras sans doute, plus tard surtout, être utile à la pauvre fille, qui va rester complètement orpheline et solitaire lorsque le vieillard aura passé de ce monde dans l'autre. — Il a aujourd'hui ses cent ans accomplis ! — Une seule chose m'inquiète, je te le dirai franchement, dans l'intérêt soudain que tu manifestes pour la petite. Elle ne ressemble pas aux jeunes paysannes de son âge. Elle a quelque chose d'étrange, et de très captivant, je dois l'avouer, dans la physionomie comme dans le caractère. Comprends bien que cela ne doit pas te conduire à lui porter plus d'amitié qu'il ne faut. Je ne sais pas ce que sera cette enfant. Pour le moment, c'est une bonne fille, travailleuse et rangée ; elle montre un grand dévouement au pauvre vieux tombé à sa charge, et qui n'a pas toujours été très bon pour elle. Mais la conduite de sa mère — que tu vas connaître — son éducation fâcheuse, ou plutôt son manque absolu d'éducation, sont de tristes antécédents, qui porteront peut-être plus tard leurs fruits déplorables. Puis, à tort ou à raison — mon Dieu ! à tort sans doute, mais enfin il faut compter avec l'opinion publique, — cette petite est un peu considérée comme une manière de paria et tenue à l'écart. Peu s'en faut que les bonnes femmes ne se signent en lui confiant de menues besognes : une reprise à faire, une lettre à écrire à leur gars au régiment... Elle écrit admirablement, cette

gamine !

« Enfin, mon garçon, que te dirai-je ? Ce n'est pas à toi, avec tes études, la carrière que tu prépares, à t'occuper d'un petit sauvageon tel que Juliette Simonet. Mets-toi bien cela dans la tête. S'il en était autrement, ton père et moi nous y mettrions bon ordre. Nous éloignerions ta « fée des eaux » en la plaçant à Meaux ou ailleurs comme bonne d'enfant ou femme de chambre. Pour une fée, la situation n'est pas brillante. Le grand-père mort, il faudra pourtant en arriver là.

Et maintenant, voici les détails que tu me demandes :

Juliette n'est pas la petite-fille, mais l'arrière-petite-fille du vieux Simonet. Celui-ci eut jadis plusieurs enfants, qui, à leur tour, en eurent d'autres. Tout cela partit pour chercher fortune, mourut, se dispersa. À quatre-vingt-sept ou huit ans, le bonhomme se croyait seul au monde et vivait du souvenir des siens joint au culte qu'il gardait pour les reliques de l'abbaye — Pont-aux-Dames, tu sais, dont ses ancêtres furent jardiniers de père en fils. La mémoire de la dernière abbesse, M^{me} de la Roche-Fontenille, qui l'avait parfois, tout petit, enlevé dans ses bras, lui restait surtout sacrée.

Or, un soir, Simonet voit entrer chez lui un jeune homme, qui lui dit : « Je suis votre petit-gendre, le mari de votre petite-fille Estelle, et je m'appelle le comte Fabien de la Roche-Fontenille. » En entendant ce nom, le vieillard voulait se mettre à genoux. Mais son visiteur reprit :

« C'est pour mon malheur que j'ai épousé cette femme. Estelle a volé. Elle est en prison. Moi, je m'expatrie, et je viens vous confier notre enfant, dont je ne puis me charger. Voulez-vous l'élever ? Je vous enverrai aussi régulièrement que possible de quoi fournir à ses besoins. »

Je ne te dépeindrai pas, mon cher Pierre, l'état d'âme où ces révélations jetèrent ce pauvre vieil honnête homme. Quoi, sa propre petite-fille était entrée dans cette famille que ses ancêtres avaient servie !... Cette famille rendue sacrée par tant de souvenirs et par les malheurs dont la Révolution l'accabla. Et elle n'y était entrée que pour y jeter la honte !... Ce nom si noble, si respecté, elle l'avait traîné devant les tribunaux, l'avait fait inscrire sur un registre d'écrou !

Vois-tu, l'indignation de ce pauvre vieux survit même à sa raison. Au milieu de l'accablement de l'âge, il a des lueurs de colère quand il songe à sa misérable petite-fille. Tout brisé qu'il est, il ne faudrait pas qu'elle se présentât jamais devant lui. Il arriverait peut-être un malheur.

Mais il n'en est pas question. Jamais plus on n'entendit parler d'elle. Il est difficile de croire qu'elle soit rentrée dans le bon chemin après avoir purgé sa condamnation. On descend plus facilement ces pentes-là qu'on ne les remonte.

Le père Simonet se chargea de son arrière-petite-fille, plutôt par dévouement pour le jeune comte que par pitié pour son propre sang. Il en voulut toujours à Juliette d'être la fille d'une voleuse.

Tu me demanderas maintenant pourquoi cette enfant ne porte pas son vrai nom : de la Roche-Fontenille. Ou plutôt tu devines quels sentiments ont contraint Simonet à le cacher. Ce nom retentissant, porté par une pauvre petite paysanne, aurait fait presque scandale dans le pays. En même temps que le rang du père, on aurait appris l'infamie de la mère. La tache faite sur le blason d'une famille respectée fut devenue ineffaçable, et, pour ainsi dire, vivante. Par égard pour les bienfaiteurs de ses ancêtres, par considération aussi pour sa vieille honnêteté, à lui-même, Simonet se refusa à rendre publiques ces tristes histoires.

Le comte Fabien, parti pour l'Australie afin de refaire sa fortune, comptait bien revenir chercher sa fille, et lui donner, ainsi qu'à l'aïeul, le bien-être, sinon la richesse. Hélas ! la mort a renversé tous ses projets. Aujourd'hui, Juliette n'a plus au monde — car les Fontenille voudront toujours ignorer son existence — Juliette n'a plus pour famille qu'un centenaire qui s'éteint et une mère inconnue, qu'il vaut mieux pour elle peut-être ne jamais rencontrer.

Voilà ce que j'ai cru devoir te dire.

Et maintenant, ne t'afflige pas trop pour cette petite fille.

Les enfants qui souffrent des fautes de leurs parents sont certainement à plaindre. Mais ni pitié, ni aveuglement volontaire ne saurait effacer la loi fatale, qui, selon la vieille expression biblique : « punit les pères dans les enfants jusqu'à la deuxième et troisième génération, » et même au

delà. M. Daubessart pourrait te dire que les anciens connaissaient bien les conséquences inéluctables de l'hérédité. Les théories de la science moderne n'ont certes pas la puissance pratique qu'avaient leurs dictons à ce sujet. On parle beaucoup maintenant d'atavisme — un mot nouveau pour une chose bien vieille — et cependant l'on agit comme si l'atavisme était une chimère analogue à l'influence du nombre treize ou aux exploits des loups-garous. Alliances, mariages, éducation, tout se fait, dans le monde, comme si ce facteur formidable n'existait pas.

Toi, Pierre, tu entres dans la vie avec l'héritage sacré d'une ancienne et forte honnêteté : tu es le fils d'un brave homme, d'une charmante et pure femme. Ils t'ont donné la santé physique et morale, qu'ils tenaient eux-mêmes de leurs pères. Tu as à conserver, à défendre cet inappréciable trésor. Si tu le développes comme tu le dois, il grandira pour toi et se multipliera dans tes fils. N'oublie pas ces choses, mon cher enfant. Aie-les toujours présentes devant les yeux.

Je termine cette lettre, si longue, en te félicitant de ta guérison, aujourd'hui presque complète, et en te donnant mon approbation très vive à propos de tes lectures. Tu as bien employé ta longue réclusion. Nous aurons de quoi causer ensemble lorsque tu viendras au village.

Et maintenant, mon ami, adieu. Je te réitère l'expression de ma vieille, et sûre, et profonde affection.

Ton parrain dévoué,

« PIERRE VAUBERT. »

Pierre Marsant lut et relut cette lettre. Comme il sortait maintenant, marchait autour de la place Vintimille et s'asseyait dans le square, il emporta ces pages avec lui. Il en reprit les lignes une à une et réfléchit longtemps sur chaque phrase, la tête renversée contre le dossier du banc de bois peint en vert.

Il était seul. Depuis la fenêtre de son cabinet, M. Daubessart pouvait le surveiller, voir s'il ne s'échappait pas sur les béquilles dont il se servait encore. Cette demi-liberté ne paraissait donc pas exagérée au maître de pension.

Et Pierre songeait, envahi par une foule de réflexions étonnées, impressionné par l'importance du secret qu'il était le seul à connaître complètement, puisque seul, en ce moment, il savait que M^{me} Courtois était bien la mère de Juliette. Le blâme impitoyable jeté par son parrain sur cette femme si repentante, si résignée, si dévouée, que le jeune garçon ne pouvait, malgré tous ses efforts, considérer comme une coupable, lui serrait le cœur. De quelle façon allait-il maintenant dénouer ce mystère, dont il avait retrouvé le fil ? Que devait-il dire à M^{me} Courtois ? Comment la mettrait-il en présence de sa fille ? Ainsi Juliette était bien la fille d'un comte ? Mais que devenaient les rêveries folles de la pauvre petite, qui, au lieu d'une riche princesse, retrouvait une mère misérable et méprisée ? N'avait-on pas à craindre la haine entêtée du vieux Simonet ? Ne fallait-il pas se cacher de lui ?

Parmi tant de préoccupations, une obscure pensée travaillait encore le cerveau de Pierre : Pourquoi son parrain le détournait-il de trop s'intéresser à Juliette ? Entre les lignes sévères du meunier, on sentait comme un attendrissement involontaire sur celle qu'il appelait « un petit sauvageon. » Mais quelle était sa crainte secrète ? Que, chez son filleul, un attendrissement semblable ne vint à se transformer en un sentiment plus fort ?... que Pierre n'aimât trop Juliette ?... ne voulût, plus tard, l'épouser ?...

À cette idée, le jeune garçon sourit et se redressa... On le considérait donc à présent comme un homme, puisque l'on commençait à compter de la sorte avec ses sentiments ?

Cela le flatta beaucoup, et, par un effet contraire à celui qu'attendait son parrain, réveilla très doucement et très vivement en lui le souvenir de sa petite amie d'enfance. Sous le jour baissant, tandis que, dans le square Vintimille, s'éteignaient peu à peu les piaillements des bébés et des moineaux, et que la poussière soulevée par ce bruyant petit monde descendait lentement sur les étroites pièces de gazon brûlé, une vision charmante passa devant deux jeunes et profonds yeux bruns, rendus fixes par une intense rêverie. Une fillette aux longs cheveux d'or, emmêlés avec des tiges de liserons, se tenait assise dans un bateau que berçait la rivière brillante, au milieu d'un frais paysage. Puis cette fillette devenait une frêle petite fée, entr'ouvrant, l'air railleur, les buissons du bois de Misère, tandis

que, sous les hautes futaies sombres, vibrait le clair et rustique refrain de sa chanson :

« Gardez-vous bien,

Car l'amour vient...

Oh ! la, oh ! laire !...

Il met les cœurs dans la misère.

Oh ! la, oh ! laire... oh ! la, oh ! laire... »

— Monsieur Pierre, dit une voix près de lui, vous n'avez donc pas entendu la cloche de la pension, qui vient de sonner le dîner ?

— Madame Courtois, dit Pierre, qui venait de tressaillir en la voyant tout à coup devant lui, votre petit nom est Estelle, n'est-ce pas ?

— C'est vrai ! Comment le savez-vous ?

— Alors tout est certain, dit-il vivement. Il n'y a plus aucun doute.

Et ne songeant plus à ses bonnes résolutions de préparer l'infirmière à une joie trop violente, il ajouta, lui saisissant les mains :

— Vous savez que c'est bien elle. J'ai pris tous les renseignements possibles, allez ! Je la connais, votre petite fille, votre Juliette... Je vous mènerai auprès d'elle..., dès demain, si vous voulez.

Ce ne fut pas le lendemain, cependant, que la mère coupable et repentante eut ce douloureux bonheur de revoir son enfant, éloignée d'elle durant tant d'années par sa propre faute. Ce fut environ une semaine après le jour où Pierre eut reçu la lettre de son parrain.

Le jeune garçon — comme les médecins le lui avaient promis — put déposer ses béquilles pour le moment de la rentrée des classes. Sur sa demande et celle de son père, il ne reprit pas ses études en même temps que ses camarades, mais il obtint huit jours de sursis pour aller se remettre complètement dans sa famille. Il obtint de M. Daubessart la permission d'emmener M^{me} Courtois. Ses soins lui étaient encore nécessaires, disait-il ; puis il voulait donner huit jours de distraction et de repos à l'excellente

garde-malade qui s'était enfermée avec lui dans la triste infirmerie pendant deux mois brûlants d'été.

Ces raisons parurent suffisantes au maître de pension, à qui, du reste, l'on ne jugea pas à propos d'en donner de plus décisives.

Et tous deux, le jeune garçon avec l'infirmière, par un beau matin sec et frais d'octobre, s'étaient mis en route pour Villiers.

Ils furent joyeusement accueillis dans la jolie maison neuve, où François Marsant venait à peine de s'installer avec sa fille Marguerite.

Deux étages, blancs comme neige sous leur enduit de chaux, des volets verts, un toit de tuiles rouges, tiraient l'œil par leur aspect neuf et pimpant, au bord de la route nationale qui conduit de Paris à Vitry-le-Français. À côté de la maison d'habitation, une large grille de bois s'ouvrait, surmontée d'un auvent de chaume très coquet — style rustique, — et cet auvent lui-même supportait une énorme enseigne. L'on y voyait peinte une vache rousse et blanche, aux lourds pis gonflés de lait ; et, comme pendant à cette vache, un cheval au galop, dont la crinière s'envolait au vent, dont la queue balayait la terre. Ce cheval et cette vache, au lieu d'être raides, grotesques et invraisemblables, comme les animaux dont s'ornent en général les enseignes, frappaient par leur air bien vivant et le naturel de leurs allures. Cela tenait à ce qu'un vrai peintre les avait fait surgir de cette planche de bois. Franz Kleinher, au retour de son voyage d'Alsace, était allé passer quelques jours à Villiers, et s'était fait un plaisir de plier son pinceau à cette humble besogne, pour rendre service au père de son meilleur ami.

Entre le cheval et la vache, sur cette magnifique enseigne, s'étaient des lettres flamboyantes : FRANÇOIS MARSANT, MARCHAND DE CHEVAUX, NOURRISEUR. ÉCOLE DE DRESSAGE. VENTE DE LAIT EN GROS ET AU DÉTAIL.

À l'intérieur de la grille, se développait une belle cour sablée, bordée au fond par les écuries et les étables. Des charrettes de foin, que l'on vidait par une fenêtre des greniers, un cheval qui trottait gaîment tout seul hors de son écurie, des vaches entrant et sortant, conduites au pré ou ramenées à l'étable, des chiens qui bondissaient en aboyant de joie, des bandes de poules picorant le grain tombé, tout cela contribuait à donner à l'établissement de François Marsant un air de vie heureuse et de prospérité.

Tout auprès, touchant la grille de bois et son enseigne voyante, s'étendait la façade bien connue de l'*Hôtellerie des Saules*. Les nouveaux propriétaires l'avaient fait repeindre, et, sur la plaque de tôle grinçant au-dessus de la porte, on pouvait voir s'étaler, au lieu de la vague silhouette effacée d'autrefois, un bouquet de saules tout fraîchement reverdi.

Sur le seuil de l'auberge, au grand étonnement de Pierre, se pavanait maintenant un garçon en veste noire, en escarpins, les reins serrés dans une serviette blanche, une autre serviette sous le bras.

Quel changement pour ce modeste village de Villiers-sur-Morin !

Mais le « lieutenant » expliquait à son fils que tout cela était organisé pour attirer le Parisien. On espérait que le pays, très aimé déjà par les rapins, deviendrait un but d'excursion pour les habitants de la capitale. C'était pour Paris tout seul, pour ce monstre capricieux dont la faveur fait prospérer, dont l'oubli devient une condamnation à mort, que l'on soignait les beaux chevaux à croupe luisante dans les écuries de François ; c'était pour refaire son estomac ravagé que les magnifiques et paisibles vaches donnaient leur bon lait écumeux ; c'était pour satisfaire sa dédaigneuse fantaisie que l'*Auberge des Saules*, au lieu d'une modeste servante, avait de corrects garçons, et remplaçait les plats de friture par le homard à l'américaine et les écrevisses bordelaises.

— Ont-ils eu beaucoup de monde, cet été ? demanda Pierre à son père en parlant de leurs successeurs.

— Pas un chat, répondit le lieutenant, l'air soucieux à cause de ses échéances. Ils ont effarouché leur ancienne clientèle, les rouliers et les peintres, pour lesquels une guinguette s'est tout de suite établie, cent mètres plus loin. Mais ce sera pour l'année prochaine. On fera beaucoup de réclame dès le commencement de l'année. Des *hommes-sandwichs* se promèneront sur les boulevards de Paris, avec, d'un côté, l'enseigne de l'*Hôtellerie*, de l'autre un merveilleux paysage traversé par le Morin, puis une annonce de ce genre : « À trois quarts d'heure de Paris, par la gare de l'Est, ancienne *hostellerie rustique*. Table d'hôte et pension. Site pittoresque. Immenses forêts, etc. Prix modérés. »

Pierre, sans trop savoir pourquoi, se sentait le cœur serré en découvrant toutes ces innovations, une autre chose l'affligea. C'est que le

pont qui traversait le Morin en face de l'auberge, et qui la reliait, ainsi que l'établissement de son père, au gros du village, était barré par des pieux de bois et des lattes transversales. Pour communiquer avec le pays, il fallait traverser la rivière en bateau. Cela faisait un tort immense à l'*Hôtellerie des Saules* et gênait beaucoup le marchand de chevaux pour la circulation de ses bêtes.

Pourquoi donc cette barrière avait-elle été placée là ?

Son parrain Vaubert, d'un air moitié indigné, moitié goguenard, lui en donna l'explication.

L'hiver précédent, une crue subite du Grand-Morin avait emporté quelques pierres du pont, qui était d'une seule arche massive, très vieux, construit au temps des châteaux-forts. La réparation eût été facile, peu coûteuse, et l'on aurait pu continuer à se servir du pont, au moins jusqu'à ce que l'on eût avisé à le remplacer par une construction plus moderne, plus solide. Mais le Conseil municipal résolut de saisir cette occasion pour demander l'autorisation d'un emprunt destiné à doter la commune d'un pont de fer, surmonté d'une belle chaussée, où charrettes, cavaliers et piétons circuleraient en toute sécurité.

Pour forcer la main au Gouvernement, on déclara le pont impraticable et l'on y établit d'urgence une barrière permettant aux seuls piétons de le traverser. En même temps, on rédigeait un projet emphatique par lequel était démontrée la nécessité absolue de relier Villiers, Coutevroult et les hameaux environnants à la grande route nationale qui va de Paris à Vitry-le-Français, et proposant la construction d'un pont mieux adapté que l'ancien à l'importance de la commune. Ce projet était l'œuvre d'une commission de cinq membres, laquelle s'entendit avec un ingénieur des Ponts-et-chaussées, appelé tout exprès de Meaux.

Le 25 février de cette même année 1878, le Conseil municipal approuvait à l'unanimité ce travail dûment étudié et complet, qui, moyennant une dépense de quinze mille francs, devait doter la population d'une indispensable voie de communication avec la route nationale limitrophe. On votait en même temps une imposition de sept centimes et demi pendant quinze ans pour payer les intérêts et l'amortissement de ces quinze mille francs.

— Eh bien ! demanda Pierre qui écoutait attentivement les explications de son parrain, c'est donc si long à construire, un pont, que, du mois de février au mois d'octobre, on ne l'a pas même commencé ?

— Oh ! oh ! s'écria le meunier avec un petit rire ironique, tu es trop impatient, mon garçon, pour un Français. Il n'en va pas ainsi dans notre pays. Si les habitants de Villiers, qui sont presque tous disposés à payer pour ce pont, et qui sont presque tous aisés ou même riches, s'étaient entendus pour réunir les fonds nécessaires et faire de cette construction une entreprise collective indépendante de l'État, nous aurions déjà notre pont à bon compte, bien conditionné, et toute la commune ne resterait pas ainsi dans un état fâcheux de blocus, dépensant d'ailleurs beaucoup individuellement pour payer le passeur : car tu as remarqué sans doute qu'aujourd'hui les piétons eux-mêmes ne peuvent plus traverser le vieux pont.

— C'est vrai. Pourquoi ?

— Parce que, depuis sept mois, l'eau a continué de ronger la brèche qui s'est ouverte, et, maintenant, il ne serait pas sûr d'y mettre le pied.

— Pourquoi, parrain, n'a-t-on pas du moins réparé cette brèche ?

— Ah ! c'est que, pour poser deux pierres avec un peu de ciment, il aurait fallu presque autant de délibérations, de votes, de projets, de contre-projets et de visas, que pour reconstruire le pont de fond en comble.

— Mais enfin, parrain, qu'attend-on pour se mettre à l'œuvre ?... qu'a-t-on fait déjà ?

— Ce qu'on a fait ? Voilà. J'ai commencé par envoyer le dossier au sous-préfet de Meaux. Le sous-préfet, ne le trouvant pas complet, me l'a renvoyé. J'ai ajouté la pièce manquante, puis je lui ai, de nouveau, expédié le tout. Le sous-préfet a transmis le dossier au préfet, qui, à son tour, l'a examiné. N'ayant rien trouvé à redire, il l'a soumis au Conseil des bâtiments civils du département de Seine-et-Marne. Après un épiluchage consciencieux du projet, le Conseil des bâtiments civils y remarqua de fâcheuses lacunes. En effet, l'ingénieur qui en est l'auteur avait bien indiqué la provenance des matériaux à employer : — Fer pour le tablier, moellons et ciment pour les culées, — mais il avait oublié de marquer si le ciment serait

de première ou de seconde qualité. Le Conseil des bâtiments civils ne put se prononcer. Il renvoya le dossier au préfet, qui le réexpédia au sous-préfet, lequel me le retourna, à moi, maire de Villiers. Je consultai immédiatement l'ingénieur sur le point important qu'il fallait éclaircir.

— Oh ! c'est trop fort ! s'exclama Pierre.

— L'omission réparée, reprit M. Vaubert, le dossier remonta de notre mairie à la sous-préfecture, de la sous-préfecture à la préfecture, et de la préfecture au Conseil des bâtiments civils. Le Conseil des bâtiments civils approuva le projet, sauf une ou deux réserves. Le pont lui semblait trop large, trop monumental pour l'importance de notre commune. Je n'entre pas dans le détail des observations techniques. Bref, après une nouvelle pérégrination du dossier et les corrections de l'ingénieur, le projet est enfin parti, il n'y a pas plus de huit jours, avec un avis favorable, pour le Ministère de l'Intérieur. Et voilà où nous en sommes. Ce n'est, d'ailleurs, que le commencement.

— Le commencement... Bonté divine ! parrain, qu'y a-t-il donc encore à faire ?

— Et le Ministère des Travaux publics, mon enfant ! Et le Conseil général des ponts-et-chaussées ! Et l'ingénieur en chef du département ! Et l'ingénieur d'arrondissement de Meaux ! Le dossier doit régulièrement stationner plusieurs semaines, pour ne pas dire plusieurs mois, dans les cartons de tous ces gens-là. Il n'en sortira jamais, si les députés du département ne l'en tirent à force de démarches. Puis, pour l'autorisation de l'emprunt, il faudra qu'il passe encore par le Ministère des Finances et par le Conseil d'État. Enfin il sera soumis à la signature du Président de la République.

— Mais quand est-ce que Villiers aura un pont ?

— Dans deux ou trois années au plus tôt, mon enfant.

— Mais les habitants auront dépensé, durant ce temps, pour le bac, bien plus que le pont ne coûterait, et ils auront souffert d'incroyables désagréments, sans compter les pertes matérielles produites par leur isolement. Le commerce de papa, par exemple, et l'*Auberge des Saules* vont en souffrir beaucoup.

— Tant mieux, mon garçon, qu'ils en souffrent ! De pareilles expériences donneront peut-être aux Français l'esprit d'entente et d'initiative en commun, et pourront seules nous sortir de la barbarie relative où nous maintient un pareil état de choses. En France, lorsqu'on a besoin de faire remettre un robinet à sa fontaine ou une palissade autour de son jardin, on s'adresse au Gouvernement. Ce peuple, si épris de liberté, ne sait pas agir dans le libre exercice de son indépendance. Je vais te conter une histoire.

— Voyons, parrain.

— C'est une plaisanterie, je le crois bien, mais caractéristique. Autour d'une prison, située dans une grande ville que je ne te nommerai pas, s'étendait un boulevard bordé d'arbres, entre lesquels il y avait quelques bancs. Depuis une vingtaine d'années, à ce qu'on assure, les factionnaires qui se tenaient aux portes recevaient comme consigne, chaque fois qu'ils prenaient la garde, d'empêcher les promeneurs de s'asseoir sur ces bancs. Quel était le but de cette singulière interdiction ? Nul n'aurait pu le dire. Le fait est qu'à peine un pauvre diable, exténué de fatigue, une ouvrière chargée d'un lourd paquet, ou tout autre passant, essayait-il de se reposer sur ces sièges inhospitaliers, qu'un geste du factionnaire ou quelques mots brutalement criés leur ordonnaient de marcher, comme à autant de juifs-errants. Dans le quartier, on avait beau murmurer et réclamer ; dans la prison même, le personnel avait beau s'étonner, la consigne subsistait avec toute sa rigueur. Un nouveau gouverneur, toutefois, ayant été nommé, se montra plus curieux que son prédécesseur. À force de chercher, de fouiller dans les archives de la prison, il finit par découvrir l'origine de la coutume qui l'intriguait. Vingt ans auparavant, l'on avait repeint tous les bancs sur la promenade extérieure, et donné au fonctionnaire de garde la consigne d'empêcher les gens de s'y asseoir. Cette consigne, transmise durant les deux jours que les bancs prirent pour sécher, n'avait jamais été levée. Au bout de très peu de temps, l'on en avait oublié la raison, et ni gouverneur, ni officier, ni caporal n'avait pris l'initiative de l'abolir en la reconnaissant absurde. Je suis persuadé qu'il fallut bien des paperasses, des rapports, des démarches, des signatures, pour supprimer une défense tellement admise par la routine qu'elle devait sembler naturelle et nécessaire.

Cette anecdote fit beaucoup rire Pierre, mais il promit solennellement

à son parrain que, lorsqu'il serait un homme, il combattrait de tout son pouvoir, dans toutes les petites circonstances où il la verrait poindre parmi son entourage, cette tendance à tout attendre de l'autorité, ou, comme l'appelait M. Vaubert, cette notion de l'État-Providence, qui paralyse l'initiative privée et retarde tout progrès.

— Les lenteurs effroyables de l'administration pénétrant tout, disait le maire, sont comme un frein constamment serré pour enrayer l'activité du pays.

CHAPITRE XII MÈRE ET FILLE

Tandis que Pierre, dont les premiers pas à Villiers avaient été faits pour revoir son parrain, questionnait le meunier sur les changements survenus au village, écoutait ses explications avec un intérêt passionné, puis prenait ensuite la parole et lui racontait comment il avait retrouvé la mère de Juliette, une scène étrange et poignante se passait chez François Marsant.

Là, nul encore ne connaissait l'histoire de M^{me} Courtois.

Pierre s'était montré absolument discret, même auprès de son père et de sa sœur Marguerite. Ce plan de silence avait été convenu, durant le trajet de Paris à Esbly, entre le jeune homme et l'infirmière. La mère coupable ne voulait se faire connaître qu'à sa fille, car elle craignait la colère du farouche Simonet et les commentaires de toute la contrée. Elle avait pourtant consenti à mettre le maire du village, M. Vaubert, dans la confidence, et, avant toute autre démarche, Pierre avait été s'entretenir avec lui.

L'absence de son brave petit ami, si raisonnable, si prudent, si dévoué, paraissait longue à la pauvre femme. Elle regrettait sa promesse de l'attendre. Une irrésistible envie la saisissait de sortir, de parcourir au hasard les ruelles et les routes du pays : elle rencontrerait peut-être sa fille... Oh ! comme elle se sentait sûre de la reconnaître aussitôt qu'elle l'apercevrait.

Mais Pierre avait dit : — « Non, il faut avant tout consulter mon parrain. Promettez-moi de ne pas bouger jusqu'à ce que je revienne. »

Toute tremblante et docile dans l'émotion presque suffocante qui l'étreignait, M^{me} Courtois avait acquiescé d'un signe de tête. Et maintenant elle s'en repentait.

Heureusement, du moins, dans l'angoisse d'une pareille attente, elle ne se trouvait pas obligée de causer. Le maître de la maison et sa fille, après avoir accueilli d'une chaude bienvenue la personne dévouée qui avait si bien soigné leur Pierrot, étaient retournés à leurs affaires.

— Vous êtes chez vous, lui avait-on dit.

Elle avait goûté à quelques rafraîchissements, admiré la jolie chambre claire, au frais papier semé de bleuets, qui devait être la sienne pour

quelques jours, puis elle était demeurée seule.

Alors elle était descendue, pour parler tout de suite à Pierre dès qu'il rentrerait, et elle se tenait assise près de la croisée donnant sur la route, dans une pièce que l'on désignait pompeusement sous le nom de Bureau.

C'était une petite chambre qui s'ouvrait par une porte vitrée sur la cour de l'établissement, à gauche de la grille. Une table couverte de registres, de livres de comptes, de paquets de factures et d'enveloppes vides, en occupait le milieu. Sur les murs, on remarquait des photographies ou de mauvais dessins représentant des scènes équestres et des vainqueurs du Grand Prix de Paris. Dans un coin, à terre, s'alignaient des bouteilles de lait dont le couvercle était maintenu par un petit sceau de plomb. Également à terre, appuyée contre la muraille, il y avait une selle usée à côté d'une bourriche fermée après laquelle pendait une étiquette en parchemin. Plus loin, on voyait des fouets debout, mêlés à des cannes à pêche, à des filets pour les papillons. Des éperons luisaient sur le marbre noir surmontant un poêle en faïence.

M^{me} Courtois avait commencé par examiner les dessins pendus aux murailles, afin de faire passer le temps. Bientôt elle les connut tous par cœur, et même le portrait de *Saint-Christophe* — un cheval qui, cette année-là, avait triomphé au Grand Prix de Paris, battant tous les favoris et ruinant les bookmakers qui le donnaient à cinquante contre un : une surprise des plus saugrenues, dont on devait se souvenir longtemps dans le monde du sport.

Mais les formes efflanquées et la tête mince de *Saint-Christophe* n'étaient pas pour distraire M^{me} Courtois de ses préoccupations. Elle s'approcha de la croisée. Voilà donc la route où depuis treize ans trottaient les petits pieds de sa fille — qui devait maintenant en avoir plus de quinze ! Cet air, qui remuait doucement les peupliers, était celui qu'elle respirait ! Cette rivière, que de fois ne l'avait-elle pas traversée ! Et toutes les maisons de ce village !... dans pas une seule elle n'était inconnue.

Tout à coup, l'infirmière eut une sourde exclamation. Ses grands yeux douloureux devinrent égarés et fixes comme devant une surprenante apparition.

C'était bien une apparition, aussi fantastique, aussi étrange qu'on peut l'imaginer, dont ses regards éperdus s'emplissaient.

Une barque traversait le Morin, venant de son côté, juste vis-à-vis, en ligne droite. Un villageois, dont elle ne voyait que le large dos couvert de futaine grise, soulevait les avirons et les laissait retomber en cadence. À l'arrière se tenait assis un être singulier, qui lui faisait face. Était-ce un nain, un malheureux infirme ?... Était-ce même seulement un homme ?... Tout de suite au-dessus des maigres genoux recroquevillés de cet être bizarre apparaissait une tête, sans cou, sans épaules... une tête invraisemblablement vieille. Cette tête, entourée comme d'un nimbe par les larges bords d'un chapeau de paille placé très en arrière, semblait ne tenir à aucun buste, mais reposer sur les rotules de l'effroyable et vénérable monstre. Vénérable, il l'était par ses longs cheveux blancs et sa barbe neigeuse : mais ses traits offraient une expression qui ne paraissait pas non plus naturelle, quelque chose de pitoyable et de repoussant à la fois, un air de niaiserie et de tristesse, traversé de farouches éclairs.

À côté de lui, se tenait debout une jeune fille de quinze ou seize ans, très svelte, avec un long cou portant haut sa petite tête fière. Un teint merveilleux, tellement translucide et nacré qu'il semblait, sous l'ombre des saules, dégager comme un rayonnement subtil et doux ; des traits plutôt irréguliers, mais d'une délicatesse excessive ; des yeux veloutés et fauves ; des cheveux d'or sombre, dont on apercevait les lourdes torsades sous un chapeau rond, sans ruban.

M^{me} Courtois la reconnut tout de suite, moins peut-être à cause des descriptions de Pierre que par un souvenir lointain, presque évanoui, ressuscité en une seconde ; puis aussi par un ébranlement confus de tout son être, sorte de cri sourd de sa chair et de son sang, qui vint expirer sur ses lèvres en deux mots :

— Ma Juliette !... ma fille !...

Elle s'absorba dans la contemplation de cette enfant, oubliant l'étrange vieillard à côté d'elle, pendant les deux minutes que prirent la traversée et le débarquement des voyageurs. L'intensité de son émotion était telle qu'elle ne la sentait plus, pour ainsi dire ; il lui semblait que sa vie morale et physique venaient de s'arrêter dans la fascination qui la clouait à

cette place : la douleur et la joie se taisaient également dans son cœur ; le sang ne coulait plus que bien faiblement dans ses veines.

Elle allait s'évanouir... Un cri strident la fit tressaillir, la rappelant brutalement à elle-même. Elle se retourna. C'était le petit coucou de la vieille horloge, dont François Marsant n'avait pas voulu se séparer en quittant les Saules. Dans un coin obscur, il battait des ailes et tournait la tête par saccades, en jetant trois fois sa note moqueuse. Puis il disparut, frappant avec humeur derrière lui la petite porte de sa maisonnette.

Au même instant, Juliette entra, suivie de son grand-père.

Simonet, maintenant âgé de plus d'un siècle et littéralement cassé en deux, présentait un type quasi fabuleux qu'on ne se fût pas attendu à rencontrer en dehors des contes de fées. Sa petite-fille, avec une grâce rayonnante et toute légère de sylphe, le complétait par l'opposition extrême de sa jeunesse et de sa beauté, et ne semblait pas beaucoup plus terrestre et naturelle que lui-même. À eux deux ils formaient un couple d'aspect véritablement fantastique.

Il y avait longtemps que le centenaire ne s'était aventuré si loin de sa maison. Mais il était en pourparlers avec François Marsant pour la vente de son lopin de terre, qu'il avait dû renoncer à cultiver lui-même. L'extrême pauvreté où il se trouvait réduit, malgré le travail de Juliette, le décidait à se défaire de son petit champ. Pour son âme de vieux paysan, c'était un déchirement dont on ne saurait peindre l'angoisse. De plus, il avait entendu dire que le marchand de chevaux allait transformer en pré pour ses bêtes les quelques arpents de belle terre franche où lui-même avait recueilli tant de superbes récoltes. C'était un véritable meurtre, et que le vieillard ne verrait certainement pas s'accomplir. Il venait s'en expliquer avec François Marsant, et lui poser certaines conditions en dehors desquelles le maquignon — expression dédaigneuse du père Simonet — n'obtiendrait pas pour un pouce carré de ce fameux terrain.

— Donne-moi le petit sac ?... As-tu le petit sac, Juliette ?... dit-il en bredouillant dès qu'il fut entré, sans remarquer, à ce nom, le tressaillement de l'étrangère qui se tenait là, dans l'embrasement de la croisée, le dos tourné contre la lumière.

— Le voici, grand-père, fit la jeune fille.

L'étonnant vieillard eut un ricanement de joie, qui creusa effroyablement les rides énormes de son visage, lorsqu'il saisit le sac tendu vers lui — une musette de toile grise, tout arrondie et pesante, à cause de son contenu.

Juliette ne la lâchait pas, craignant qu'elle ne fut trop lourde pour les mains tremblantes du centenaire, mais le vieux la lui arracha presque, en grommelant.

Alors il prit sur la table un journal qu'il étala, détacha le cordon qui liait la musette, et fit couler doucement une belle terre brune, fraîche et fine. Ses yeux pétillèrent devant le monceau qu'elle forma. Il y plongea ses doigts, il en pétrit une poignée entre ses deux paumes.

— Regarde cela, fit-il. Est-ce que c'est de la terre faite pour porter de la mauvaise herbe et pour être piétinée par des bestiaux ? Regarde-la se tasser dans ma main et s'égrener quand je la presse entre mes doigts. J'aimerais mieux la manger que de la voir passer entre les mains d'un propriétaire qui ne lui ferait pas produire tout ce qu'elle peut donner.

Cette dernière phrase, trahissant la faiblesse d'esprit où était tombé le vieillard, fut prononcée avec un mouvement vorace vers le petit monceau de terre, comme si réellement il allait le dévorer. Une ombre de tristesse lassée passa sur le pur et expressif visage de sa jeune compagne.

— Pardon, madame, dit Juliette en se tournant vers M^{me} Courtois, qui venait de s'asseoir, accablée d'émotion. Savez-vous si nous pourrions parler à M. Marsant ? N'est-il pas à la maison ?

— Je vais m'informer, balbutia l'infirmière.

Elle se leva pour sortir, désirant sentir l'air, se retrouver elle-même, prise de terreur à l'idée qu'elle allait peut-être se trouver mal ou se trahir.

Mais comme elle passait, chancelante, à côté du vieux Simonet, celui-ci poussa un grand cri :

— La Madelon ! ma fille !... Toi ?... Not' Madeleine ?... Toi ?...

Il venait de lâcher sa terre, tout à coup, et reculait, bégayant, effaré, ses prunelles agrandies fixées sur M^{me} Courtois comme sur un spectre.

Les deux femmes restaient pétrifiées.

Il y eut une ou deux secondes d'un silence poignant. Puis l'expression tragique s'atténua, s'adoucit, s'effaça sur le visage du centenaire. Ses traits, hachés par les rides, se détendirent. Ses yeux se ternirent et se noyèrent dans un vague hébètement. Il éclata d'un rire idiot.

— Eh bien, Madelon, viens donc m'embrasser. On ne dit pas bonjour à papa, aujourd'hui ?

Quelle demi-lueur singulière s'était faite dans son cerveau d'aïeul centenaire en présence de cette Estelle Courtois, sa petite-fille, dont la ressemblance avec sa mère Madeleine Simonet aurait été sans doute frappante si celle-ci eût encore vécu ?

Le vieillard tombé en enfance oubliait toute une génération, et précisément la génération maudite et marquée d'un sceau de honte.

Jamais il n'avait vu cette coupable Estelle, qu'il avait pris l'habitude d'imaginer sous des traits jolis et pervers, mais le visage de sa fille Madeleine restait gravé très profondément dans son cœur. C'était bien ainsi que son souvenir la lui peignait sans défaillir durant sa longue vieillesse et jusque dans les dernières années de sénilité obscure ; c'était bien ainsi : avec de beaux traits réguliers, de grands yeux graves et doux, de sombres cheveux divisés en deux bandeaux bien lisses, et jusqu'à cette modeste robe foncée, tenue d'ouvrière ou de paysanne.

— Allons, Madelon, répétait-il, pourquoi ne viens-tu pas m'embrasser ? Tu boudes donc ton père ? ce n'est pas bien.

Il se frappa le front.

— Ah ! dit-il, je vois... C est à cause d'Estelle que tu as si mal élevée. Nous n'en parlerons pas, elle est morte pour nous... Et ne me l'amène jamais surtout ! ajouta-t-il d'un air sombre, car si je la rencontre, je la tuerai !... je la tuerai !...

— Non, mon père, non, vous ne la verrez jamais, cria M^{me} Courtois, tombant à genoux devant le pauvre vieillard en enfance, qui souffrait encore de ses fautes, à elle, jusque dans la nuit de ses cent ans. Oui, je suis Madeleine... votre fille. Estelle est morte... Elle est morte en implorant votre

pardon.

— Pas de pardon !... murmura le vieux paysan, faisant comme un effort pour redresser sa taille, irrémédiablement courbée.

Mais, tout à coup, ses yeux se fermèrent. Juliette, qu'avait abasourdie cette scène rapide, vit seulement que le vieillard tombait en défaillance. Elle se précipita pour le soutenir, et l'assit sur une chaise, aidée par M^{me} Courtois vivement relevée.

Au même instant, François Marsant entra dans le bureau par une porte intérieure, tandis que, du dehors, arrivait Pierre, revenu de chez son parrain.

L'état du vieux Simonet parut si grave au « lieutenant », qu'il permit à son fils de prendre le cabriolet et de courir à Crécy chercher le médecin.

La violente émotion éprouvée tout d'abord par le père Simonet à la vue de celle qu'il prenait pour sa fille, avait eu beau s'atténuer dans les profondeurs affaiblies et engourdies de son cerveau, elle ébranlait encore trop vivement cette constitution de centenaire.

Il ne devait pas s'en relever.

Transporté chez lui, le vieillard expira quelques heures plus tard, sans avoir repris connaissance.

Pierre voulut le suivre au cimetière, et il fut à peu près le seul du pays qui rendit ce dernier hommage au vieil homme énergique et bizarre, dont l'orgueil, durant sa vie, avait su tenir à distance toute hypocrite et inutile sympathie.

Il fallut que le menuisier du village construisît un cercueil de forme spéciale pour enfermer le corps brisé de ce paysan, qui n'avait jamais aimé que la terre, et dont la terre s'emparait enfin complètement, après l'avoir courbé vers elle par sa mystérieuse attraction.

Pierre, en le suivant par les routes grises et sèches, sous les grands arbres dont le vent arrachait tumultueusement les feuilles jaunies, songeait à sa chère vieille tante, et sentait son jeune cœur bien lourd.

Décidément, son enfance, à lui, son enfance insouciante, durant laquelle il se laissait vivre comme un petit animal irresponsable et joyeux,

était finie, et pour toujours.

Cette année, qui s'approchait de sa fin, avait bouleversé bien des choses dans son existence à peine commencée. Il avait perdu sa douce Providence vivante ; tout était changé dans son village ; lui-même avait beaucoup souffert, et sauvé la vie d'un homme ; il avait acquis une foule de notions nouvelles ; son parrain lui parlait de devoirs sociaux. Et les aventures de M^{me} Courtois, l'humiliation de la malheureuse femme en face de sa propre fille, lui laissaient entrevoir des abîmes infinis d'erreur et de souffrance sous les dehors faciles et brillants de l'existence humaine.

Durant l'extrême jeunesse, la tristesse a sa volupté. Les impressions poignantes qui plus tard nous déchirent et nous emplissent d'amertume, ne sont, à seize ans, que de secrets aiguillons pour l'invincible espérance. À cet âge, on ressent la douleur sans y croire, et l'on trouve de la douceur à pleurer sans connaître encore le véritable goût des larmes.

Cette secrète prédilection pour la mélancolie poussa Pierre vers le cimetière de Villiers, le lendemain du jour où l'on y avait enterré le vieux Simonet. Il voulait revoir encore le tombeau de sa tante, et s'entretenir tout bas avec la chère morte de ses projets d'avenir et de toutes les nobles ambitions dont il se sentait travaillé.

Il gravit donc la pente boisée que domine l'église, entourée de ses tombes rustiques.

Avant de pousser la barrière de bois, il se retourna pour jeter un coup d'œil à la vallée qui s'étendait au-dessous de lui.

Cette journée d'octobre était admirable. Le ciel, d'un bleu doux et comme passé, s'étendait absolument pur. Les nuances des feuillages offraient une variété merveilleuse. Depuis trois semaines, pas une goutte de pluie n'était tombée, et cette absence d'humidité laissait les futaies se rouiller lentement, sans que rien vint trop tôt les découronner ni les flétrir.

Des nappes d'or pâle ruisselaient sur les peupliers et les marronniers ; les hêtres prenaient des tons sanglants ; les chênes semblaient roussis par un souffle de feu.

Les massifs, aussi touffus qu'en été, n'offraient aucun indice de décadence. On eût dit un paysage regardé à travers un vitrail aux teintes

flambantes. La rivière elle-même roulait des flots chatoyants et cuivrés. Jamais Pierre n'avait eu l'occasion d'admirer à ce point les splendeurs de l'automne. Cette saison, dans les environs de Paris, est trop souvent gâtée et comme salie par des pluies lamentables.

À l'intérieur du cimetière, l'herbe laissait encore monter le parfum de quelques violettes. Autour des tombes les mieux soignées éclataient, comme des bouquets de feu d'artifice, les gerbes des chrysanthèmes et les hampes magnifiques des roses trémières. Dans les rosiers grimpants, les dernières fleurs montraient leurs petites faces décolorées, d'une grâce exquise.

Pierre fit le tour de l'étroit enclos, absolument désert, et se laissa envahir jusqu'au plus profond de son être par le charme triste et doux de ce lieu plein de recueillement et de cette heure délicieuse.

Comme il s'arrêtait devant la grille basse qui entourait le tombeau de sa tante, dans l'angle d'un contrefort de la modeste église, il lui sembla qu'un léger bruit, régulier, s'échappait d'une fenêtre ouverte au-dessus de sa tête.

Intrigué, il se dirigea vers le portail et pénétra dans la nef.

Une seule personne était à l'intérieur. Il la reconnut tout de suite, bien qu'il vit seulement son dos et ses cheveux. C'était Juliette, qui, agenouillée à terre, sur la dalle même, le front appuyé contre le dossier d'une chaise, se tenait dans l'attitude écrasée de la prière et du désespoir. Le bruit que Pierre avait entendu était celui de ses sanglots.

Consterné par ce spectacle, le jeune homme s'arrêta, hésitant.

Irait-il jusqu'à elle pour s'efforcer de la consoler, ou bien retournerait-il discrètement sur ses pas ?

Il prit ce dernier parti, n'osant troubler la douleur et les dévotions de la pauvre fille, et se retira si légèrement, qu'elle ne tourna pas la tête.

Mais, lorsqu'il fut dehors, il ne put prendre sur lui de s'éloigner tout à fait. Ne devrait-il pas, quand elle sortirait, lui dire un mot d'amitié qui la soulagerait dans sa peine ? Il s'assit à côté de la tombe de sa tante, moins préoccupé maintenant de ce cher souvenir que de sa petite amie, surprise par lui dans l'abandon d'une si naïve et si cruelle détresse.

— Que peut donc avoir Juliette ? se demandait-il. Elle n'aimait pas son grand-père au point de se désoler ainsi de sa mort. Le vieux était devenu une bien lourde charge pour elle. Elle doit être, au contraire, heureuse d'avoir retrouvé sa mère.

Il est vrai que la jeune fille, dans sa petite enfance, faisait un autre rêve. Elle attendait une maman riche, élégante et d'un sang royal, qui la couvrirait d'or, l'emmènerait dans ses palais. Mais Juliette, en grandissant, devenait une fille raisonnable, et, certainement, ne songeait plus à ces folies. Pourquoi donc pleurait-elle ainsi, avec cette amertume violente, dont Pierre se sentait le cœur serré ?

Tout à coup, il tressaillit, prit un air indifférent, et parut très affairé à sarcler le jardinet autour de la tombe. Il venait d'entendre retomber la porte de l'église.

Alors il tourna la tête d'un air hypocritement surpris.

— Tiens, Juliette !... Tu étais donc là ?

Mais il ne savait pas dissimuler, et il rougit aussitôt, plus que la jeune fille elle-même.

Ils demeurèrent face à face, gênés tous deux.

Le tutoiement de Pierre semblait si peu de circonstance, qu'il n'osa le répéter. Pour rompre le silence embarrassant, le jeune homme dit avec gaucherie :

— Vous deviez vous attendre à le perdre. Songez donc... à plus de cent ans ! Ma pauvre tante, elle, était bien loin de cet âge-là.

— Ils sont heureux tous les deux, il ne faut pas les plaindre, dit Juliette d'un air sombre.

Ses yeux enflammés avaient quelque chose de volontaire et de tragique. Pourtant elle s'efforçait de paraître résignée.

— Vous retrouvez une autre affection... meilleure..., murmura Pierre avec hésitation.

Elle inclina froidement la tête.

— Si vous saviez, reprit-il plus vivement, comme elle vous a cherchée,

comme elle vous a pleurée... Ah ! quelle émotion quand je lui ai dit que je vous connaissais.

— Ma mère vous a-t-elle donc raconté sa vie ? demanda la jeune fille avec une voix soupçonneuse et dure.

Pierre ne voulut pas répondre directement.

— Je sais qu'elle a été très malheureuse...

— Oh ! oui, très malheureuse, cria Juliette avec un brusque sanglot qui ressemblait à un ricanement d'ironie, mais pas autant que je vais l'être, moi, et que je le serai toujours.

Que voulait-elle dire ? Apparemment sa mère venait de lui faire de douloureuses révélations. Pierre, qui connaissait M^{me} Courtois, sentait que cette femme, dans sa sévérité contre elle-même et sa soif d'expiation, n'accepterait pas un baiser de sa fille avant que celle-ci eût reçu sa confession complète et lui eût tout pardonné.

Que s'était-il passé entre elles ?

Juliette, dans l'orgueil de son innocence, et avec l'implacable vertu qui est celle de la jeunesse, avait-elle fermé son cœur à la mère coupable ?

La parabole de *l'Enfant prodigue*, si touchante, devient navrante lorsqu'elle est retournée, lorsque ce sont les pères et les mères qui sont réduits à implorer l'indulgence et la pitié de leurs enfants.

Après l'explosion de douleur dont Pierre était tout à l'heure le témoin, quel sentiment rendait si impénétrable, si dur, le délicat visage pâli de cette jeune fille ? Quel rêve de bonheur venait de s'effondrer dans son cœur, y causant de tels ravages ? Hélas ! N'était-ce pas l'ambition d'une mystérieuse fortune et d'une romanesque destinée ? Si souvent elle s'était vantée devant Pierre de ses pressentiments, qui lui révélaient sa noble origine et sa haute situation future ! Maintenant son désappointement s'exaspérait devant le confident de ses illusions insensées.

Le jeune homme s'indigna de tant de froideur et d'orgueil. Sa compassion pour elle disparut.

— Je ne sais pas, dit-il, avec quels sentiments vous avez accueilli votre mère. Moi, qu'elle a soigné avec patience et dévoûment, moi qui l'ai vue

pleurer à votre nom, j'ai pour elle beaucoup d'affection, beaucoup de respect. Et, voyez- vous, Juliette, je dirai plus encore : je l'admire, votre mère... On peut se sentir plus fière d'être sa fille que d'être la fille d'une princesse.

Il ne vit pas Juliette pâlir, car il sortit du cimetière sans ajouter un mot et sans lui tendre la main.

La jeune fille le regarda s'éloigner. Il eut bientôt atteint le premier détour du sentier en pente, et il disparut derrière les arbres.

Alors elle s'assit sur le tertre moussu d'une tombe, et demeura là, très longtemps, atterrée.

Elle ne sanglotait pas, comme dans l'église ; ses yeux secs et fixes se dirigeaient au loin, vaguement, vers l'horizon qui commençait à s'assombrir. Elle vit le crépuscule envahir la vallée. Le ciel se fleurit d'étoiles en même temps que la plaine s'étoilait de lumières éparses. Elle ne songeait pas à partir.

À la fin, le froid la saisit. Un léger brouillard l'enveloppait. En bas, sur les bords du Morin, roulaient des paquets de brume blanche, qui s'étendaient sur les prairies comme de grands tapis neigeux qu'on aurait déroulés. Elle frissonna, la pauvre « fée des eaux ». Ce surnom, que les vapeurs amassées sur le marécage venaient de lui rappeler, la fit sourire avec amertume. Elle ne se sentait vraiment rien de féerique et de surnaturel, dans cette sensation physique d'engourdissement ajoutée à son grand découragement moral.

Elle se leva. Avant de descendre vers la vallée, elle fit quelques pas en arrière et vint s'agenouiller, non pas devant la tombe du vieux Simonet, mais près de la pierre sous laquelle reposait celle que les gens du village appelaient encore « la Mal-Tournée ».

Comme si la morte eut pu l'entendre, elle parla, dans un chuchotement très léger.

— Bonne mademoiselle Cécile, vous que je me plaisais à nommer, moi aussi, tout bas, tante Cécile, vous avez été pour moi la meilleure sur la terre. Je vous bénis, je vous remercie. Grâce à vous, j'ai trouvé du travail dans le village, je n'ai plus été habillée comme une mendicante, on a cessé de se

railler de moi et de me repousser. Si j'ai la force de rester toujours, comme je le désire, une laborieuse fille, une honnête fille, c'est presque à vous seule que je le devrai. J'ai été autrefois tirée de la boue mortelle du marécage par lui, par l'enfant que vous aimiez tant ; plus tard vous m'avez arrachée à la fange redoutable de la paresse, du vagabondage et du mépris de tous. Oh ! combien j'espérais pouvoir payer un jour ma dette de reconnaissance à vous et aux vôtres ! Je faisais des rêves insensés... Je souhaitais, pour l'avenir, une destinée mystérieuse et grandiose, que je partagerais avec... avec votre Pierre...

La voix de Juliette, qui se perdait déjà comme un souffle imperceptible dans l'enchevêtrement des herbes folles, toutes noires d'ombre et trempées de brume, devint plus basse encore, s'il était possible, lorsqu'elle prononça lentement et longuement ce nom. Elle continua :

— Oui, j'éprouve une si profonde gratitude envers lui ! car elle s'est doublée de celle que je vous dois. Oh ! j'avais soif de me dévouer pour lui... Je suis certaine que si ma mort pouvait lui être utile, je serais contente de mourir. Sans doute, chère tante Cécile, c'est parce que vous avez été si bonne pour moi. C'est très naturel, n'est-ce pas ? Mais, ô mon Dieu ! ce qui me désespère, c'est que tout ce que j'ai rêvé s'écroule... Au lieu de la richesse et des honneurs que je désirais seulement pour les lui apporter, dans ma main ouverte, en lui disant : « Tiens, voilà... tout cela t'appartient depuis des années, » — je ne trouve, dans la réalité, que profonde misère et suprême humiliation. Je suis indigne de lui, indigne à jamais... Et il est témoin de cette chute affreuse de toutes mes espérances, et il me juge cruellement, il bafoue mon orgueil. Oh ! c'en est trop... Ai-je vraiment mérité cela ? Était-ce donc si mal de caresser mes belles chimères ? Hélas ! tante Cécile, je ne pourrai jamais vous prouver ma reconnaissance... Je ne pourrai jamais lui rendre en bonheur, à lui, le bien que vous m'avez fait. Je ne pourrai plus même venir prier sur votre tombe, car je vais quitter ce village. Mais accueillez l'élan de gratitude qui monte vers vous de mon pauvre cœur brisé... Merci et adieu, tante Cécile... Merci !... Adieu !...

De nouveau, les larmes étaient venues, amères, suffocantes. Juliette les refoula énergiquement. Elle arracha au hasard, entre les barreaux de la grille basse qui entourait la tombe, un rameau d'églantier dont elle baisa les feuilles humides et qu'elle glissa dans sa poitrine, l'emportant comme un

talisman et comme un souvenir.

Puis elle descendit rapidement vers le village, parcourant, au milieu de la nuit qui s'épaississait sous les grands arbres, le bouquet de bois qu'elle avait à franchir. Elle n'eut pas peur et n'hésita pas pour la direction à suivre. Habitée à errer toute seule depuis sa première enfance, elle avait une petite âme résolue que n'effrayait point le silence du cimetière et que n'impressionnait pas la mystérieuse épouvante des forêts pleines d'obscurité.

Lorsqu'elle atteignit, à l'extrémité de Coutevroult, la mauvaise baraque faite de planches et de plâtras, que le père Simonet appelait autrefois pompeusement sa « maison », et qu'il avait jadis construite à lui tout seul, aidé par un manœuvre qu'il avait embauché, Juliette fut étonnée de ne pas voir de lumière aux fenêtres.

Elle souleva le loquet, poussa la porte, et dit très doucement, avec une gentille intonation caressante :

— Maman !

— C est toi ? Ah! j'étais bien inquiète, répondit une voix.

M^{me} Courtois frotta une allumette, et, dans la clarté qui jaillit bientôt de la lampe, les deux femmes se regardèrent.

Chacune put voir que, dans cette longue après-midi passée à réfléchir isolément, elles avaient pleuré aussi abondamment, aussi douloureusement l'une que l'autre.

Il y avait eu de l'inquiétude, de la méfiance, peut-être de l'hostilité dans leurs larmes, et cependant ces larmes les rapprochèrent. Elles se contemplèrent quelques secondes en silence, puis d'un même geste, avec le même élan, de tout leur cœur, elles s'étreignirent.

C'était la première fois qu'elles s'embrassaient ainsi.

— Appelle-moi encore « maman », murmura M^{me} Courtois.

— Maman, ma chère maman..., dit la jeune fille. Elle ajouta au bout d'un instant :

— Je t'aimerai bien, va. Tu verras.

Et encore, après un autre silence, d'un ton étrange, pénétré, comme si elle eût pris soudain une déchirante résolution :

— D'ailleurs, il n'y a plus que toi que je puisse aimer dans le monde, à présent.

CHAPITRE XIII MADEMOISELLE SARAH

Une nouvelle année scolaire s'écoula. Pierre remporta un premier prix d'histoire et un second de thème latin au concours général. Il passa brillamment la première épreuve du baccalauréat ès lettres. Douze mois passèrent encore, et le jeune homme eut ses diplômes de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences.

Il touchait à ses dix-huit ans. Déjà, concurremment avec ses études du lycée, il avait commencé son droit. Son intention était de travailler avec acharnement pour gagner sa barrette d'avocat avant de satisfaire à la loi militaire, puis de faire son volontariat et de revenir préparer sa thèse pour obtenir le grade de docteur.

Afin de suivre tranquillement les cours de la Faculté, et pour s'astreindre lui-même à la régularité d'existence favorable au travail sérieux, Pierre ne voulut pas s'établir au quartier latin. Il pria M. Daubessart de le garder, non plus comme interne, mais comme pensionnaire libre, en lui cédant une chambre et en lui fournissant la pension. Son vieux maître, à cette proposition, lui serra les mains, les larmes aux yeux. Pierre, dont la nature expansive et sympathique avait conquis tous les cœurs qui l'approchaient, était absolument adoré par M. Daubessart. Peu s'en fallait que le latiniste ne le considérât comme un fétiche, tant la présence de ce brillant élève et de ce charmant garçon semblait porter bonheur à son établissement.

De son côté, le jeune homme se sentait attaché aux êtres et aux choses auxquels son enfance et son adolescence s'étaient si étroitement mêlées.

Son goût pour l'ordre matériel et moral et la forte logique de son esprit le portaient à aimer la discipline ; aussi ne gardait-il rien d'amer contre ceux qui la représentaient pour lui. Comme tous les bons élèves, il éprouvait pour ses professeurs, quels que fussent leurs ridicules ou leurs

défauts, une affection reconnaissante. Même l'âme aigrie du pion — qui fabriquait toujours des vers décadents mais qui ne trouvait pas plus d'éditeur que par le passé — s'était un peu ouverte et doucement amollie au contact de tant de jeune et chaude sincérité. Le pauvre homme, dont la longue chevelure romantique grisonnait à présent, se laissait aller à épancher, dans le tête-à-tête avec celui qu'il avait longtemps jaloué, détesté, les lamentables et parfois grotesques confidences de ses espoirs déçus et de ses illusions envolées. Jamais il ne fut accueilli par de la raillerie, ni même par de l'indifférence.

Pierre, qui trouvait, pour tout être qui l'approchait, surtout pour les déshérités, pour ceux qu'une frappante et cruelle expression appelle des *ratés*, une vibration de sympathie au fond de son généreux cœur, Pierre n'était pas non plus insensible à la lente et singulière attraction qu'exercent sur nous les choses.

Il avait fini par aimer le vieux pensionnat, avec ses murs verdâtres, son jardinet poussiéreux sur le devant, et sa lugubre cour par derrière. En levant les yeux, il se plaisait à revoir, entre les carreaux des croisées, la silhouette bien connue des arbres qui ornent le square Vintimille : le long fuseau du peuplier, dont le balancement là-haut dans le ciel bleu lui donnait jadis des vellétés d'escapade, de fuite, d'envolée au grand air, par les splendides journées d'été ; la tête arrondie du marronnier, parmi les feuilles jaunies duquel, en automne, il guettait l'éclatement des cosses vertes sur le beau fruit arrondi et luisant ; et les grêles rameaux du lilas, qui, en mars, était le premier à se couvrir de petits points verts, dont l'apparition printanière éveillait une si profonde joie.

Chacune des sensations, chacune des découvertes intellectuelles, chacune des idées qui, lentement, l'avaient fait homme, se rattachait pour Pierre à quelque objet matériel de ce vieux cadre si connu, et la vue seule d'une entaille particulière dans un pupitre de la classe, d'une trace d'encrier renversé sur le parquet ou d'un arbrisseau rabougri près du perron, éveillait en lui de longs souvenirs et doublait son existence présente par toutes les impressions ressaisies du passé.

Tous ceux dont la vie intérieure est très intense connaissent cette possession bizarre qu'exercent sur nous les choses. Plus nous avons mis de

nous en elles, alors que nos regards s’y fixaient distraitement durant les luttes ou les extases intimes, plus étroitement elles nous tiennent. Le charme poignant de leur éloquence vient justement de ce qu’elles sont muettes : ce qui parle en elles, c’est l’âme éteinte de cet être évanoui qui fut nous.

Pierre, tout jeune qu’il fût, avait déjà très ardemment vécu par le sentiment et par la pensée. Aussi se sentait-il d’autant plus fortement lié aux objets parmi lesquels s’étaient écoulées les six dernières années de sa vie. Aucune idée d’émancipation et d’indépendance ne l’attirait au dehors : la liberté dont il avait soif était celle que donne à l’esprit une vaste et solide instruction, qui lui permet d’entrer en jeu largement et de choisir sa sphère d’activité en toute connaissance de cause.

Pierre s’intéressait à tout, et lisait énormément. Ce qu’il accumulait, ce n’étaient pas des faits isolés, détachés de leurs racines. Il avait horreur des nomenclatures, des manuels, des chronologies et des encyclopédies. Il n’acceptait une donnée que lorsqu’il pouvait en retrouver la filiation, remonter jusqu’à son origine, en démontrer l’existence nécessaire par ses causes comme par ses effets. Nul exercice ne le passionnait autant que celui qui consiste à dresser— suivant sa propre expression — l’arbre généalogique d’un événement ou d’une idée.

Avec de telles préoccupations, ce jeune homme dépassait de beaucoup ses maîtres, car un cerveau tel que le sien se rencontre rarement dans le monde, et presque jamais parmi les spécialistes du professorat.

Lorsqu’il fut étudiant, Pierre travailla presque toujours seul, ou plutôt il s’instruisit par la méditation et par les livres, fréquentant, à travers leurs pages immortelles, tous les grands esprits anciens ou modernes dont le génie a fait, pas à pas, progresser la pensée humaine.

Il prolongeait parfois ses veilles d’une façon qui fit craindre pour sa santé.

Lorsque M^{me} Daubessart, qui ne se couchait pas de bonne heure, s’attardant sur les comptes minutieux de la maison, et cherchant, les yeux brûlés de fatigue, où auraient pu passer vingt-cinq centimes dont elle ne retrouvait point l’emploi, fermait enfin ses longs registres aux rayures bleues

et roses et faisait sa tournée dans les corridors, elle remarquait souvent, non sans inquiétude, une raie de lumière sous la porte de Pierre Marsant.

Alors elle frappait familièrement, presque affectueusement, trois petits coups. L'étudiant savait ce que cela voulait dire.

— J'ai fini, criait-il gaîment. Bonsoir, madame. On va faire dodo, je vous le promets.

Elle s'éloignait sans conviction. Le lendemain, elle remarquait les traits un peu tirés du jeune homme et lui adressait un amical reproche.

Cependant la robuste constitution de Pierre supporta sans être éprouvée des travaux presque excessifs. Jamais il n'était malade. Depuis sa jambe cassée — accident qui ne laissa pas de traces — il ne passa point un seul jour à l'infirmerie.

Il n'y aurait plus été soigné par M^{me} Courtois.

Renonçant à son emploi dès qu'elle eut retrouvé sa fille, elle s'organisa une existence qu'elle pût partager avec Juliette.

À la mort du vieux Simonet, les deux femmes se trouvaient à la tête d'un petit capital.

Les économies de M^{me} Courtois, ajoutées au produit de la vente du champ et de la maisonnette, en constituaient la plus faible partie. Mais une assez forte somme fut obtenue par l'acquisition que fit la Bibliothèque Nationale du Cartulaire de l'abbaye de Pont-aux-Dames, après que M. Daubessart eut fait connaître à qui de droit l'existence de ce trésor archéologique.

Cette fortune inespérée permit à M^{me} Courtois et à Juliette d'acheter à Paris un modeste fonds de mercerie et de modes.

Leur magasin, situé dans la rue Saint-Lazare, bénéficia de l'énorme mouvement de circulation qui se produit aux environs de la gare de l'Ouest. Leurs affaires prirent bientôt une tournure favorable. Leur loyer, qui leur semblait bien lourd, put être facilement payé, et, des la première année, si elles ne réalisèrent pas de bénéfice appréciable, elles touchèrent du moins cet idéal prosaïque — mais, hélas ! si vainement poursuivi quelquefois par l'active petite bourgeoisie parisienne — et qui consiste à *joindre les deux*

bouts.

Juliette, possédant un goût inné, très sûr, se mit bientôt au courant de la mode, et non seulement de la mode, mais de sa quintessence insaisissable et changeante, cette quintessence qui s'épanouit seulement dans l'atmosphère de la capitale, et qui ne passe jamais les fortifications.

La charmante fille savait chiffonner un morceau de velours, de faille ou de tulle comme personne ; elle posait un oiseau, une fleur, une aigrette, d'une façon inattendue qu'on ne retrouvait pas si l'on essayait de toucher à ses délicats échafaudages.

Son rêve était d'abandonner bientôt la mercerie et de ne plus faire que des modes. On débarrasserait la devanture des boîtes de fil, des pelotons de laine, des pantoufles en tapisserie, des modèles de frivolité ou de crochet. On la tendrait simplement de peluche rouge, et, sur un fond si flatteur, se détacheraient délicieusement les *créations* qui sortiraient de ses doigts de fée — car elle n'oubliait pas le joli surnom de son enfance. Elle montrait même déjà le coin de l'étroite boutique où l'on placerait une belle *psyché*, et le pan de mur contre lequel s'appuierait plus tard une armoire à glace à trois corps.

Lorsqu'elle développait de la sorte ses projets pleins d'une folle ambition, M^{me} Courtois tirait les livres de comptes, et montrait, grâce à l'irréfutable éloquence des chiffres, en quoi consistait la plus claire source de leurs modestes profits. Alors le minois rosé de Juliette — ce visage qui gardait à Paris sa grâce étrange de fleur sauvage et fraîche— s'allongeait piteusement. Elle était bien forcée de convenir que, pour un seul chapeau vendu avec un bénéfice de quelques francs, l'on pouvait compter par centaines les pelotes de fil, les écheveaux de soie, les paquets d'aiguilles et les mètres de lacet, dont les centimes d'intérêt formaient, en s'accumulant, un revenu bien supérieur à celui de la pimpante coiffure.

— Songe, ma petite Juliette, ajoutait la mère, que la clientèle d'une modiste est tout autre que celle d'une mercière. Tous les gens du quartier, toutes les personnes qui passent nous apportent leurs gros sous ; mais les pièces d'or des belles dames sont plus difficiles à attirer. Il nous faudrait un certain nombre de pratiques sérieuses, assurées, des relations qui nous manquent, un magasin plus élégant, pour nous lancer exclusivement dans

les modes...

— C'est vrai, répondait la jeune fille. Pardonne-moi, mère, de te tourmenter. C'est toujours ma folle tête qui travaille.

Et elle embrassait M^{me} Courtois, qui la serrait contre son cœur avec un emportement à demi retenu, dont elles frémissaient toutes deux.

La puissance d'affection, refoulée durant tant d'années dans l'âme de la pauvre femme, alimentait à présent son insondable amour maternel.

Juliette, qui croyait aimer sa mère, ne lui rendait pas la centième partie de la tendresse absolue que celle-ci lui avait vouée.

Mais M^{me} Courtois ne demandait pas de retour. En songeant à l'enfance misérable et abandonnée que sa fille avait menée, par sa faute, à elle ; en se représentant les tristesses et les périls qui avaient entouré la pauvre petite créature ; en la voyant sortie, si belle, si pure, si ingénue, si charmante, de ce lamentable passé, elle se sentait prise à toute minute d'une fougueuse envie de tomber à genoux devant elle, de lui demander pardon, de l'adorer — oui, de l'adorer pour sa douce candeur, pour son respect filial, pour sa gracieuse affection. Des idées insensées lui traversaient la tête. Un jour qu'elle vit sa fille sauter du lit et poser sur le méchant tapis ses petits pieds blancs aux ongles roses, elle dut se retenir pour ne pas prendre ces pieds nus entre ses mains et les baiser, comme on fait aux tout petits enfants.

Elle contenait ces démonstrations extravagantes pour ne pas étonner la jeune fille, et pour ne point troubler son calme d'enfant en lui laissant entrevoir les tempêtes de son cœur.

Un jour, elle dit à Juliette :

— Sais-tu qui j'aime le plus au monde, après toi, ma précieuse petite fille chérie ?

— Non, mère.

— Devine.

La jeune fille réfléchit un instant.

— Je ne peux pas deviner, mère. Nous n'avons pas d'amis, nous ne

voyons personne.

— Eh bien, dit M^{me} Courtois, c'est Pierre Marsant, à qui je dois de t'avoir retrouvée. Est-ce que tu ne te rappelles pas ce jeune homme ? Tu le connaissais un peu, quand tu habitais Coutevroult, n'est-ce pas ?

Juliette était devenue très rouge. Les jambes lui manquèrent tout à coup, comme si elle allait défaillir. Elle s'assit et s'affaira dans un tiroir, classant des pelotes de fil et mêlant les numéros, prise d'un trouble dont elle s'étonnait elle-même.

— Quel excellent garçon ! reprit M^{me} Courtois. Quelle noble et franche nature ! Les deux meilleurs mois de ma triste solitude ont été ceux durant lesquels je l'ai soigné pour sa jambe cassée. C'était pendant les vacances. Nous étions presque seuls, tous les deux, dans la pension. Nous causions... Je lui lisais. Il était toujours le premier, dans toutes les compositions. Dire que je l'ai vu tout petit ! Je me rappelle encore comment nous avons fait connaissance.

— Raconte-moi cela, mère, je t'en prie !

— Oh ! ce n'était pas à propos d'un événement bien grave. Il s'était battu pour défendre un petit, que l'on tourmentait lâchement. Ils sont si lâches entre eux, tous ces vauriens, dans les pensionnats ! On lui avait déchiré sa veste et fait une grosse bosse au front en lui tapant la tête contre un tronc d'arbre. Je te demande un peu... On pouvait le tuer. Et par-dessus le marché, c'était lui qui avait attrapé le pensum. Je le vois encore... un mioche de douze ans... piétinant de rage, pleurant d'indignation. Le maître d'études l'envoyait à la lingerie pour se faire panser le front et raccommoder sa veste. Moi, je faisais durer la reprise, bavardant avec lui, racontant des histoires, essayant de le calmer, de le distraire... car il menaçait d'exterminer tout le pensionnat. J'avais peur qu'il ne se fit punir plus sérieusement.

À cet endroit de son récit, M^{me} Courtois se mit à rire.

— Figure-toi que, oubliant son âge, le traitant un peu en bébé, je lui demandai s'il aimait les contes de fées.

— Ah ! Et que dit-il ?

— Il se fâcha tout rouge, tiens ! Pense un peu... Un garçon de douze

ans, avancé comme s'il en avait quatorze ! Il m'envoya promener, puis me demanda pardon, ajoutant avec gentillesse— je crois encore entendre sa phrase: — « Pourtant je devrais y croire, aux fées, madame Courtois, car j'en connais une. »

— Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

— Oh ! je ne me rappelle plus. Il m'a parlé d'une petite fille de son village, que l'on surnommait « la fée des eaux... »

— C'était moi, dit Juliette.

À son tour, elle raconta comment Pierre lui avait sauvé la vie, la tirant du marécage, alors qu'ils étaient tout enfants.

— Tu vois, mère, ajouta-t-elle avec émotion, tu lui dois deux fois de me posséder aujourd'hui, puisque c'est grâce à lui que je suis encore vivante, et grâce aussi à lui que tu m'as rencontrée.

— Ah ! le brave cœur, le cher enfant ! s'écria la mère. Que je voudrais, dans mon humble position, pouvoir faire quelque chose pour lui. Mais il est trop au-dessus de nous, et, avec son intelligence, il s'élèvera toujours davantage.

— Il a même oublié jusqu'à notre existence, murmura Juliette. Car il demeure bien près de nous, et jamais il n'est venu nous voir.

La jeune fille mit une telle expression d'amertume et de désespérance dans cette simple phrase, que M^{me} Courtois tressaillit et tourna ses regards vers elle avec anxiété.

Était-ce possible ? Surprenait-elle enfin la cause de la mélancolie étrange qui semblait faire le fond du caractère de Juliette ? Malgré la clairvoyance de sa tendresse maternelle, un coin obscur dans le cœur de son enfant lui restait encore fermé. Une muraille impénétrable, contre laquelle souvent elle venait se heurter, lui cachait le dernier repli de cette âme pourtant confiante et candide. Était-ce le souvenir de Pierre qui se dérobait dans cette ombre si chastement mystérieuse ?

Le visage de Juliette ne lui dit rien pour le moment, car la jeune fille, sentant les yeux de sa mère ardemment fixés sur elle, leva les siens et sourit, — d'un sourire grave, aimant et paisible, sinon absolument joyeux.

D'ailleurs, à cet instant même, la porte de la boutique s'ouvrit en faisant tinter sa sonnette. Deux personnes entrèrent.

C'était une jeune fille fort élégante, accompagnée de sa femme de chambre.

— Que désirez-vous, mademoiselle ? demanda Juliette en s'avançant. D'un de ces prompts regards féminins, qui enveloppent une personne de la tête aux pieds sans avoir l'air de la dévisager, la jeune modiste avait déjà toisé la nouvelle cliente.

Une belle fille vraiment ! paraissant un peu plus âgée qu'elle-même à cause de ses traits bruns accentués et de son embonpoint. D'ailleurs provocante et décidée comme une femme, — comme une femme coquette et sûre de plaire. Sa taille eût été parfaite, si l'œil n'eût senti dans les contours une raideur trahissant la pression exagérée du corset. Les épaules pleines, les hanches saillantes, la fine ceinture, se trouvaient moulées dans une veste en drap sombre, d'une coupe anglaise irréprochable. De la pochette gauche de cette veste, sortait le coin d'un minuscule mouchoir de soie rouge, brodé de fleurettes et violemment parfumé. Des bottines pointues, à talons bas, suivant l'horrible mode masculine qui se propageait cette année-là, passaient sous la jupe de foulard artistement drapée. Ces bottines, bien qu'étant une manifestation irréfutable du *dernier chic*, agrandissaient deux pieds déjà forts, et l'immense chapeau Rembrandt dont la jeune personne était coiffée alourdissait une tête sculpturale, mais un peu grosse, et chargée d'une épaisse chevelure crespelée.

Ces deux détails, rapidement saisis par Juliette, lui montrèrent dans la nouvelle venue une de ces femmes — très nombreuses — qui suivent la mode en esclaves, sans savoir la plier adroitement à leur genre de beauté.

Elle fut frappée, cependant, par l'éclat de cette brune splendide, et ne se fit pas la réflexion qui venait dès l'abord à la pensée de la plupart des gens :

— Toute cette beauté sera noyée, perdue de graisse avant trente ans.

Cependant la jeune étrangère examinait l'intérieur de la boutique, avec l'air hésitant d'une personne qui n'est pas bien sûre de ne point se tromper.

À la fin, elle sortit de sa poche un petit portefeuille en maroquin à coins d'or, sur lequel se trouvait incrustée une mignonne montre. Elle en tira une carte et la tendit à Juliette, lui demandant si elle connaissait ce nom.

— Parfaitement, dit la jeune modiste, qui ne put retenir un mouvement de surprise, et passa la carte à sa mère.

— « Pierre Marsant, étudiant en droit, » lut tout haut M^{me} Courtois. Oh ! c'est singulier, nous parlions justement de lui.

— Ah ! je suis contente d'être si bien tombée, dit la belle cliente.

Et se tournant vers sa femme de chambre, elle ajouta :

— Vous voyez que j'avais raison, Céline. J'étais sûre qu'il nous avait dit : « À gauche, avant l'église de la Trinité. »

— Vous connaissez M. Marsant, mademoiselle ? demanda la mercière.

— Oui, madame. Il a chaudement recommandé votre magasin à ma mère. Mais nous demeurons un peu loin... Nous n'avions jamais pu venir.

— Je vous remercie, mademoiselle, de vous être ainsi dérangée. Nous ferons tout notre possible pour vous satisfaire. Que désirez-vous ?

— On va vous donner une liste d'objets de mercerie dont nous avons besoin, dit la jeune fille en se tournant vers Céline, qui déplia aussitôt un papier. Mais vous faites aussi des chapeaux, je crois ?

— C'est ma fille qui s'en occupe.

La demoiselle regarda Juliette plus attentivement qu'à son entrée dans la boutique.

— Ah ! dit-elle avec lenteur, je comprends... C'est vous qu'il a connue à la campagne... autrefois... dans votre enfance ?... Est-ce que je sais ?

L'impertinence voulue qu'exprimait ces paroles fit rougir Juliette, devenue auparavant très pâle.

Elle fit vaguement un signe affirmatif.

— C'est très touchant... très touchant... reprit la jolie brune, renversant un peu la tête en arrière et dévisageant la jeune modiste à travers ses grands cils mi-clos.

— Et vous, mademoiselle, dit vivement Juliette, puis-je vous demander où vous avez connu M. Marsant ?

— Céline, fit l'autre en se tournant vers sa camériste, donne-moi donc les plumes et le ruban.

Puis, replantant avec dureté son regard droit dans les yeux de Juliette, elle reprit :

— Nous allons nous entendre pour un chapeau, n'est-ce pas ?

Elle fit une pause affectée, puis continua :

— Oh ! un chapeau très simple. Mes coiffures habillées viennent de chez Reboux et de chez Félix. Il s'agirait seulement d'utiliser ces plumes en les disposant sur un feutre de même nuance, que je vous chargerai de me procurer.

— Mademoiselle, dit sèchement Juliette, je ne fais pas les raccommodages.

M^{me} Courtois regarda sa fille d'un air d'étonnement et de reproche.

— Tiens ! s'écria l'étrangère en s'adressant à sa femme de chambre, Pierre nous avait pourtant dit que cette petite était très complaisante.

— Pardon, mademoiselle, interposa la mercière, veuillez m'expliquer de quoi il s'agit. C'est moi, en effet, qui me charge des arrangements.

Sa fille eut un mouvement de colère. La violente nature du petit sauvageon de Coutevroult bouillonna sourdement en elle et faillit amener un esclandre.

Pourtant, elle réussit à se contenir. D'ailleurs, brusquement, son irritation tomba pour faire place à une véritable stupeur. Elle venait d'entendre cette phrase, dite presque tout haut à la femme de chambre :

— Pierre trouverait cela trop excentrique. Ce sera bon quand nous serons mariés.

Ayant donné toutes ses instructions, la jolie demoiselle ajouta, de son ton net et sans réplique :

— Arrangez-moi ce chapeau le plus vite possible, et envoyez-le-moi avec la commande de mercerie. Voici mon adresse : Mademoiselle Sarah

Lévy, 7, avenue Kléber, à côté de l'Arc de l'Étoile.

— As-tu entendu, maman ? s'écria Juliette, aussitôt qu'elle fut partie. Elle épouserait Pierre Marsant ! Ce n'est pas possible !... il est trop jeune pour se marier.

— Certainement, dit la mère. Pierre Marsant doit être encore dans sa dix-neuvième année. Toutefois, ce nom de Lévy me rend la chose assez vraisemblable. Le jeune homme dont il a arrêté le cheval emporté... tu sais... dans l'avenue du Bois de Boulogne, au péril de sa vie... quand il s'est cassé la jambe... doit être le frère de cette demoiselle. La famille s'est montrée très reconnaissante. Pierre a noblement refusé leur argent... une forte somme. Il est resté leur ami. Son auréole d'héroïsme et de délicatesse a pu séduire cette belle jeune fille... D'ailleurs, il est si beau lui-même, si charmant... Et, par son intelligence, il deviendra facilement, dans le monde, l'égal de ces banquiers juifs.

— Tu la trouves donc bien belle, toi, maman ?

— Qui cela ?

— Cette grosse brune.

— C'est une jolie fille... Un peu forte..., mais, enfin, c'est une très jolie fille. Puis elle aura une fameuse dot.

— Ah ! dit Juliette avec amertume, Pierre condamne trop sévèrement l'ambition chez les autres pour vouloir faire un mariage d'intérêt.

M^{me} Courtois n'avait plus besoin de scruter le visage de sa fille pour y surprendre son secret.

Elle poussa un soupir, et se courba tristement sur l'objet de lingerie fine qu'elle était en train de confectionner.

Fallait-il que la pauvre enfant eût dans le cœur ce malheureux sentiment — indistinct sans doute, inconnu d'elle-même peut-être, et cependant capable de la faire tant souffrir !

Car la jeune fille souffrait, il n'y avait pas à s'y tromper. Sa voix tremblante et sonnante faux, ses rougeurs, ses pâleurs, jusqu'à son irritation subite, tout à l'heure, avec l'étrangère, le prouvaient assez, pour une mère surtout.

— J'irai porter cette commande moi-même avenue Kléber. Ce serait trop loin pour toi, dit Juliette le lendemain.

M^{me} Courtois ne releva pas la petite ruse de la phrase, et ne fit pas observer que le tramway de la Muette, qui passait à deux pas de chez elles, la déposerait à la porte de M^{me} Lévy. Autant que possible, elle faisait toutes les courses elle-même, laissant sa fille au magasin, car elle n'aimait pas la voir circuler dans les rues, si jeune, avec sa physionomie délicieuse, qui faisait retourner les passants. Mais, cette fois, elle comprit la curiosité de Juliette, n'y vit pas de mal, et lui donna satisfaction sans avoir l'air de la comprendre.

Elle ressentit une peine profonde et une grande inquiétude à voir combien la jeune fille fut agitée, nerveuse, durant les quelques jours que prit la confection du chapeau. Après avoir été près de refuser ce travail, Juliette voulut s'en occuper seule et le prit très à cœur. Ce fut un vrai petit chef-d'œuvre qui sortit de ses doigts.

Lorsqu'elle le posa délicatement sur un support, devant sa mère, celle-ci jeta un cri d'admiration, et l'enfant se hâta de dire, toute triomphante :

— Je ne sais pas ce que ses Reboux et ses Félix lui donneront de mieux que cela.

Pendant une heure ou deux que le chapeau resta en montre, il attira une commande superbe à la jeune modiste.

Et la mère disait :

— Une cliente comme M^{lle} Lévy est une véritable réclame. Sois bien polie, fillette, lorsque tu iras. À quoi cela t'avancerait-il de la désobliger ?

Juliette se sentit profondément touchée de la délicatesse de sa mère, car c'était une première et bien lointaine allusion à sa sortie de l'autre jour, devant la dédaigneuse Sarah. M^{me} Courtois aurait pu lui reprocher de rebuter ainsi la seule brillante pratique encore venue dans leur magasin. Au lieu de cela, elle conseillait doucement, respectant la blessure secrète de sa fille.

Elle était bien jolie, la petite Juliette, par le beau jour frais de fin d'automne marqué pour son expédition de l'avenue Kléber.

Son chagrin s'apaisait un peu par la pensée qu'elle allait se mouvoir, agir, voir de plus près la réalité, peut-être chasser, devant l'évidence contraire, le cauchemar qui l'obsédait. Puis ce chapeau si bien réussi la remplissait de courage. L'air vif et piquant lui rosait les joues. Ses grands yeux sombres brillaient d'attente, d'anxiété, d'émotion, dans son visage aux traits menus, d'un teint merveilleusement pur. Sous son toquet de velours foncé, ses beaux cheveux chatoyaient et les plus courts s'échappaient en impalpables frisons.

On la remarqua beaucoup, dans la rue, dans le tramway. Mais elle ne voyait personne.

Quand la voiture eut enfilé l'avenue Kléber, elle fit arrêter, et descendit, le cœur battant. Le numéro 7 était un hôtel particulier, de très grand air. Embarrassée par ses cartons, l'enfant restait devant la porte, ne songeant pas à sonner, les jambes molles et la respiration courte, comme si c'était son sort qui allait se décider là.

Le chasseur, qui l'avait aperçue, tira le cordon. Elle entra.

Un domestique dit à un autre : « C'est la modiste de mademoiselle. »

Alors on la fit monter.

Elle buta contre les marches, s'étonnant de les trouver si basses et si moelleuses sous leur épaisse moquette. Il y avait des tableaux le long de l'escalier. Juliette n'en revenait pas.

Quand on atteignit le palier du premier étage, le valet de chambre la fit attendre et se dirigea vers la salle à manger pour prévenir Mademoiselle. C'était l'heure du déjeuner.

Mais que devint la petite ouvrière lorsque, une porte s'étant ouverte, elle aperçut Pierre lui-même, à table avec plusieurs personnes, devant une nappe éblouissante, sur laquelle étaient posés des corbeilles d'argent pleines de fougères, des couverts massifs et des cristaux à reflets de diamant !

Elle perdit la tête, descendit une marche pour s'enfuir. Puis, craignant de tomber d'émotion, elle remonta vite et s'assit sur une banquette en cuir de Cordoue, près d'un palmier trois fois haut comme elle, qui s'élançait d'un vase gigantesque.

Le valet ressortit de la salle à manger, dont il ferma la porte, et, sans daigner lui dire ce qu'elle devait faire, passa devant elle en sifflotant.

Un grand quart d'heure s'écoula.

Juliette avait repris possession d'elle-même. Il lui semblait qu'en une seconde elle venait d'étouffer tous ses rêves. — « C'est fini, c'est fini, » répétait-elle intérieurement, « n'y pensons plus, n'y pensons plus. »

À quoi s'ordonnait-elle de ne plus penser ? À quelque chose auquel elle ne songeait pas autrefois, auquel elle n'avait jamais songé, et pourtant auquel désormais elle songerait toujours.

Elle n'aurait pas pu préciser.

Cependant, sûre de sa force, elle attendait, sur sa banquette, droite, résignée, fière. Un bruit de causerie joyeuse et le rire de Pierre lui parvenaient par moments.

La porte de la salle à manger s'ouvrit de nouveau. On s'était levé. Elle ne vit plus son ancien camarade.

Mais la belle Sarah parut, portant une robe d'intérieur en surah rouge, à petits plis, qui lui seyait admirablement.

Elle monta au second étage, faisant signe à Juliette de la suivre. Dans un cabinet de toilette, grand comme la boutique et l'arrière-boutique réunies de M^{me} Courtois, et tout tapissé de glaces et d'étoffes claires, on procéda à l'essayage du chapeau. La femme de chambre Céline fut appelée pour donner son avis.

— Je trouve qu'il me va tout à fait bien. Il est ravissant, dit Sarah d'une façon gentille.

La camériste fit une moue dédaigneuse. Un chapeau de mercière !... Fi donc !

— Non, vraiment, ma petite, vous ne vous en êtes pas mal tirée du tout, reprit Sarah, s'adressant à Juliette. Je ne sais pas si le dernier de Reboux m'avantage autant. Il est vrai qu'elle nous avait fait une diminution ; cent trente-cinq francs seulement au lieu de cent cinquante.

Regardant encore Céline, dont elle paraissait apprécier l'opinion, la

jeune fille ajouta :

— J'ai envie de descendre demander à ces messieurs ce qu'ils en pensent.

Un roulement de voiture ébranla la maison.

— Voilà Monsieur qui part pour la Bourse avec M. Siméon, dit la femme de chambre.

— Mais Pierre est encore en bas. Je vais consulter Pierre, dit Sarah en s'élançant.

Elle s'arrêta cependant pour demander la facture, que sa mère acquitterait tout de suite.

Avec la mercerie et la façon du chapeau, le total s'élevait à moins de quarante francs.

— Voilà, dit M^{lle} Lévy, un moment après, mettant deux louis dans la main de Juliette. Votre chapeau a eu beaucoup de succès. Mais maman vous fait dire qu'elle le trouve horriblement cher. Pourquoi comptez-vous quinze francs de façon, quand c'était convenu pour douze ?

— Vous ne m'aviez pas fourni assez de velours pour la passe, mademoiselle. Il m'a fallu en ajouter, j'ai eu même beaucoup de peine à le rassortir.

— Bah ! c'est que vous n'avez pas su le tailler ; le morceau était très grand. Maman dit qu'il faut diminuer trois francs. Elle ne paiera que ce qui était convenu.

Une idée malicieuse passa dans le cerveau ébranlé, exaspéré, de Juliette.

— Mon Dieu, dit-elle, je vous fais cadeau de ce velours, mademoiselle, puisque cela gêne tant madame votre mère de le payer. C'est à cause du souvenir de mon vieil ami Pierre, dont vous vous êtes recommandée à moi. J'avais compris qu'il désirait pour moi votre protection. C'était le contraire, mais ça revient au même. Je suis bien aise de vous donner la mienne. Vous le lui direz, n'est-ce pas ?

Tout en parlant, elle rendait la monnaie, descendait l'escalier.

Lorsqu'elle tira pour la fermer la lourde porte de l'hôtel, elle s'écria, sur le trottoir de l'avenue, presque à haute voix :

— Et si maman me reproche d'avoir perdu la pratique, tant pis !

CHAPITRE XIV HEURES DE TROUBLE

Vers le mois de février de cette année 1881, au moment où Pierre atteignait ses dix-neuf ans, le jeune homme eut, au milieu de ses études, un moment de défaillance.

Cela commença le soir où son ami Siméon Lévy voulut à toute force lui montrer ce que c'était qu'un bal de l'Opéra.

Pierre, depuis qu'il était étudiant en droit, ne manquait pas d'argent de poche. Son père, qui se plaignait fort des affaires depuis quelque temps, ne voulait pas rogner sur la pension qu'il faisait à son fils, et continuait à la lui envoyer sans aucune observation.

Le jeune homme, là-dessus, payait son loyer et ses repas à M. Daubessart, puis il disposait du reste, suivant sa fantaisie.

Durant quelques mois, il fit des économies pour s'acheter des vêtements de soirée, s'équiper en homme du monde.

La belle Sarah Lévy, qui, depuis l'accident du bois de Boulogne, avait accaparé le sauveur de son frère et fait de lui son cavalier servant, autant du moins que la farouche humeur de Pierre s'y prêtait, lui reprochait amèrement de ne pas venir à leurs bals.

Le jeune homme prétextait ses études. Mais la vraie raison — il n'avait pas d'habit — lui infligeait une humiliation secrète.

Enfin, un beau jour — beau dans toute la force du terme : il n'est pas un jeune homme de vingt ans qui se refuse à en convenir — Pierre put voir étalées sur son étroit lit de fer toutes les pièces de cette armure mondaine, qui s'appelle une tenue de soirée.

Voici le bel habit de drap noir, irréprochable, sans un faux pli ; le pantalon souple et étroit ; le gilet largement échancré ; la cravate blanche, les souliers vernis et les chaussettes de soie.

Ce fut naturellement dans une soirée chez les Lévy que Pierre étrenna ses vêtements neufs.

Il y fit la connaissance de tous les amis de la maison, et reçut bientôt,

de toutes parts, des invitations nombreuses.

Lorsqu'il en refusait une dans une maison où l'on conduisait Sarah, la jeune fille le grondait et le boudait ensuite.

Depuis qu'elle avait pu juger combien il avait bonne grâce dans sa tenue d'homme du monde, elle raffolait absolument de lui et ne s'en cachait pas.

— Que voulez-vous ? disait-elle à ses amies, j'en suis toquée, de ce Pierrot-là ? Si cela ne passe pas, il faudra bien que mon père se décide à me le donner pour mari.

Car tel était le style de cette jeune personne. Le sans-gêne lui plaisait, et elle l'exagérait jusqu'au dernier degré, afin qu'on le lui pardonnât, comme une aimable manie qui ne tirait pas à conséquence.

— Elle est impayable, cette Sarah. Quelle enfant terrible ! Il ne faut pas croire un mot de ce qu'elle dit, elle plaisante toujours.

Ces phrases de convention, qui couraient sur son compte, et qu'on laissait, comme involontairement, échapper devant elle, paraissaient à Sarah autant d'hommages rendus à son esprit, autant de raisons pour persévérer dans le genre, très commode mais peu convenable, qu'elle avait adopté.

Elle n'entendait pas la contre-partie de ces aimables exclamations.

— Quelle grosse mal élevée ! s'écriait-on dès qu'elle avait tourné le dos. Une vraie poissarde !

— Ou pire encore, ma chère, ajoutait quelque voix flûtée. Regardez-la donc avec les jeunes gens... Elle les fait rougir lorsqu'elle leur parle.

Les critiques des femmes étaient d'autant plus amères que M^{lle} Lévy était incontestablement belle et incontestablement riche.

Quant aux hommes, ils s'empressaient autour d'elle parce qu'elle leur semblait fort agréable à voir et fort amusante à écouter, mais, par derrière, ils portaient sur elle des jugements non moins sévères et beaucoup plus catégoriques.

Pendant assez longtemps, elle avait été la bête noire de Pierre. Elle l'effrayait presque, et lui déplaisait au plus haut point.

Mais, peu à peu, les sentiments du jeune homme changèrent.

C'est que Sarah se mit en tête de le conquérir, et, point sotte après tout, s'y prit de la meilleure manière du monde. Elle affectait de changer ses façons pour lui, et pour lui seul. Peut-être le faisait-elle naturellement, d'instinct ; peut-être subissait-elle réellement l'influence de ce garçon sérieux, presque austère. De hautaine, violente, fantasque, effrontée qu'elle était et qu'elle se montrait, elle devenait avec lui modeste, silencieuse, réfléchie, presque timide.

L'étudiant ne résista point à des avances aussi délicatement flatteuses. À certaines paroles émues que lui dit un jour la jeune fille, il répondit avec une émotion presque égale. Elle avouait la peine qu'elle éprouvait à dominer son mauvais caractère, lui demandait son aide et ses conseils. Il promit de les lui donner. Lorsque, ensuite, il se rappela comment il avait formulé sa phrase, il fut effrayé du sens définitif et profond qu'on pouvait y prêter.

Il revit Sarah, qui lui répéta ses paroles à peine altérées. Mais dans la bouche et peut-être dans l'esprit de la jolie fille, elles prenaient une portée formidable.

Pierre, dans sa naïveté, se crut engagé sérieusement. Ce n'était pas un appui moral, un dévouement fraternel que Sarah maintenant réclamait de lui, comme il lui en avait donné le droit. Non, c'était le cœur et la vie du jeune homme.

Il crut que cette méprise était née tout entière par sa propre faute, et se condamna sans peine à en subir jusqu'au bout les conséquences.

Il n'aimait pas encore M^{lle} Lévy. D'ailleurs, à son âge, savait-il ce que c'est qu'aimer ? Il était simplement grisé, entraîné, un peu joué aussi par cette belle jeune créature, qui s'amusaient d'une *flirtation* à outrance, et ne songeait pas trop à ce qui en résulterait.

Depuis que cette intrigue presque enfantine avait commencé, M. et M^{me} Lévy n'avaient pas changé leur attitude à l'égard de Pierre. Ils se montraient aussi affables, aussi accueillants pour lui que jamais. Peut-être ne s'apercevaient-ils de rien. Peut-être cela ne leur déplaisait-il pas. Peut-être traitaient-ils toute l'affaire d'espièglerie insignifiante.

Quant à Siméon, il témoignait à son sauveur une affection exubérante. Son goût pour les sports élégants, pour le chic sous toutes ses formes et pour la vie à grandes guides, n'avait pas diminué depuis son accident. Il ne vivait que pour le plaisir.

Agé maintenant de vingt-deux ans, il occupait une haute position — tout honorifique, du reste — à la *Société Immobilière Universelle*, dont son père était directeur. Deux heures passées dans les bureaux et employées surtout à lire les journaux du matin, une autre heure consacrée à la Bourse, constituaient son travail journalier. Le reste du temps, on pouvait chercher le jeune Siméon au Bois, à la salle d'armes, au cercle, dans les réunions mondaines ou dans les coulisses des théâtres, partout ailleurs qu'à la maison de banque ou à l'hôtel de l'avenue Kléber.

Sa reconnaissance pour Pierre se manifesta par l'acharnement qu'il mit à l'entraîner dans ce tourbillon. Il pensait agir dans l'intérêt de son ami en lui faisant connaître toutes les joies plus ou moins frelatées de la vie parisienne, et, suivant son expression, en l'empêchant de « moisir sur ses livres. »

Tant que l'étudiant en droit demeura enfermé dans sa petite chambre de la place Vintimille, absorbé par l'unique passion de l'étude et par les plus nobles ambitions, le jeune mondain ne réussit pas à l'ébranler. Mais lorsque Pierre, pour ne pas contrarier Sarah, se mit à fréquenter les dîners et les bals, Siméon eut plus facilement prise sur lui. Les jeunes hommes d'argent auxquels fut présenté le fils de l'ancien aubergiste, se piquèrent de déniaiser leur nouveau camarade. Lorsque, bras dessus, bras dessous, ils sortaient de soirée vers une ou deux heures du matin, de joyeux éclats de rire accueillait la proposition d'aller se coucher. On se consultait pour savoir dans quel coin de Paris il y avait encore moyen de s'amuser à cette heure-là, et l'on s'y faisait conduire, par un cocher qui ne grommelait pas trop, comptant sur la générosité de ces jeunes fous.

C'est ainsi que Pierre connut le bal de l'Opéra. Le soir où il y mit les pieds fut un soir néfaste dans sa vie.

Il rentra, comme le jour se levait, à l'*Institution Daubessart*, glissant avec précaution sa clef dans la serrure, marchant comme un voleur, rouge de honte à la pensée que, pour la première fois, il lui fallait recourir à ces

précautions humiliantes, qui sont des mensonges en action.

Ce ne fut que le premier pas. Une série d'entraînements suivit. Pierre, trop fier pour ne pas partager les dépenses que ses amis faisaient sans compter, demanda de l'argent à son père.

Il reçut une lettre qui le consterna.

Le « lieutenant » lui apprenait qu'au seul prix de très gros sacrifices il avait pu jusque-là suffire aux frais de sa pension d'étudiant. Les affaires allaient fort mal. Les nouveaux aubergistes des *Saules* ne l'avaient point payé aux échéances. L'avenir lui apparaissait fort sombre. Il lui était impossible d'envoyer un sou à Paris en dehors du terme de M. Daubessart.

Ces tristes nouvelles tombèrent comme un coup de foudre au milieu des étourderies du jeune homme.

Elles y auraient mis fin, si Pierre n'avait déjà contracté quelques dettes. Ne pouvant compter sur son père, n'osant les avouer à son parrain, pour les payer, il joua.

Il perdit. Mais, par bonheur, il vit clair. Sa loyauté le sauva. Il se raidit sur la pente où déjà s'accélérait sa dangereuse course. Il eut la force de s'arrêter.

Quelques parties de plaisir, assez innocentes au fond, durant un mois à peine, avaient suffi pour l'amener au bord d'un abîme.

Sans doute, il pouvait encore se rattraper. Cependant, un poids bien lourd lui restait sur le cœur. Il se voyait obligé d'emprunter à son ami Siméon une somme de trois mille francs.

Le mondain la lui prêta de bon cœur.

— Mais c'est une bagatelle, mon cher ! T'en faut-il davantage ? Est-ce que tu te gênerais avec moi, par hasard ? Elle serait bien bonne, par exemple ! Tu as économisé jadis à mon père les frais de mon enterrement et de mon mausolée. Nous sommes encore en reste avec toi, car on les aurait commandés de première classe.

Cette phrase, dite fort gentiment, afin de mettre Pierre à l'aise, fut comme une brûlure de honte au cœur de l'étudiant.

N'avait-il pas l'air, en effet, d'escompter son dévouement d'autrefois

et d'en réclamer le prix, si fièrement refusé quelques années auparavant ?

Il aurait mieux aimé devoir de l'argent à n'importe qui au monde plutôt qu'à Siméon. Mais à qui s'adresser ? Son ami Franz Kleinher, le peintre, quoique sur le chemin de la célébrité, restait pauvre encore.

Voilà donc où l'amenaient ses fautes ! La plus grave consistait à fréquenter des jeunes gens de position et de fortune tout à fait hors de proportion avec l'humble condition de sa famille, à lui.

Il se jura de ne plus les revoir, de se donner de nouveau tout entier à ses études, afin de hâter le jour où il ne coûterait plus rien à son père et où il pourrait rembourser à Siméon les trois mille francs que celui-ci prétendait lui donner, mais dont il tenait à rester débiteur.

Trois mille francs ! Cette somme, que le jeune banquier traitait de bagatelle, semblait fabuleuse à Pierre. En songeant qu'il s'était mis au pied ce lourd boulet, sans pouvoir se rappeler même une satisfaction véritable apportée par tout cet argent, il versait des larmes de désespoir et d'humiliation.

Pour la première fois de sa vie, Pierre avait un remords, et ce remords le faisait horriblement souffrir. Loin de se trouver à lui-même des excuses, le pauvre enfant prêtait à ses erreurs une portée qu'elles n'avaient certainement pas.

Un sentiment particulièrement pénible avivait ses regrets. Ce sentiment eût bien fait rire la délurée Sarah si elle avait pu le connaître. Et cependant il naissait du respect qu'à tort ou à raison le jeune homme éprouvait pour elle. Pierre croyait s'être rendu indigne de M^{lle} Lévy.

Bien que parfaitement sûr de la discrétion de Siméon, qui n'irait pas raconter leurs fredaines devant sa sœur, l'étudiant n'osait plus se présenter à l'hôtel de l'avenue Kléber.

Il s'interdit de songer à Sarah, se répétant, afin d'exciter sa propre fierté, qu'elle était trop riche pour lui.

Ses résolutions, l'éloignement qu'il s'imposa, eurent pour effet d'augmenter son attachement romanesque pour la maligne et jolie fille.

Par un beau jour de printemps — celui-là même où Pierre atteignit ses

dix-neuf ans — il s'avoua, non sans terreur, que, décidément, il était amoureux.

— Je suis fou, pensa-t-il. Je ne me reconnais plus. Est-ce que je vais me laisser aller à la dérive de ce courant dangereux qui m'entraîne depuis quelques mois ? Un homme sans fortune, tel que moi, ne doit, jusqu'à trente ans, penser qu'à sa carrière. Aucun plaisir, aucun espoir, aucun sentiment, ne doit le détourner de sa route et l'empêcher de conquérir, par ses seules forces, sa vraie place dans la société. Il ferait beau voir que je ne me taillasse pas la mienne à la mesure de mes forces et de mes ambitions légitimes ! Vais-je devenir, par hasard, une non-valeur, un parasite ? Non, mille fois non ! J'aimerais mieux mourir en pleine jeunesse, en pleine espérance. Je me ferais plutôt soldat pour vieillir dans la peau d'un honnête et modeste capitaine, ou bien pour attraper une balle, obscurément, à mon humble rang de bataille, dans notre prochaine guerre. Mais tout cela ne veut rien dire. Je ne suis pas malade à ce point. Allons voir mon vieux Franz, qui marche à grands pas vers la gloire, lui, et qui va chasser de mon esprit toutes ces maudites pensées. Aussi bien, je l'ai trop négligé, ces derniers temps, le brave garçon, l'excellent camarade...

Là-bas, tout en haut de la rue Lepic, au cinquième étage d'une vaste bâtisse, Pierre sonna, déjà réconforté moralement rien qu'à se trouver devant la petite porte bien connue.

Ce fut le père Kleinher qui ouvrit.

— Ah ! *c'est tonc doi*, enfin, mon *pon Bierre* ! s'écria joyeusement l'Alsacien. Comment *fas-du* ? Mais entre donc, entre donc !

— Bonjour, mon cher monsieur Kleinher. Est-ce que Franz est à son atelier ?

— Mais non, tu tombes mal. Hier, ayant encore une étude à faire pour son tableau, il est retourné là-bas.

— Où donc, là-bas ?

— Mais à Villiers, *barpleu* !

— À Villiers ?

— Ah çà ! mon garçon, tu descends donc de la lune ? Il n'est pas

possible que tu sois resté si longtemps sans nous voir. Tu connais au moins le sujet du tableau ?

— Pardon, monsieur Kleinher... Quel tableau ?

L'Alsacien hocha sa vieille tête avec un bon rire.

— Celui que Franz prépare pour le Salon. Maintenant, tu vas peut-être me demander : « Quel Franz ?... » et « quel Salon ?... »

Le bonhomme imitait, en étranglant de gaîté, l'air ahuri que prenait Pierre à chaque nouvelle question.

Voyant que, décidément, le jeune homme n'était plus, chez eux, au courant de rien, le maître de dessin lui prit le bras et l'amena devant un chevalet portant une grande toile recouverte d'une serge. Il enleva l'étoffe, en se hissant sur la pointe des pieds pour la dégager par en haut, puis il s'abandonna de nouveau à son fou rire lorsque Pierre poussa une exclamation stupéfaite.

— Voilà le morceau, dit le père de Franz avec une bonhomie qui laissait percer tout son orgueil. Cela s'appellera : *Le Soir*. Je crois vraiment que c'est un assez beau soir, pour la saison. Qu'en dis-tu ?

Et le rire partit de plus belle.

Pour toute réponse, Pierre prit le vieillard à pleins bras et l'embrassa sur les deux joues, les larmes aux yeux.

Une profonde émotion venait de le saisir en face de cette admirable et simple toile.

Elle représentait le retour des vaches à l'étable. Mais ces vaches, saisissantes de vérité, de naturel, de variété et de vie, se pressaient pour passer à travers une grille rustique ouverte toute grande, que Pierre reconnut bien à l'auvent de chaume qui la surmontait : c'était celle de la maison paternelle, à Villiers. Cette grande cour, qui s'étendait en deçà, c'était la cour de François Marsant. Et cette adorable jeune fille qui, de ses beaux yeux rêveurs, regardait le troupeau rentrer, c'était la propre sœur de Pierre, c'était Marguerite, maintenant âgée de seize ans.

La lumière, une douce lumière défaillante de fin du jour, en été, éclairait merveilleusement cette toile.

La jeune fille était peinte avec un sentiment délicieux. Pierre vit immédiatement — et il en ressentit une joie profonde — que son cher Franz avait exécuté ce portrait avec son cœur plutôt qu'avec sa science et son imagination.

Mais, d'une façon évidente, le grand mérite de l'œuvre se trouvait dans l'exécution des animaux. Les vaches, le chien de berger, les poules qui s'effraient, un cheval attaché au fond de la cour, tournant la tête au bruit des meuglements et des piétinements, toutes ces créatures, dans la libre expansion de leurs mouvements naïfs, remuaient, soufflaient, suaient, criaient et marchaient sur la toile.

C'était saisissant. Cela formait une de ces œuvres d'art qui, par leur intensité, captivent également l'admiration du critique raffiné et celle du spectateur dépourvu de toute culture. Lorsque la beauté d'une production artistique ne s'enseigne pas mais s'impose, cette production se classe parmi les choses universelles et immortelles : elle manifeste le génie.

Ce fut le mot qui vint aux lèvres de Pierre.

— Franz est un peintre de génie ! s'écria-t-il.

Puis il ajouta, non sans malice :

— Mais à travers quelles lunettes flatteuses regardait-il donc Marguerite ? Je ne me doutais pas que ma petite sœur fût aussi jolie fille que cela.

Était-ce la découverte du prodigieux talent de son ami ? Était-ce la gracieuse apparition de sa sœur ? Était-ce une combinaison de ces deux idées qui mettait un sourire si heureux sur les lèvres de Pierre lorsqu'il descendit les rues escarpées de Montmartre ?

Certainement il avait subi là-haut de bienfaisantes influences, car il s'en retournait calme, apaisé, confiant dans l'avenir, et captivé par quelque rêve intérieur. Il s'en allait au hasard, les yeux tournés, pour ainsi dire, en dedans, ne prêtant pas plus d'attention au chemin suivi qu'aux physionomies des passants.

C'était à Villiers que, pour le moment, il se promenait en imagination.

De tout l'hiver, il n'y avait pas mis les pieds. Et il cherchait à se rendre

compte de ce qui se passait là-bas. Il se rappelait maintenant des lambeaux de phrase, dans les lettres de son père, de sa sœur, lues bien distraitemment depuis quelques mois. Une seule, très catégorique, celle qui parlait d'embarras financiers et refusait de l'argent, lui laissait un souvenir distinct. Les autres, rapidement parcourues, puis glissées au fond d'un tiroir, lui avaient semblé remplies par le ron-ron un peu monotone des habitudes de la campagne et de tendresses presque enfantines. Il les avait aussitôt oubliées pour ruminer et remâcher jusqu'à en extraire le dernier suc, les phrases malicieuses, provocantes ou attendries de la belle Sarah.

Mais aujourd'hui qu'il pensait à cette correspondance avec la clairvoyance de son affection réveillée, aiguisée de quelque remords, il se demandait s'il n'aurait pas dû lire entre les lignes et voir au delà de ce qu'on y mettait.

Si, comme il l'espérait depuis la contemplation du tableau, le seul mystère consistait en des fiançailles tacites entre son ami Franz et sa sœur Marguerite — fiançailles qui n'attendaient sans doute que le succès au Salon pour devenir officielles — il en éprouverait une joie profonde. Franz, à vingt-trois ans, paraissait déjà maître de son talent et de son avenir. Son cœur et son caractère, dont Pierre connaissait la valeur, assuraient le bonheur futur de la femme qu'il épouserait.

Mais à côté de ce gracieux rêve, l'étudiant sentait quelque chose d'obscur et de pénible se dégager de certaines allusions revenues en foule à sa mémoire. Marguerite n'écrivait pas avec la joie limpide et fière d'une jeune fille aimée, pleine de confiance dans l'époux de son choix.

Quelle pouvait être la cause de sa mélancolie ou de son inquiétude ? Pierre le saurait avant peu, car, dès le lendemain, il se rendrait à Villiers, pour se réjouir avec les siens, ou pour les tirer de peine, par tous les moyens dont il disposait, si cela était en son pouvoir.

Cette résolution prise, il releva la tête, regarda autour de lui avec la stupéfaction éblouie de l'homme qui sort d'un songe, et s'aperçut qu'il venait d'entrer dans la rue Saint-Lazare.

Comme il s'orientait afin de reprendre le chemin de la place Vintimille, il entendit une jeune et fraîche voix s'écrier :

— Mais, maman, c'est Pierre ! Je le reconnais très bien.

Il se retourna, encore un peu abasourdi, ne sachant plus du tout où il en était ni qui venait de prononcer son nom. Puis il fit quelques pas vers la porte d'un magasin, sur laquelle s'avançaient au même instant deux femmes, et dit, le chapeau soulevé :

Mais, je ne me trompe pas... Madame Courtois ?... Mademoiselle Juliette ?...

Il entra, s'assit. Au bout de cinq minutes, il se demandait pourquoi, depuis deux ans, l'idée ne lui était jamais venue de visiter la modeste boutique. On y était si bien ! Une si exquise atmosphère de courage, de gaieté, de chaude sympathie l'y enveloppait si promptement, si complètement ! Et que de bons souvenirs l'y attendaient, blottis dans les angles des étroits tiroirs, tapis derrière les pelotons de laine, bruissant dans le ronronnement du petit rouet à dévider la soie !

S'il n'y était pas venu, dans le coquet et minuscule magasin de *Mercerie et Modes*, certes, quelque chose de lui y avait pourtant habité. Il ne se sentait étranger ni aux êtres, ni aux objets. Avait-on beaucoup parlé de lui, ou avait-on seulement beaucoup pensé à lui ? Rien ne vint le lui apprendre, et pourtant il devina qu'il avait été attendu. Comme l'après-midi s'avançait, ces dames le retinrent à dîner, et la place qu'il occupa, ce soir-là, à leur table, il comprit qu'elle était bien la sienne et qu'on la lui avait, d'une façon tacite, réservée depuis longtemps.

— Vous rappelez-vous, monsieur Pierre, vos deux mois à l'infirmerie, et la peur que j'avais en vous voyant lire toujours ? Il me semblait que vous y laisseriez votre cervelle ou vos yeux. Je faisais semblant d'oublier la lampe afin de vous calmer par un peu de repos forcé dans l'obscurité.

— Ma bonne madame Courtois !... J'ai souvent lassé votre patience. Mais je m'ennuyais si lamentablement ! Pour soulager mes nerfs, j'avais inventé un juron de circonstance. Vous en souvenez-vous ?

— Ah ! oui, vous le lanciez avec une fureur si comique ou des modulations de voix si drôles, qu'au lieu de vous plaindre, je me mettais à rire. Et vous faisiez alors semblant d'être indigné.

— Quel était ce terrible juron ? demanda Juliette, curieuse.

— Fi, mademoiselle, quelle question pour une jeune fille ! Enfin je vais vous l'apprendre, afin qu'il vous serve lorsque vous vous casserez un membre. Il a un effet particulier de soulagement, vous verrez. C'était: Nom d'une église !

— Et vous rappelez-vous, monsieur Pierre, le jour où un gamin de l'école, à Villiers, dessina ma silhouette sur un mur, avec une effroyable crinière qui se hérissait comme des piquants de porc-épic ? J'avais sept ans, je ne savais pas me coiffer. Vous en aviez un peu plus de huit et vous avez battu le gamin, car je pleurais. Mais en rentrant, je pris les cisailles de grand-père et je taillai, puis retaiilai au petit bonheur dans ma longue toison rousse...

— Quel massacre ! fit Pierre. Je ne sais pas pourquoi l'on se moquait ainsi de vos cheveux. On est si routinier au village, si ennemi de toute originalité !... Puis c'étaient surtout les enfants... Quant à moi, je n'ai jamais vu une chevelure plus ravissante que la vôtre.

Il levait les yeux sur la toute petite tête de Juliette que couronnaient les torsades dorées étroitement tordues. S'il eût osé, Pierre aurait renouvelé le jeu du bateau, jadis, ôtant toutes les épingles pour voir se dérouler jusqu'à terre le flot vivant et soyeux. Tandis qu'il s'absorbait dans une contemplation peut-être trop complaisamment prolongée, il entendit sortir cette phrase des lèvres roses, un peu méchantes, de Juliette :

— Oh ! les cheveux de M^{lle} Lévy sont beaucoup plus beaux que les miens. Ils ont une couleur au moins..., les miens en ont trente-six.

Pierre devint très rouge, ne répondit pas, et regarda sa montre.

— Déjà dix heures et demie ! s'écria-t-il. Je suis indiscret, je me retire.

Il quitta la petite salle à manger et se dirigea vers la boutique, dont les volets étaient posés, le gaz éteint. M^{me} Courtois prit la lampe afin de l'éclairer, le remerciant avec chaleur du plaisir qu'il leur avait fait en leur consacrant quelques-unes de ses heures, si occupées, si précieuses.

— Vous nous ferez la surprise de revenir nous demander encore à dîner, quand vous voudrez, à l'improviste, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Je vous remercie. J'ai, comme vous dites, fort peu de temps,

répliqua Pierre.

Il serra longuement, prononçant d'aimables paroles, la main de son ancienne garde-malade, puis il tendit, avec froideur, le bout de ses doigts à Juliette.

— Au revoir, monsieur Pierre.

— Adieu, mademoiselle.

Il partit, et la jeune fille entendit avec un serrement de cœur le bruit de fer froissé que firent, refermés par sa mère, la serrure et le verrou de la porte.

Elle se rendait compte que, d'un seul mot, elle avait rompu le charme, et gâté, dans l'esprit de Pierre, la joie du revoir et tous les chers souvenirs évoqués durant cette soirée.

Quel démon l'avait poussée ? Oh ! combien elle maudissait l'impétuosité de sa nature qui, chez elle, faisait passer l'acte avant la réflexion.

À quoi, d'ailleurs, sa petite malice lui avait-elle servi ? À s'éclairer elle-même cruellement. Elle avait pu juger de l'affection profonde qui attachait Pierre à cette Sarah, en voyant la rougeur subite de l'étudiant, son embarras et la mine glaciale qu'il avait prise aussitôt.

S'il devait être taquiné à propos de sa fiancée, il ne reviendrait plus chez M^{me} Courtois.

La joie de le voir auprès d'elle, familier, camarade, à son aise comme autrefois, était perdue pour Juliette. Et par sa faute !

— Décidément, murmura-t-elle, en cachant ce soir-là son petit nez dans l'oreiller, décidément je n'ai pas de chance avec lui!

Elle essayait de se railler elle-même, mais son effort et le silence favorable de la nuit firent jaillir ses larmes, aussi promptes, chez elle, que le rire, l'espièglerie malicieuse ou le bon mouvement de générosité.

— Oh ! pourquoi donc a-t-il passé devant chez nous ? songea-t-elle. J'aurais mieux aimé ne jamais le revoir.

CHAPITRE XV LES IDÉES DU MEUNIER VAUBERT

Lorsque Pierre entra, le lendemain, dans Villiers, il demeura stupéfait du spectacle qui frappa ses yeux.

Par ce brillant jour du mois de mai, tout rayonnant, tout embaumé, tout gazouillant, ce qu'il voyait autour de lui respirait la ruine et la tristesse.

Le vieux pont du Morin, complètement effondré, étalait au soleil dans le miroitement de l'eau ses débris à l'abandon, couverts d'une hideuse mousse. Quant au pont nouveau, on eût dit qu'il n'en était pas question. Pas un ouvrier, pas une pierre neuve ne s'apercevait aux alentours.

En regardant ce tableau d'incurie et de misère, on ne se fût pas cru dans un florissant village, à quelques lieues de Paris, mais dans un trou pauvre et perdu d'une inaccessible région.

Toutefois, ce n'était rien encore.

Vis-à-vis des vestiges du pont, s'étalait la façade bien connue de l'*Hôtellerie des Saules*.

Elle était muette, assombrie, fermée.

Sur les volets, hermétiquement clos, de sinistres affiches jaunes tiraient le regard. *Vente par autorité de justice*.

Pierre n'en croyait pas ses yeux. Il s'approcha. Les mots *fonds, immeuble, enchères, mise à prix*, dansaient devant ses prunelles et dans son cerveau, sans qu'il pût se résoudre à leur donner un sens.

Il éprouvait une impression tellement pénible, qu'il n'osait entrer à côté, chez son père. La maison du marchand de chevaux lui semblait présenter aussi une physionomie lugubre. Il y régnait un singulier silence, qui lui oppressa le cœur.

Cependant il pénétra dans la cour. Elle n'offrait pas son animation accoutumée.

Quelques poules picorait, d'un air découragé, des grains qui devaient être rares. Un chien vint lécher la main de Pierre, mais sans bruyantes manifestations de joie. Des portes d'écurie ouvertes laissaient

entrevoir des litières vides.

Franz Kleinher apparut, sortant au-devant de son ami, reconnu par une croisée. Une expression de condoléance se dégageait de ses traits, de sa démarche, de sa façon de tendre la main.

— Il est arrivé malheur à mon père ! cria l'étudiant.

— Comment ?... Mais non ?... Il ne t'a donc pas écrit ? Ce n'est donc pas lui qui te fait venir ?

— Au nom du ciel, que se passe-t-il ? s'écria Pierre.

— Mon bon ami, ne t'effraie pas. Ce sont ces malheureuses affaires d'argent... Ton père nous cachait, il te cachait à toi-même que cela ne marchait pas... Oh ! mais cela ne marchait pas du tout. Tu as vu que c'est à vendre, à côté ?

— Oui. Ils ont donc fait faillite ?

— Une faillite abominable ! Ils s'étaient mis sur un pied ridicule, sous prétexte d'attirer le Parisien... Garçons en veste et escarpins, vitraux aux croisées, mobilier moyen âge... Tu juges si c'était un genre qui pouvait réussir à Villiers, dans la vraie campagne, fermée à toutes ces fantaisies. On n'a rien compris à leur *Hostellerie*, sinon que la cuisine y était mauvaise et fort chère. Pour se rattraper, ils ont encore haussé leurs prix, stupidement. Avec cela, ce pont détruit leur coupait la clientèle... Ah ! ce pont... Le pays y a perdu dix fois le prix qu'il aurait fallu donner pour le refaire. Mais on aimait mieux compter sur le Gouvernement.

— Mais enfin, qu'est-ce que cela faisait aux vaches et aux chevaux de mon père ?

— Cela faisait d'abord que ses successeurs ont laissé impayées les trois dernières échéances, soit trente mille francs de perte. Ton père, pour sauver votre vieille maison des *Saules*, fondée par ton bisaïeul et portée si haut par l'activité de ta tante, n'a pas poursuivi. Au contraire, à la fin, il donnait de l'argent, pour ne pas voir ces hideuses affiches sur les murs de la maison où sa femme est morte, où ses enfants sont nés...

Pierre eut un mouvement de douleur.

— Allons, mon vieux, dit Franz en lui saisissant les mains, sois un

homme. Tu ne vas pas pleurer, que diable ! Nous nous en tirerons ! Je dis nous, parce que je me considère un peu comme de la famille... J'en serai bientôt... À moins que ça ne te déplaise, et tu serais le seul de ton opinion. Marguerite ne t'a pas tout dit, la petite sournoise...

L'étudiant se jeta dans ses bras.

— Mon frère, mon cher frère ! s'écria-t-il. J'ai tout compris en voyant ton tableau. Ah ! c'est un chef-d'œuvre !... Quel talent tu as ! Mais, ajouta-t-il tristement, si nous sommes ruinés, Marguerite n'a pas de dot... Tu es encore pauvre...

— Je ne le serai plus quand je l'aurai pour femme, dit le peintre.

Et ses clairs yeux bleus rayonnèrent d'un sentiment si profond, que Pierre, pour toute réponse, l'embrassa une seconde fois.

Alors Franz acheva de l'éclairer sur la situation. Elle était navrante. L'entreprise du lait n'avait pas réussi. Les vaches étaient tombées malades, étaient mortes. François Marsant ne s'entendait pas au métier de nourrisseur. Il l'avait reconnu trop tard, se débarrassant à bas prix des maigres bêtes qui lui restaient.

— Mais les chevaux ?

Les chevaux avaient mieux marché. Le « lieutenant » avait profité de quelques bonnes occasions... Mais c'était un commerce bien ingrat. Il n'y a pas de milieu : l'on y fait fortune ou l'on s'y ruine. Il aurait fallu tout de suite des bénéfices énormes pour compenser les frais de l'installation, trop luxueuse. La jolie maison d'habitation, les écuries élégantes, les terrains achetés pour les transformer en herbages, grevaient d'avance, dans des proportions considérables, le budget de l'établissement.

À mesure que Franz énumérait, et encore en les atténuant, les fautes commises par François, Pierre se désolait, s'irritait presque.

— Et dire, s'écriait-il, que, tout enfant que j'étais, j'ai senti qu'on allait trop vite dès le commencement ! J'ai eu peur. Mais j'étais trop jeune pour donner mon avis, et d'ailleurs mon père ne soumet ses idées à personne.

— La grande imprudence, reprenait Franz, consistait à se débarrasser de l'auberge à tout prix, comme l'a fait ton père, sans connaître ses

successeurs, sans prendre contre eux aucune garantie sérieuse. D'ailleurs, je n'ai jamais compris pour quelle raison il vendait. Les *Saules* valaient une mine d'or.

— Grâce à tante Cécile, disait Pierre. Ma pauvre tante ! Elle portait bonheur non seulement à la maison, mais à tout le village, il semble. Quand on pense à ce que peut faire pour son entourage un seul être courageux, intelligent, une simple femme, laborieuse et modeste ! C'est incroyable. Que d'héroïsme, que d'utilité dans certaines vies ! Hélas ! Et tout cela perdu, gâché si vite, en deux ou trois ans !...

Il se taisait, ne voulant pas accuser son père.

C'était un vaillant cœur aussi que le « lieutenant », un excellent père, un honnête homme. Mais, voila... la vanité l'égarait.

Et Pierre, par un rapide retour sur lui-même, se demandait avec effroi s'il n'avait pas hérité cette faiblesse paternelle ; si ses imprudentes amitiés nouées avec des jeunes gens trop riches, si même son amour pour Sarah n'étaient pas les mauvais fruits, mal venus, de la même plante malsaine.

Tout à coup l'idée de sa dette lui revint et le fit pâlir. Quand les rendrait-il, ces trois mille francs ? Sa famille se trouvait ruinée. Oh ! comme il avait été coupable et comme il se trouvait puni !

— Ne te mets pas dans un pareil état, dit Franz qui voyait ses traits s'altérer sans connaître toute l'étendue de sa peine. Surtout n'accuse pas trop ton père. Il est bien malheureux. Tout semblait tomber à la fois sur lui. Figure-toi que, dernièrement, il avait fait une bonne affaire..., vendu un cheval quatre mille francs. Et ce cheval devait toute sa valeur au dressage : c'était une bête que M. Marsant avait eue toute jeune, pour soixante louis. La vente était chose faite, on devait livrer le cheval le lendemain. Mais voilà qu'un palefrenier s'obstine à le monter, sous je ne sais plus quel prétexte. Il gelait. Le cheval, excité par le froid et d'ailleurs très vif, fait quelques façons au moment de sortir de la cour, glisse sur un peu de neige durcie, et tombe si malheureusement qu'il s'abîme un boulet et se couronne. L'homme a vidé les étriers, s'est sauvé à travers champs, et court encore. Il n'a jamais osé reparaître devant ton père. Du reste, il a bien fait, M. Marsant est emporté. Sur le moment, je crois qu'il aurait fait un mauvais parti à ce maudit maladroit.

— C'est trop fort, dit Pierre tout à coup, que toi, Franz, tu sois au courant de tout cela, et que je n'en sache rien ! Pourquoi ne m'a-t-on rien dit de ce qui se passait ?

— Mais, Pierre, je ne suis, pour ma part, au courant que depuis deux jours. La catastrophe a éclaté par la mise en vente du fonds et de l'immeuble des Saules. Ta sœur s'inquiétait, mais ne savait rien au juste... M. Marsant ne parlait de rien. Seulement elle le voyait soucieux. Elle te faisait part de ses craintes, je crois...

— C'est vrai. J'ai relu ses lettres hier. Je m'explique certaines phrases. Je n'y avais pas fait attention tout d'abord. Ah ! je suis un misérable.

— Quelle folie ! Tu étais absorbé par tes études.

— Mes études !

Pierre eût voulu tout dire à Franz, et ses fautes passées et ses cuisants regrets actuels, mais leur conversation durait déjà depuis un moment. Et il avait hâte de voir son père. Le peintre lui mit la main sous le bras comme pour le retenir.

— Attends...

— Quoi donc ?

— Au fait, va. Cela vaut mieux. Il te recevra sans doute, toi. Mais c'est que, vois-tu, il est enfermé depuis hier soir, et défend absolument qu'on le dérange.

— Que fait-il donc ?

— Il travaille, nous a-t-il dit. Il écrit.

Une singulière angoisse étreignit le cœur de Pierre. Son père n'était rien moins qu'un homme de plume. Le silence du cabinet ne l'inspirait guère dans les moments d'embarras. Pourquoi s'isolait-il de la sorte ?

L'étudiant grimpa l'escalier, atteignit d'un bond la porte de François Marsant, et frappa.

Pas de réponse.

— Père, c'est moi... C'est moi, ton Pierrot. Ouvre donc.

Un gémissement, ou peut-être plutôt un sourd juron de soldat, partit de l'intérieur.

Pierre, éperdu, crut entendre un râle. Il appuya sa forte épaule contre la porte, et, sans effort, fit sauter la serrure.

Ce qu'il vit le rassura en partie. Son père se tenait assis devant une table, la tête dans ses mains, en vie, et bien portant.

D'un coup d'œil, cependant, le jeune homme comprit que, s'il n'arrivait pas trop tard, il s'en fallait peut-être de peu.

Sur la table se trouvaient deux ou trois lettres aux enveloppes cachetées de cire, et, en travers, le fusil de chasse du « lieutenant », fourbi à neuf, armé, tout prêt.

Au bruit de la porte enfoncée, François leva sa tête maigre et énergique, bien militaire et bien française.

Les traits étaient pâles, et les yeux rougis — sans doute par la veille plutôt que par les pleurs.

— Va-t'en, dit-il à son fils. Va-t'en ! Si je te parle, je ne pourrai plus. Laisse-moi.

— Père ! s'écria l'étudiant tombant à genoux près de lui. Père, à quoi songeais-tu ?

— À te laisser un nom qui ne fut pas déshonoré.

— En quoi l'honneur ?...

— Les Saules sont en faillite. Moi, je le serai dans huit jours.

— Tu ne le seras pas. Nous avons des amis. Mon parrain...

— Ton parrain ne veut rien faire pour nous. Il a ses raisons. Je ne les connais pas. Il te les dira, si bon lui semble.

Pierre hésita, puis, avec un effort :

— Les Lévy t'aideront. J'en suis sûr.

Le marchand de chevaux pressentit, chez son fils, une arrière-pensée.

— Tu sais bien qu'on leur a rendu leur argent, jadis, et d'une façon assez raide. Quelle figure ferait-on d'aller le redemander aujourd'hui ?

— Ce ne serait qu'un prêt. On relèverait la maison.

François secoua la tête.

— Je n'ai plus confiance dans mon commerce. J'ai mal emmanché l'entreprise. Il n'y a rien à faire dans ce pays-ci. J'aurais dû m'installer à Paris.

— Oh ! Et la concurrence... Ton affaire n'était pas les chevaux de luxe.

François rougit, très vexé.

— Comment donc ? Je formais des élèves superbes.

L'étudiant n'insista pas.

Il y eut un moment de silence. Puis, Pierre, après avoir embrassé son père avec force, prit sur la table les lettres cachetées, dont une était adressée à lui-même. Levant alors du bout du pied le tablier de la cheminée sans feu, il frotta une allumette, et exécuta un auto-da-fé auquel François assista sans faire un mouvement. Le jeune homme prit ensuite le fusil de chasse, enleva les cartouches des deux coups, et posa l'arme contre le mur, sur ses supports habituels. Comme il se retournait, il rencontra le regard calme de son père.

— Et bien, dit celui-ci, tu es content ?

— Pas encore, répondit Pierre.

Il revint près de François, se mit à genoux dans sa première position et lui prit les mains :

— Père, tu vas me jurer que tu renonces à cet affreux projet.

— Lequel ?

— De nous quitter... Que ferions-nous sans toi ?

François eut un amer sourire.

— Tu feras ta carrière... Tu dis toi-même que tu as des amis. Ils t'aideront pour le dernier coup de collier. Je te connais, tu arriveras vite. Quant à Marguerite, je suis tranquille sur son compte. Elle épouse un brave garçon.

— Père, tu vas me le jurer. Au nom de ma mère !

— Tais-toi, dit sourdement le lieutenant.

Il s'accouda sur la table, le visage entre ses mains. Et Pierre vit sourdre des larmes entre les doigts du vieux lancier de Reischoffen.

Le jeune homme sentit qu'il triomphait. Au même instant la porte brisée fut poussée doucement. Dans l'embrasure Franz et Marguerite se tenaient, hésitants, dévorés d'inquiétude. Il leur fit signe d'approcher.

Alors Pierre écarta doucement, mais avec fermeté, les mains de son père. Lorsque François tourna forcément la tête, il vit les trois enfants autour de lui.

— Jure-le, papa, jure-le, dit-il... Sur la tête de Marguerite.

— Soit, je le jure... Je n'en ai plus la force.

— Bon ! s'écria Pierre, joyeux. C'est tout ce qu'il me faut pour le moment. Maintenant il s'agit de se démener ferme. Je cours avant tout chez parrain.

Le meunier Vaubert reçut assez froidement son filleul.

— Mon père est menacé de la faillite ?

— C'est sa faute.

— Il voulait se tuer !

— Ta, ta, ta.

— L'*Hôtellerie* est vendue par autorité de justice.

— Tant mieux, elle ne sera plus aux mains des imbéciles qui la géraient.

— Le pont n'est pas reconstruit. Rien ne marchera sur notre rive tant qu'il restera en ruines.

— De quoi te plains-tu ? Nous avons obtenu le décret du Ministère de l'Intérieur, autorisant la commune à emprunter dix mille francs, et nous l'avons enfin reçu, grâce à l'active intervention des députés du département. Cela leur a coûté bien des pas, des démarches et des lettres. J'ai envoyé le décret au directeur du Crédit Foncier de Melun, pour négocier l'emprunt. Le décret ne lui suffit pas. Il veut examiner le projet pour être tout à fait tranquille. Je suis en train, maintenant, de reconstituer le dossier.

Pierre, impatienté par le ton persifleur de son parrain, haussa les

épaules.

— Eh bien, après tout, laissons le pont tranquille. Cela ne nous regarde pas.

— Comment, CELA NE VOUS REGARDE PAS ! cria le meunier, avec un accent terrible.

Il suffoquait. L'explosion allait suivre. On sentait qu'il avait sur le cœur des choses longtemps contenues, et que ces choses se préparaient à sortir avec des éclats de mitraille.

— Ah ! cela ne vous regarde pas ! Et qui est-ce que cela regarde ?... Le Gouvernement, sans doute ? Cela regarde peut-être aussi tous les fonctionnaires qui ont fourré successivement leur nez dans ce dossier, depuis le sous-préfet jusqu'au ministre. Cela regarde les députés qui ont usé leurs semelles et perdu leur temps dans les antichambres. Mais tous ces gens-là s'en fichent, de notre pont, et de ta faillite, et du peu de cervelle de ton père, qu'il était prêt à se faire sauter !

— Parrain ! fit Pierre avec un geste de violence.

— Oh ! va donc, gamin, tu ne m'effraies pas, reprit l'autre. Tu entendras la vérité, une fois pour toutes. Je n'espère pas que tu en profites, espèce d'avocaillon bourré de grands mots. Un joli service cela rendra à ton pays, à toi-même et aux tiens, que tu bavardes durant toute ton existence, jusqu'à extinction de salive et de chaleur naturelle.

Pierre l'interrompit.

— Écoutez-moi, parrain. Avant tout, excusez mon mouvement de vivacité. Vous alliez trop loin, aussi ! Mon père est malheureux. Je conviendrais avec vous qu'il a été maladroit. Mais il ne s'agit pas de lui. Je ne compte plus sur lui. Il n'y compte plus lui-même. Toutes mes ressources sont en moi. Je veux sauver notre nom du déshonneur. Je veux éviter la faillite. Ensuite je ferai ma carrière de mon mieux. Mais je suis bien jeune. J'ai une confiance absolue dans votre expérience et dans votre raison. Je suis venu vous demander des conseils. Me les refuserez-vous ?

— Parbleu, non, mon garçon, répliqua le meunier subitement radouci. Je te donnerai mes avis et je t'ouvrirai ma bourse, tant que tu voudras, quoique l'une et les autres soient fort minces. Mais je ne le ferai qu'à bon

escient. Il me faut voir d'abord à quoi tu les emploieras. Quant à ton père, je ne lui aurais pas tendu le petit doigt. Les expériences sévères sont faites pour les entêtés et les fous de son espèce.

Comme Pierre se taisait, Vaubert reprit en goguenardant :

— Il n'a pas eu l'idée de s'adresser au Gouvernement, ce pauvre François ? Il aurait pu demander une subvention pour fonder un haras modèle. Cela m'étonne qu'il n'y ait pas songé. C'est de sa force.

— Parrain, dit Pierre, je vous assure que je comprends bien votre irritation contre l'incurie et l'ineptie de vos administrés. Je connais vos idées, je les partage. Je les propagerai lorsque j'aurai pour cela une autorité suffisante. Mais pour le moment, que puis-je faire ?

— On ne propage pas des idées, reprit brusquement l'enragé Vaubert. C'est une illusion. On les applique, dans son petit coin, dans sa petite mesure, quand on les croit utiles. Elle font leur chemin toutes seules lorsque les fruits en sont bons.

— Je les appliquerai, parrain, je vous en réponds.

Le meunier hocha la tête.

— Si tu voulais vraiment les appliquer, de concert avec-moi, tu relèverais ce pays, tu ferais prospérer ce petit morceau de la France, de la pauvre patrie si grande, mais si aveugle, si malade !...

M. Vaubert, qui marchait de long en large, tout en parlant, s'arrêta devant son filleul et le contempla d'un long regard perçant, comme s'il eût voulu prendre la mesure morale du jeune homme.

— Vois-tu, Pierre, reprit-il avec une gravité profonde, mon idée, à moi, est que dans une époque pénible, troublée, périlleuse, comme celle que nous traversons, tout vrai citoyen doit orienter sa vie et sa carrière, non seulement de façon à faire sa propre fortune — c'est son droit absolu et même son devoir — mais aussi de telle manière que son existence porte avec elle un profit et un exemple pour son pays. Il n'y a pas à se cacher que le moment est solennel pour notre chère France. Une nation, comme un individu, souffre non seulement de ses malheurs, mais surtout de ses défauts. Or les Français ont un défaut capital, indélébile, irréductible, qui, de plus en plus, les place dans un état d'infériorité par rapport à leurs voisins.

Ce défaut, c'est leur manie de tout attendre de l'État. Eux, si sceptiques, ont cette incroyable superstition que leur bonheur ou leur malheur, leur ignorance ou leur savoir, leur athéisme ou leur religion, l'activité ou le ralentissement de leurs affaires, doivent être décrétés, promulgués, organisés par leurs gouvernants et dépendent absolument de la Constitution et des lois. C'est à cause de cela que la politique les divise et les passionne si effroyablement. Les partis pullulent chez nous. Mais, quelle que soit la forme de gouvernement que l'on rêve, la part attribuée à ce gouvernement dans les moindres détails de la vie locale ou privée est toujours aussi énorme. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que, plus le parti est avancé d'opinion, plus le rôle de l'État devient étendu et tyrannique. Le communisme serait l'idéal du genre. Dans ce système, l'État — ou, si tu veux, la communauté — serait tout, l'individu rien. Les droits et les devoirs de chacun étant minutieusement mesurés et réglés, un citoyen deviendrait une unité pareille à toutes les autres, incapable de s'instruire, de s'enrichir, de se développer d'une façon quelconque et de dépasser le niveau. Mais, mon garçon, je ne veux pas te parler politique. C'est le côté pratique, immédiat des choses, sur lequel j'appelle ton attention. Rappelle-toi ta propre éducation. Dès l'enfance, qu'as-tu vu ? Que t'a-t-on appris ? Tu as été à l'école communale, où l'on t'a instruit suivant les programmes du Gouvernement ; puis au lycée, où tu as retrouvé des professeurs du Gouvernement ; tu es muni de brevets, décernés par le Gouvernement. On fa inculqué le principe d'autorité à un tel point, que, déjà grand, tu n'osais marcher, parler ou courir, sans en demander la permission à ton maître d'études. Tous les Français sont élevés suivant les mêmes idées. T'étonneras-tu si, devenus hommes, ils ne peuvent jeter un pont sur une rivière, ouvrir un port, tracer un chemin de fer, fonder une école, créer une industrie, sans la permission et le concours du Gouvernement. Ce sont des enfants qui n'osent pas lâcher le tablier de leur nourrice.

Pierre écoutait ce discours sans dire un mot, et le suivait avec la plus grande attention. D'abord parce que le raisonnement de son parrain l'intéressait vivement. Ensuite parce qu'il cherchait à pressentir vers quel but le meunier voulait le conduire par des considérations en apparence éloignées de leurs affaires personnelles.

M. Vaubert continuait :

— Je t’offrirai le voyage d’Angleterre. Tu visiteras ce pays-là. Tu y verras les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, l’éclairage électrique, créés par des entreprises particulières, fonctionner partout en dehors de toute intervention de l’État et sans lui avoir coûté un penny. Chez nous, les lenteurs forcées de l’administration, le nombre de gens à convaincre pour commencer la moindre entreprise, font que nous jouissons d’un progrès vingt ans après nos voisins, et avec des dépenses deux fois, trois fois plus considérables. Souvent nos propres inventions passent la Manche, le Rhin, ou même l’Atlantique, sont appliquées par les étrangers, et nous reviennent quand l’évidence de leur utilité ébranle enfin et met en mouvement chez nous cette lourde machine, nécessaire mais encombrante, qui se nomme l’État. Et s’il ne s’agissait encore que des grandes choses !... Mais je vais te montrer, par des exemples particuliers, à quel point notre pauvre peuple est entiché de sa tutelle.

Le meunier prit, dans un tiroir, quelques feuilles imprimées.

— Tiens, dit-il, ce passage est pris dans le rapport de la commission qui a procédé à une enquête sur les industries d’art pendant les deux dernières années. Écoute-moi cela :

« Un délégué de la chambre de commerce d’Amiens démontrait que si l’État n’intervenait pas pour faire rétablir un cours de mise en carte interrompu depuis la guerre, l’avenir des tissages de la ville en serait compromis.

« Et combien coûterait ce cours? demanda la commission.

« Quinze cents à deux mille francs.

« Pour ne pas s’imposer une dépense de deux mille francs, une industrie dont les affaires se chiffrent par millions s’exposait à périliter. »

— Et ceci encore, poursuivait M. Vaubert, qui feuilletait ses papiers.

« La déposition de Saint-Pierre-lès-Calais est poignante entre toutes. C’est une ville nouvelle, créée par l’industrie du tulle, et de ressources considérables. Elle vend annuellement pour cent millions de tissus. Elle en vendrait bien davantage si elle avait plus de dessinateurs capables de mettre en carte des dessins nouveaux. Mais, pour former ces dessinateurs, il lui faudrait des cours professionnels. Faute de ces cours, faute de deux cents

dessinateurs, elle vient de manquer pour vingt millions d'affaires. Cette perte énorme l'a enfin décidée à créer l'école qu'elle devrait avoir depuis longtemps. Qu'attend-elle encore pour passer à l'exécution ? ELLE ATTEND L'INTERVENTION DE L'ÉTAT ! »

Cette fois, Pierre interrompit, atterré.

— La France en est donc vraiment là ?

— Patience ! Encore quelques lignes, dit son parrain.

Et il continua de lire :

« Les délégués de cette même ville de Saint-Pierre constatèrent que le négoce et la commission dans leur ville sont monopolisés par des maisons allemandes qui sont venues s'implanter chez eux et qui absorbent le commerce de l'exportation. D'autres industriels déposèrent dans le même sens pour d'autres villes et ajoutèrent ceci : qu'après avoir exporté des articles français, les maisons allemandes finissent par en organiser la contrefaçon en Allemagne, de sorte que la déchéance du commerce français entraîne à la longue la déchéance de l'industrie française. »

— Eh bien, dit Vaubert en se tournant vers son filleul, je te donne en mille à deviner ce que les délégués de Saint-Pierre proposaient pour réagir contre ce péril. « Nous sommes si peu renseignés, » dit l'un d'eux, « que les ministres devraient inviter les consuls à nous indiquer la valeur commerciale des maisons à l'étranger. »

— Mais, dit Pierre, un consul n'est pas un commis-voyageur, ni un courtier de commerce.

— C'est pourtant comme cela, reprit le meunier. À l'ardente concurrence de leurs rivaux, ces industriels ne trouvent à opposer que l'intervention des fonctionnaires.

Il rejeta vivement les papiers dans un tiroir, et murmura :

— Ah ! pauvre cher pays !

L'étudiant réfléchit un instant, puis il dit avec lenteur :

— Parrain, vous avez quelque chose à me proposer au bout de tout cela. Vous comptez sur moi pour un projet déterminé. Parlez franchement. Je suis maintenant un homme. J'espère vous répondre comme vous le

désirez.

— Bien dit, et bien deviné, mon brave. Écoute-moi donc.

Alors le meunier déroula le plan qui lui tenait à cœur.

À lui tout seul, il ne pouvait pas grand'chose dans sa province. Mais si un homme jeune, intelligent, partageant ses vues, tel que Pierre, voulait s'adjoindre à lui, tous deux tenteraient de fonder une vaste entreprise d'agriculture et de meunerie. Ils y appliqueraient les procédés et les instruments qui sont les conquêtes de la science moderne. Donnant l'exemple de l'initiative hardie, désintéressée, ils tâcheraient d'entraîner dans leur mouvement toute l'activité du pays. Ils auraient soin de laisser à chaque paysan son petit lopin de terre, n'abusant pas de leurs capitaux, s'ils en gagnaient, pour ruiner et absorber la petite propriété ; mais ils loueraient à très bas prix leurs ouvriers et leurs machines, répandraient les recettes qui leur auraient réussi, et s'efforceraient d'arracher le cultivateur à ses préjugés comme à sa routine. Ceux qui viendraient à eux sans restrictions, leur vendant ou leur louant leurs terres, participeraient largement aux bénéfices et feraient comprendre aux autres les bienfaits de l'association. Ni l'État, ni même la commune, n'entrerait pour la plus petite part, à aucun moment que ce fût, dans leur entreprise, mais en profiteraient pourtant.

— Ainsi, disait Vaubert, une méchante affaire comme ce pont serait emballée, finie en quelques semaines. Une cotisation des intéressés, la commande à l'entrepreneur, voilà toutes les formalités qu'il faudrait. On ne verrait pas un village riche comme le nôtre s'anémier à la longue, faute de quelques pierres et d'un peu de ciment. Seulement personne ici n'a le pouvoir matériel et moral de prendre l'initiative de la chose et de convaincre tous ces moutons de Panurge. Mais l'association que je rêve aurait ce pouvoir. Pas au commencement... Oh ! certainement non. Pour réussir, il faut que le point de départ soit très humble. Nous garderions le secret de notre plan. En cas de succès, les faits parleront assez haut. Si nous échouons... Eh bien, nous aurons eu, je crois, une grande, une généreuse, une bienfaisante idée, qui sera reprise plus tard par d'autres, et qui germera mieux dans un terrain plus favorable. Nous n'aurons rien perdu... De l'argent, peut-être. Qu'est-ce que cela te fait ? tu n'en as plus. Quant au mien, je serais heureux de le donner pour cette cause-là.

— Mais, parrain, dit Pierre charmé, vous avez en vous de l'étoffe de grand homme.

— Peuh ! fit le meunier. Bien moins grand homme que les aventuriers, quasi inconnus, qui ont construit les premières fermes dans la région des prairies au fond de l'Amérique du Nord. Ce sont leurs héritiers qui font maintenant à nos blés nationaux une si terrible concurrence. Ils ont osé, ceux-là, et par eux-mêmes ! Il y en a un, je te dirai son nom tout à l'heure — un diable de nom anglais qui ne me revient pas — il y en a un qui est parti tout seul, avec un bon cheval et un léger bagage, sans être même certain de l'existence des prairies. Il a fait des centaines de lieues, à travers monts et forêts, manquant à tout moment de mourir de faim ou d'être exterminé... Puis, un beau matin, en débouchant des bois, il les a vues, les prairies !... Immenses, infinies comme l'Océan, foisonnant d'herbe douce et de fleurs sauvages, ruisselantes au soleil, libres, vierges, embaumées, superbes ! Quelle minute, hein ? pense donc ! Cet homme posséda plus tard tant de millions que, dans des charités incalculables, les répandant à flots sur les nécessiteux, il ne pouvait pas s'appauvrir. Il n'avait rien demandé à l'État, celui-là, sinon quelques concessions de terre — une terre que le Gouvernement ne connaissait même pas et qu'on ne lui marchandait guère. Tu ne trouves pas que c'est plus beau que d'avocasser, une carrière comme celle-là ?

L'étudiant rit de bon cœur.

— Mais, parrain, quelles terres inconnues voulez-vous que je découvre à Villiers ? Je ne demande pas mieux, moi !

— Bêta ! Crois-tu que notre sol français, si vieux qu'il soit, ne rivaliserait pas avec leurs prairies, s'il avait, pour le cultiver, des bonshommes trempés comme celui dont je te parle ? Il y a deux façons d'exploiter le sol : ou par vastes étendues, produisant peu sur un espace donné ; ou par portions restreintes et produisant beaucoup. Ils ont l'espace, nous aurons la science. Le rendement moyen d'un hectare de blé est chez nous de quinze hectolitres. Nous le ferons monter à vingt-cinq. C'est un chiffre incontestablement réalisable, à la condition d'employer des engrais et des semences de choix. Une fois démontré par cet essai, l'avantage des fumures rationnelles et des semences de bonne qualité sera bientôt

reconnu par les cultivateurs de notre voisinage, et, le bon exemple gagnant de proche en proche, la culture de notre commune, puis de notre canton, sera acquise aux améliorations et à l'initiative individuelle.

M. Vaubert se tut, et Pierre, absorbé, ne reprit pas tout de suite la parole.

— Ah ! voilà, soupira le meunier. J'avais espéré que tu serais mon homme. Mais ils t'ont fait bachelier... Tu rêves maintenant un cotillon noir, une barrette sur la tête et un morceau d'hermine sur l'épaule. Ça t'humilierait trop de te remettre à la terre, toi qui lis Démosthène et Cicéron dans l'original.

— Mais non, parrain. Je ne sais pas... Vos vues si vastes, votre grande entreprise me tentent.

— Un instant ! C'est que cela ne serait pas du tout une grande entreprise pour commencer. Voilà quel serait mon plan. On liquiderait la maison de ton père. Je ne tiens pas compte de son opinion, parce qu'il n'aura pas le choix. Il faudra qu'il accepte nos conditions ou qu'il s'effondre complètement. Il est couvert de dettes ; c'est la noire misère. Nous garderons ses prairies. Il possède des morceaux de terre admirables qu'il a gâchés pour nourrir ses vaches. C'est là que nous ferons de la culture. D'abord sur une petite échelle. Tu y mettras la main, comme le dernier paysan. Réfléchis bien à cela avant d'accepter. Ni toi, ni moi, et toi encore moins que moi, n'avons le moyen ni l'intention de jouer au gentilhomme campagnard. Je ne suis pas riche. Cependant, je fournirai aux premières dépenses. Ainsi, dès cette année, je paierai les quinze cents francs de ton volontariat. Ce sera une année perdue pour ton apprentissage agricole. Mais, dès ton retour, tu te mettras à l'œuvre.

Un long silence suivit ces paroles du meunier. Les deux hommes, perdus dans leurs réflexions, semblaient oublier la présence l'un de l'autre. Pierre restait les bras croisés, les yeux fixés à terre. Son parrain avait repris sa promenade à travers la chambre, la tête penchée, les mains derrière le dos.

Ce fut lui qui, le premier, ouvrit de nouveau la bouche.

— En ton âme et conscience, dit-il, réponds à la question que je vais te

faire : Crois-tu que mes projets puissent avoir pour effet de te rabaisser, de te ramener d'un cran plus bas sur l'échelle sociale et humaine ? En d'autres termes, crois-tu la carrière de l'agriculteur inférieure à celle de l'avocat ?

— Non, mon parrain.

— Je crois pardieu bien que non ! s'écria l'autre, trouvant le ton de l'étudiant trop froid. Comprise comme je te l'ai expliquée, la tâche de l'agriculteur demande autrement d'énergie, autrement d'intelligence, autrement d'instruction même que celle de l'avocat. Je ne te dis pas que le grec et le latin y sont nécessaires. Encore ne gâtent-ils rien. Mais quelles connaissances variées, quelles sûres notions scientifiques, quelle compréhension de l'économie politique ne faut-il pas pour assumer le rôle que je t'ai proposé ! Et si tu compares l'utilité des deux carrières !... Quand tu auras parlotté toute ta vie pour dire des choses que l'on sait d'avance ou bien qui sont d'affreux mensonges ; quand tu auras joué ce tour à la société d'arracher au bagne ou à l'échafaud l'immonde vermine qu'elle a le droit et le devoir d'écraser sous ses pieds, qu'est-ce que tu laisseras ? À peine, si tu es très éloquent, un recueil de discours destinés à n'être jamais relus. Au contraire, si tu fondes, d'après les larges principes modernes, une grande exploitation agricole, ou même simplement si tu cultives de modestes champs en arrivant à doubler leurs produits, tu deviens le bienfaiteur de ton village, de ta commune, peut-être de toute ta province, en tout cas, de la patrie elle-même. Ah ! ce n'est pas d'avocats, vois-tu, que la France a besoin ! Elle en meurt. Donnez-lui de solides laboureurs, au cœur calme, à la parole sobre et sage, à l'esprit net, aux bras robustes ! Donnez-lui des ouvriers laborieux, qui fassent fleurir ses merveilleuses industries sans s'inquiéter des faiseurs de lois, et elle deviendra si grande, si riche, que ses questions sociales seront tranchées par sa prospérité même, et que, sans prendre les armes, elle verra ses voisins devenir ses tributaires. Car faut-il qu'elle ait des ressources, tout de même, et une prodigieuse vitalité, pour frétiler encore après tous les étranglements qu'elle a subis depuis un siècle !

M. Vaubert ne parlait plus seulement avec la voix, mais avec tout son être frémissant d'émotion. Et Pierre se disait :

« Hélas ! pourquoi le peuple, dans ses réunions publiques, n'entend-il jamais des paroles honnêtes, raisonnables et généreuses comme celle-ci ? Il

n'en voudrait pas. De tels discours lui paraîtraient trop simples et ne flatteraient pas ses chimères. Il préfère écouter ceux qui le trompent, ceux qui exploitent son ignorance et ses passions mauvaises. »

— Mon enfant, reprit doucement son parrain, je suis bien bavard. Mais il y a certaines choses que tout jeune homme, à l'entrée de la vie, devrait entendre. J'en aurais bien d'autres à te dire. Elles viendront à mesure, pour peu que tu t'intéresses à mes idées, fruits de profondes méditations et d'une longue expérience. Pour le moment, je te laisse à toi-même. Réfléchis à mes propositions, et ne te hâte pas de me rendre la réponse.

— Je réfléchirai, mon parrain, dit Pierre.

Il s'en alla tout rêveur.

CHAPITRE XVI LA MEILLEURE VOIE

L'étudiant en droit possédait une instruction assez complète, des vues assez générales, il avait reçu une éducation assez sérieuse pour pouvoir, dans sa vingtième année, choisir en toute connaissance de cause entre les deux voies que M. Vaubert avait montrées ouvertes devant lui.

Il connaissait à la fois la vie des champs et celle que trace une profession libérale — suivant l'expression consacrée. Il avait suivi à la charrue les amis de son enfance et parcouru tous les recoins du moulin derrière les pas du meunier. D'un autre côté, il avait vu M. Daubessart dans son cabinet et ses professeurs dans leur chaire ; il fréquentait depuis quelque temps des membres distingués du barreau.

Il se sentait au-dessus de tout préjugé, sachant que la grandeur d'une carrière est faite par la valeur de celui qui l'embrasse. Quant à ses goûts, il s'étonnait de s'apercevoir, en les consultant, qu'ils l'inclinaient en secret du côté de la campagne.

Pendant plusieurs jours, il mit en balance toutes les raisons qui sortaient, une à une, dans un sens ou dans l'autre, de son fonds de notions acquises. Tout en faisant ce travail, il souriait de pressentir, par une sorte d'intuition, quel en serait le résultat. Il ne pouvait pas s'empêcher de raisonner ; pourtant il ne pouvait pas davantage s'empêcher de prévoir.

Il croyait voir jouer devant lui, comme d'ingénieux mécanismes, tous les ressorts de son cerveau ; leurs combinaisons s'accomplissaient en dehors de lui, pour ainsi dire. Il n'aurait pu les empêcher de fonctionner. Mais quelque chose, au fond de son être, plus intime et supérieur, prononçait irrévocablement et fatalement d'avance à quelle décision allait aboutir toute cette activité.

Pour échapper un peu à la fatigue de cette fermentation intérieure et y apporter une diversion, Pierre se décida à consulter quelques-uns de ses

amis. Ce n'étaient pas des conseils proprement dits qu'il cherchait. Rien n'est plus inutile, en pareil cas, plus absurde qu'un conseil. Il voulait recueillir quelques données nouvelles qui pourraient être apportées, pour ainsi dire, à l'un des camps de son cerveau, comme des munitions de combat.

Il se rendit, à cet effet, chez M. Lévy, le directeur de la *Société Immobilière Universelle*. Un grand administrateur, tel que lui, pouvait avoir des réflexions justes à lui présenter.

Le banquier bondit aux premiers mots de l'ami de son fils.

— Nous vous aimons trop, dit-il. Vous nous avez rendu un trop immense service pour que nous vous laissions faire une pareille folie. Quoi, vous ! Un garçon d'avenir, appelé à escalader en quelques bonds tous les échelons de la société, vous iriez pousser la charrue ! Mais c'est de la démence ! Qu'est-ce qui vous arrive ? Est-ce de l'argent qu'il vous faut, je vous en donnerai.

— Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur. Je ne suis pas décidé. Mais il faut tout entendre. L'agriculture, telle que je la conçois, n'est pas un métier de manœuvre. Il y faut de grands moyens intellectuels. C'est une noble carrière, la plus noble peut-être.

— Allons donc ! C'est démodé, cela. C'est du Jean-Jacques Rousseau, du Bernardin de Saint-Pierre... J'ai aussi des fermes, moi, dans le Berry... Si vous voyiez les brutes ignares qui sont là-dedans, bornées comme leurs moutons.

— Il faut les élever, monsieur. On ne le fera pas par des théories et des discours. On n'y réussira qu'en se rapprochant d'eux.

— Écoutez, Pierre, dit M. Lévy, parlons sérieusement. J'ai une confiance énorme dans votre caractère, dans votre talent, dans votre avenir. Croyez-vous que sans cela je vous aurais laissé conter fleurette à ma fille ?

— Oh ! monsieur...

— Il n'y a pas de : « Oh ! monsieur... » Vous aimez Sarah, c'est tout simple. Elle vous aime beaucoup aussi. Vous avez dix-neuf ans, elle en a dix-sept. D'ici quatre ou cinq ans, si vous ne changez pas ni elle non plus, vous pouvez vous être campé déjà dans le monde de façon à n'être pas indigne

d'elle. Je ne promets rien. Je fais une simple supposition. Je n'ai point l'intention ni le désir de forcer la chose. Mais si tout arrive comme je prévois, je ne m'opposerai pas au dénouement, voilà tout. Eh bien, je crois que pour vous, jeune homme, ce serait un beau rêve. Quant à ma fille, si elle pense que son cœur, et même son ambition, y trouveraient leur compte, ce n'est pas moi qui pourrais lui dire qu'elle a tort... Moi, qui ai marché sur des semelles percées et qui me suis souvent couché de bonne heure faute de bougie, dans ma jeunesse.

Le capitaliste eut un rire d'orgueil en prononçant ces derniers mots.

Quant à Pierre, une espèce d'éblouissement lui mettait des larmes dans les yeux.

— C'est vrai, monsieur, dit-il, j'aime profondément M^{lle} Sarah. Ou plutôt, je dis mal. Je l'ai aimée... Mais depuis quelque temps je tâchais d'en guérir, parce que je voyais combien était insensée mon ambition de jamais m'élever jusqu'à elle. Ah ! quel espoir vous me rendez !...

Le banquier sourit devant cet élan de naïveté, de passion et de jeunesse.

— Eh bien ? dit-il.

— Mais, s'écria Pierre, cela lui coûterait-il d'être la femme d'un très grand agriculteur plutôt que d'un avocat ? Je peux réussir dans mon exploitation...

Le front de M. Lévy se plissa.

— Mon jeune ami, je vous répéterai ce que je vous disais tout à l'heure : vous êtes fou. Pour devenir ce que vous appelez « un grand agriculteur », il vous faudra passer par toutes sortes de basses besognes, et lutter durant de longues années. Tandis que d'ici trois ou quatre ans, une belle plaidoirie peut vous mettre hors pair. Tenez, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ?

— Dites, monsieur, je vous en supplie.

— Eh bien, vous ne plaidez que pour mettre au jour votre talent, et, dès que votre âge vous permettra d'être éligible, avec les fonds dont je dispose et la renommée que vous aurez tout de suite acquise, vous arriverez

d'emblée à la députation.

Pierre pâlit.

Voilà donc pourquoi le banquier juif se montrait si généreusement disposé à lui donner sa fille !

— Mais, monsieur, répondit-il, je ne me suis pas même encore formé d'opinions politiques.

Le millionnaire éclata de rire.

— D'autant mieux ! Votre passé est dégagé de toute attache. Vous sortez d'une honnête famille de paysans. Votre père était à Reischoffen. Cela fait bien sur des affiches. Quant à l'opinion, ne vous pressez pas. Vous prendrez celle du moment. D'ailleurs le vent est à gauche. Humez l'air de ce côté-là.

Et le directeur de la *Société Immobilière Universelle*, frappant avec un gros rire sur l'épaule de Pierre, ajouta :

— Que vous êtes jeune, mon cher enfant, que vous êtes jeune ! Pour un Parisien de vingt ans, vous m'étonnez. Demandez à Siméon de vous montrer son catéchisme sur ces questions-là.

— Monsieur, dit Pierre sans faire écho à cette gaieté bruyante, il y a malheureusement une objection directe, immédiate, à des projets si brillants pour moi. Nous sommes ruinés. Si je n'accepte pas les propositions de mon parrain, le maire de Villiers, je ne sais pas comment j'éviterai la faillite à mon père et comment je continuerai mes études.

— Qu'à cela ne tienne ! Nous sommes vos débiteurs, vous le savez bien. Tirez sur nous à vue. Vous nous rendrez cela plus tard.

— Je vous suis profondément reconnaissant, monsieur. Voulez-vous me permettre de réfléchir sur vos généreux projets ?

— Réfléchissez tant que vous voudrez.

— Encore un mot, monsieur. Voulez-vous m'autoriser à entretenir ouvertement de tout ceci M^le Sarah ? Je ne puis prendre une décision sans connaître jusqu'où ira sa bienveillance à mon égard.

— Tiens ! fit le banquier. Je croyais que vous vous entendiez déjà là-

dessus comme larrons en foire. Qu'est-ce que vous chuchotez donc toujours dans les coins ? Enfin, soit. Assurez-vous de sa....., comment dites-vous, jeune avocat ?... de sa « bienveillance ». À la bonne heure, c'est talon rouge, cela ! Assurez-vous, assurez-vous, je n'y vois pas d'inconvénient.

Le rire sonore et la forte poignée de main du capitaliste ébranlaient encore les fibres de Pierre, lorsqu'il traversa l'immense hall à colonnes en simili-marbre qui faisait l'orgueil de la *Société Immobilière Universelle*, et qui produisait sur les badauds une si profonde impression.

Le soir même il se retrouvait en présence de Sarah.

On laissa les deux jeunes gens prolonger, tant qu'ils le voulurent, leur tête-à-tête dans un petit salon voisin du fumoir, où se tenaient M. et M^{me} Lévy. Quant à Siméon, il avait prétexté un rendez-vous urgent avec un camarade, et il était parti, après avoir accueilli Pierre Marsant par ce calembour, dont il était l'inventeur et qu'il affectionnait :

— Tiens, mon vieux, tu arrives comme *Marsant... carême !*

Des portières de peluche cramoisie, à demi soulevées par des torsades de soie, séparaient seules le petit salon du fumoir, ce qui faisait que les amoureux s'étaient assis très près l'un de l'autre et parlaient fort bas.

Pierre n'écoutait pas trop ce que lui disait Sarah. Il la regardait... en son éclatante beauté, au milieu de ce cadre si bien fait pour elle. Les trois ou quatre points qu'il avait fixés dans son esprit, comme inébranlables et irrévocables, vacillaient et s'effaçaient maintenant, noyés dans un incertain brouillard.

Était-il encore le fier jeune homme qui n'accepterait à aucun prix d'être nourri, entretenu, payé, pour devenir ensuite un souple instrument dans les mains ambitieuses du banquier juif ? Allait-il se vendre plus encore que l'esclave dont on n'acquiert que le corps ? Se laisserait-il imposer une ligne de conduite, des opinions politiques ? Monterait-il un jour à la tribune française pour y débiter les phrases écœurantes, les phrases de commande, rétribuées d'avance par des flots d'or et par l'enivrant sourire de cette belle jeune fille à son côté ? Ferait-il pire encore, peut-être ?... Combinerait-il son influence de député avec les intérêts de la *Société Immobilière Universelle* ?... Provoquerait-il les coups de Bourse inattendus qui font entrer les

millions dans les caisses des capitalistes, et font armer les revolvers ou allumer les réchauds dans les petits appartements des faubourgs ?...

Quelques-unes de ces questions lui revinrent, âpres, déchirantes, tyranniques, tandis qu'il écoutait, sans leur attacher aucun sens, comme on écoute un gazouillement de canari, les puérils raisonnements de la jolie Sarah.

Alors il tressaillit, et, tout pâle, étreignit avec force les deux mains de la coquette fille.

— Sarah, dites seulement oui ou non ! M'aimez-vous, vraiment, pour moi, pour mon cœur, pour mes idées, mes enthousiasmes ?... Accepterez-vous ma vie avec ses devoirs, ses obligations, ses tristesses, et... je l'espère aussi... ses triomphes ?

Elle secoua les doigts d'un air mutin.

— Oh ! le brutal... Vous m'avez estropiée, je crois.

— Répondez-moi, je vous en supplie ! Si vous saviez dans quels flots de doute et d'angoisse je me débats depuis quelques heures ?

— Parce que mon père autorise notre mariage futur ? Voilà qui est poli ! Des flots d'angoisse ! c'est du dernier galant.

— Soyez sérieuse, ma chère Sarah.

— Eh non ! je ne peux pas l'être. Vous le savez bien. Ne m'en demandez pas tant.

— Sarah, aimez-vous la vie à la campagne ?... la belle vie, libre et large, entre des moissons qui vous appartiennent, un village qui subsiste par vous et vous bénit, des forêts profondes, où l'on erre à deux, où l'on écoute les voix graves, les voix charmantes, les voix bonnes conseillères de la Nature universelle ?

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? En fait de campagne, je ne connais que Chatou. C'est horrible.

— Écoutez, Sarah : je vous aime. Si vous faisiez n'importe quoi, si vous alliez n'importe où, je sens que je vous suivrais, que je vous comprendrais, que je vous pardonnerais...

— Vous êtes bien bon. Pour qui me prenez-vous ?

— Entendez-moi, je vous en conjure ! Si ma conscience me forçait à renoncer aux offres brillantes de votre père, si je croyais devoir à ma naissance, à ma famille, à mon village, à ma patrie même, de rester à Villiers, de devenir agriculteur, continueriez-vous à m'aimer, voudriez-vous encore partager ma vie ?

La belle Sarah rougit violemment et se recula.

— Ah çà ! dit-elle, c'est donc sérieux, toutes ces sornettes ?

— Je n'ai rien décidé, bégaya Pierre, qui se sentit envahir par une lâcheté soudaine. Je veux seulement savoir quel serait votre sentiment.

— Mon sentiment ? répéta la jeune fille furieuse. Mon sentiment est que tout ceci n'est qu'une plaisanterie de mauvais goût, ou bien que vous vous moquez de moi.

Pierre, blessé au cœur, la regarda douloureusement.

— Oh ! dit-elle, vous pouvez essayer de m'*hypnotiser* avec votre œil fatal ! Mais j'ai une chose à vous dire, mon cher : je n'aime pas la tragédie. C'est à cause de cela que, ce soir, je n'ai pas commencé par vous faire des reproches. Pourtant, croyez-vous que j'étais flattée de votre éclipse totale de ces trois derniers mois ? Cela m'a singulièrement refroidie, savez-vous ? Si je consens à refaire en action le *Roman d'un jeune homme pauvre*, ce n'est pas pour être boudée, dédaignée, maltraitée, comme si je m'avisais de redorer un blason.

— Oh ! fit Pierre.

— Soit : « Oh !... » Et puis après ? Je dis des choses très naturelles. Mais les mots vous offusquent, si la vérité vous convient.

L'étudiant se leva, comme pour partir.

— C'en est trop ! Adieu, dit-il.

Sarah, se jetant au-devant de lui, le retint à pleins bras.

— Mon Pierrot, ne faites pas le méchant. Vous m'agaciez aussi, à la fin !... Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'agriculture et que ces nouvelles exigences ?

— Je voulais savoir si vous m’aimiez assez...

— Vous le savez bien. C'est aussi une drôle de façon de faire la cour à une jeune fille, que de la morigéner et de la contrarier toujours. Alors, dites..., ce n’était qu’une épreuve ?

Si, tout d’abord, elle avait pris ce ton câlin, Pierre eût peut-être prononcé quelque promesse définitive. Mais les violences et les impertinences de la jeune fille lui avaient permis de reprendre possession de lui-même.

— Et si ce n’était pas une épreuve ?... dit-il froidement, avec un long regard.

Cette fois, Sarah frappa du pied. Des larmes de rage pointèrent sous ses cils.

— Allez-vous-en ! cria-t-elle. Allez-vous-en ! Mon père ne vous a pas autorisé à me parler pour que vous vous moquiez ainsi de moi.

Ce brusque éclat de voix attira M. Lévy lui-même sur le seuil de la porte.

— Monsieur, dit Pierre en s’avançant vers lui, je n’ai pas eu l’intention d’offenser M^{lle} Sarah. C’est la simple énonciation de mes projets d’avenir qui l’a mise dans cet état violent. Je considère comme un congé définitif son refus d’entendre mes explications.

— Vous avez raison, s’écria-t-elle, de plus en plus exaspérée par le calme apparent du jeune homme. Car il n’y a pas de milieu : ou vous êtes sérieux dans vos idées de paysan, et alors il ne peut être question de rien entre nous ; ou vous vouliez, comme vous dites, me mettre à l’épreuve, et alors, c’est une véritable insolence, vous vous moquiez tout simplement de moi.

Sur ce, la jeune fille se laissa tomber sur un fauteuil, poussant des sanglots de fureur et donnant tous les signes d’une véritable attaque de nerfs. Tandis que sa mère courait à elle, Pierre salua silencieusement et sortit.

Quant à M. Lévy, après être resté, durant quelques secondes, immobile de stupéfaction, il haussa les épaules en murmurant :

— Querelle d'amoureux !... Il reviendra dès demain matin. Mais je comprends sa fuite. Sarah est mauvaise comme une gale, quand elle s'y met. Du reste, je suis colérique en diable. Elle me ressemble. C'est tout mon caractère.

Cette excellence raison, qui a toujours, en tout temps et en tout pays, consolé les pères des défauts de leurs fils et de leurs filles, exerça encore une fois son charme bienfaisant, et ce fut en complète béatitude d'esprit que le financier déplia son journal.

Pierre ne revint pas le lendemain matin. Pierre ne revint jamais.

Dès la semaine suivante, il rapporta dans la maison paternelle son léger bagage d'étudiant, et s'installa pour la vie dans ce joli village de Villiers-sur-Morin qu'il avait quitté tout enfant, il y avait juste huit années. Il était parti pour la conquête de la science, de la gloire et de la fortune. Il revenait ayant beaucoup appris, beaucoup vu, beaucoup souffert, ayant perdu déjà bien des illusions, mais ayant acquis ce qui vaut mieux : des convictions solides et de sûres espérances. Ce n'était pas sur le sable mouvant de l'existence qu'il allait se frayer un chemin, mais sur le roc ferme et résistant qu'elle présente toujours, une fois ou l'autre, à celui qui s'y dirige sans élans désordonnés comme sans folle précipitation.

Sans doute, ce ne fut pas sans une hésitation suprême et sans un serrement de cœur qu'il dit adieu à ce grand Paris, vraie patrie d'élection de toutes les jeunes âmes ardentes et ambitieuses.

Il pleura, lorsque son vieux maître, le serrant sur sa poitrine, lui dit :

— Va, mon enfant. Tu suis ta conscience et je ne puis pas te blâmer, car j'ai reconnu en toi, depuis longtemps, ce qu'Horace appelait : *Justum ac tenacem propositi virum*.

M. Daubessart, en effet, contre toute attente, n'opposa que de faibles objections aux projets dont Pierre s'était empressé de lui faire part.

C'est que le latiniste sentait fléchir, à ce moment même, sous un choc terrible, son culte idolâtre pour les classiques de l'antiquité. Son fils Marc-Aurèle, entré récemment à l'École Normale, venait de mourir emporté par une fièvre cérébrale. Le pauvre enfant, de l'avis unanime des médecins, succombait à un excès de travail. M. Daubessart, qui voyait se développer en

lui sa propre passion, avait attisé l'ardeur de son fils, ne se rendant pas compte que cette flamme, tous les jours plus violente, consumerait la faible enveloppe où elle se trouvait enfermée. Marc avait pâli, ses yeux s'étaient creusés, sa mince poitrine s'était enfoncée entre ses épaules voûtées, sans que personne remarquât le changement, et sans que lui-même songeât à se plaindre. Puis un jour, tout à coup, la sinistre fièvre s'était abattue sur son crâne, confondant en un éternel silence les belles strophes latines et les magnifiques odes grecques qui gazouillaient là comme de rares oiseaux dans une cage somptueuse.

Il était mort, le pauvre Marc-Aurèle. Ses trois sœurs, Junie, Agrippine et Bérénice, longues et fluettes dans leurs robes noires tout unies, se pressaient en sanglotant autour de Pierre, dont on hissait la malle sur la galerie d'un fiacre.

Et le dernier mot que le jeune homme entendit lorsque s'ébranla le disgracieux équipage, fut encore un mot latin, qui lui sembla comme un dernier écho de sa studieuse enfance.

— Adieu, mon cher ami, lui disait son vieux maître ; fais ton chemin vaillamment, mais n'oublie jamais cette sage parole d'Ovide, dans les Métamorphoses : *Inter utrumque tene, medio tutissimus ibis.*

Le soir de ce même jour — un beau jour doré du mois de juin — le jeune homme alla trouver M. Vaubert.

— Me voici, parrain. Vous vous êtes peut-être dit que je mettais longtemps à vous apporter ma réponse. Mais je voulais vous revenir avec une décision ferme, irrévocable, sans aucune arrière-pensée. J'ai mûrement réfléchi sur vos projets, et, peu à peu, ils m'ont conquis tout entier. J'ai mis en eux tout mon cœur, tous mes enthousiasmes, toute mon ambition. Vous m'avez montré l'une des œuvres les plus utiles auxquelles un Français patriote puisse dévouer sa vie. Le développement de l'agriculture, et aussi, et surtout, le développement des caractères, des ressources morales dans le canton où je suis né. Je m'y voue de toute mon âme, satisfait d'entreprendre cette tâche, même si elle devait être au-dessus de mes forces.

Le meunier serra avec vigueur la main de son filleul et dit simplement :

— C'est bien, mon garçon. À l'œuvre.

Avant de rentrer dormir la première nuit de sa nouvelle existence sous le toit paternel, Pierre monta au cimetière visiter le tombeau de sa tante.

Il était près de neuf heures, et la grille se trouvait fermée. Mais le sacristain, qui le connaissait bien, lui ouvrit.

On avait un peu négligé la tombe de tante Cécile durant les derniers mois. La flore du printemps qui venait de finir l'envahissait presque complètement. Dans les rayons défaillants de cette longue journée de solstice, on distinguait l'enchevêtrement des églantiers, des liserons et des ronces. Mais quoi ! la morte ne dormait peut-être que mieux sous les sauvages caresses de toutes ces plantes légères et vivaces.

Pierre ôta son chapeau et resta longtemps devant le petit enclos de quelques pieds carrés, dernière demeure de la vaillante femme dont ses yeux d'enfant avaient suivi, sans s'étonner, les patients et modestes efforts. Il admirait aujourd'hui, avec toute sa puissance d'admiration, ce qui jadis lui paraissait si naturel et si simple. Il comprenait que rien, rien au monde, pas même les plus éclatants héroïsmes, n'est difficile comme l'acceptation résignée et le courageux accomplissement de la tâche obscure et journalière. Et il comprenait en même temps que rien n'est plus utile dans ses profonds résultats.

Au-dessous de lui s'étendait le village, qui s'endormait déjà. Il distinguait la triste ruine du pont sur le Morin, la façade sans lumière des *Saules*, et la maison neuve de son père, presque aussi muette et aussi sombre que l'auberge. Au delà du groupe confus des autres habitations sur la rive droite, les champs se développaient, divisés à l'infini en petits carrés ou en bandes étroites. Les cultures s'enchevêtraient : quelques arpents de froment, une pièce d'avoine, un morceau de seigle, une vaste prairie ; puis de nouveau un peu de froment, un peu de seigle, un peu d'avoine.

— Quelle somme de travail individuel représente cette multitude de fragments indépendants, et rivaux les uns des autres, songeait Pierre. Le résultat total répond-il à tant d'efforts ? Cette mesquine façon d'exploiter notre admirable sol reste-t-elle à la hauteur du progrès moderne ? J'aurai bientôt touché au cœur même de toutes ces questions, et quand je saurai ce qu'il y a à faire, j'y donnerai ma vie, s'il le faut, mais je tenterai du moins de l'accomplir.

CHAPITRE XVII LE MARIAGE DE PIERRE

Six ans plus tard, dans le courant de l'été 1888, on eût pu lire, sur la devanture fermée d'un élégant magasin de modes, situé rue Saint-Lazare, ces mots encadrés par une large bordure de deuil : « Fermé pour cause de décès. » L'enterrement avait eu lieu dans la journée et les petits bourgeois du quartier s'y étaient réunis avec empressement, car les propriétaires du magasin de modes étaient fort estimées et fort aimées du voisinage.

Beaucoup de curieux d'ailleurs tenaient à assister à la cérémonie, parce que le bruit courait qu'on avait chance d'y voir un personnage dont les journaux entretenaient leurs lecteurs depuis quelque temps déjà.

Ce personnage arrivait tout jeune à la notoriété. C'était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, propriétaire et agriculteur dans le département de Seine-et-Marne.

Ses débuts avaient été fort modestes, mais déjà la nouveauté de ses procédés, la hardiesse de ses vues, le désintéressement apporté dans toutes ses entreprises, attiraient sur lui et sur ses tentatives l'attention de tout le département. Paris lui-même s'était ému — Paris, plus facilement passionné pourtant par le triomphe d'une comédienne que par le succès d'une expérience agricole. Sur les boulevards, depuis quelques semaines, on nommait Pierre Marsant non moins fréquemment peut-être que l'étoile dramatique en vue ou que le chanteur comique à la mode.

Un journal illustré venait même de publier son portrait, et toutes les petites demoiselles de magasin, s'arrêtant devant les vitrines des papetiers, prenaient feu immédiatement pour ce splendide garçon aux larges épaules, aux grands yeux foncés, énergiques et doux, à la fine barbe brune en pointe, qui ressemblait plutôt à un aventurier du XVI^e siècle, à un conquérant de terres lointaines, qu'à un paisible agriculteur de la Brie.

Deux ou trois circonstances surtout provoquaient tant de bruit autour d'un nom tout à fait nouveau.

D'abord ce provincial, adonné à la culture de la terre, né dans une auberge de village à l'enseigne des *Saules*, publiait, dans une Revue

scientifique des plus autorisées, une série d'articles dont tous les économistes de l'Europe étaient en ce moment préoccupés. Cet homme simple, qui signait sans prétention : *Pierre le Paysan*, écrivait le français comme Montesquieu, citait les auteurs étrangers, donnait les chiffres de la production agricole dans tous les pays du monde, et discutait les questions sociales avec une autorité, un bon sens, une modération, qui donnaient à ses articles la valeur d'un enseignement de haute portée.

Ensuite, il avait su décider les plus gros propriétaires de son canton à se cotiser pour établir, sur un pied très modeste d'ailleurs, une école pratique d'agriculture. Ce n'était pas un établissement semblable à celui que l'État entretient à Grignon, où les élèves sont pensionnaires durant plusieurs années. L'école de Villiers répondait à d'autres besoins. Elle était fondée, non pas pour les jeunes gens possédant une certaine instruction, mais pour les laboureurs eux-mêmes. Les cours ne s'y faisaient que pendant quelques heures de la semaine. Les paysans les plus illettrés, les plus lourds valets de ferme y pouvaient venir chercher, non pas même toujours un enseignement méthodique, suivi, mais jusqu'à un simple renseignement, qu'on ne leur refusait jamais.

Pierre Marsant, directeur de cette école, y payait activement de sa personne, donnant lui-même la plupart des leçons, et tâchant surtout de faire pénétrer dans les cervelles étroites et obstinées des terriens de justes quoique élémentaires notions d'économie sociale et politique.

Des amis lui ayant proposé de faire subventionner son établissement par l'État, Pierre avait carrément refusé. « Pour quelques sous que la commune économiserait, disait-il, elle souffrirait mille tracasseries, mille retards à propos de chaque changement, de chaque amélioration. Elle subirait des programmes qui, tracés en haut lieu, théoriquement, ne répondraient plus à ses besoins immédiats. Enfin elle abandonnerait la conquête précieuse de son initiative recouvrée et du sentiment de ses propres forces. »

Non seulement Pierre avait obtenu de ses concitoyens ce premier pas accompli sans les lisières administratives, mais encore il commençait à leur faire comprendre les avantages immenses de l'association. Il venait de décider quelques-uns d'entre eux à se joindre à lui pour acheter des

machines coûteuses, sauvant beaucoup de travail et faisant mieux la besogne que les bras humains, mais dont un seul petit propriétaire n'aurait pas pu faire les frais. Grâce à ces machines, grâce à des engrais chers mais d'excellente qualité, le blé poussait dru dans les champs que les associés exploitaient. Déjà les produits étaient augmentés de trente pour cent. Mais une expérience convaincante excitait surtout l'enthousiasme de la contrée. Un effroyable orage de grêle s'était abattu sur Villiers vers le milieu de juillet 1888. Partout les froments, les seigles, les avoines apparaissaient couchés, bouleversés, fauchés. Seules les moissons de Pierre Marsant et de ses associés faisaient bonne contenance. Leurs épis mieux nourris, plus robustes, plus serrés, avaient opposé une résistance toute nouvelle au fléau, dont ils avaient peu souffert.

Ainsi, par une culture bien entendue, il devenait possible de conjurer même les terribles caprices des éléments, ces éternels boucs-émissaires du paysan, qui les accuse trop souvent de ses propres fautes.

Ces magnifiques résultats, et de plus convaincants encore que l'on était en droit d'attendre, éveillaient partout en France, dans toutes les classes, un intérêt puissant. L'on sentait enfin que de telles expériences intéressaient l'avenir du pays. La politique elle-même — cette citerne crevassée, où l'on se bat pour trouver une onde salutaire qu'elle n'a jamais contenue — la politique pâlissait devant les comptes rendus et les exposés lumineux signés *Pierre le Paysan*. Un hectolitre de plus à l'hectare obtenu parle novateur enthousiasmait mieux qu'un ordre du jour insignifiant et pompeux à la Chambre des Députés.

On voyait donc enfin clair ! On comprenait qu'un pays peut produire, prospérer, s'enrichir par ses seuls efforts, et quels que soient le personnage ou l'assemblée qui fabrique ses lois. C'était comme une aurore nouvelle et rafraîchissante qui se levait dans ce petit coin de la France où s'activaient, sous la direction de Pierre, ce que l'Évangile nomme si justement « des hommes de bonne volonté ».

Il est donc facile de comprendre l'émotion produite dans toute la rue Saint-Lazare par la présence annoncée de ce héros du jour.

C'était lui, disait-on, qui conduirait le deuil de cette pauvre M^{me} Courtois. Cette brave femme ne laissait qu'une fille unique. Aucun parent ne

serait là pour marcher derrière le cercueil. C'est pourquoi le bon M. Pierre, qu'elle avait soigné autrefois, paraît-il, et qui était resté l'ami fidèle de la maison, viendrait tout exprès de Villiers pour prendre la tête du cortège.

Et tout s'était passé comme l'annonçaient les commérages du quartier. La curiosité publique n'avait éprouvé aucun désappointement. On avait admiré ce superbe jeune homme, aux traits sympathiques, à la taille herculéenne, qui était en train de devenir un de ces grands bienfaiteurs de l'humanité, dont la renommée populaire n'est obscurcie ni par une larme ni par une goutte de sang.

Maintenant, la cérémonie avait pris fin, chacun était rentré chez soi. Le soir était venu.

Derrière les volets de la boutique fermée, dans la petite arrière-salle, Pierre et Juliette se tenaient assis et causaient.

Juliette avait aujourd'hui vingt-quatre ans. Sous la lumière de la suspension qui dorait ses cheveux et creusait ses sombres yeux expressifs, elle paraissait plus belle que jamais, d'une beauté à part, gardant un singulier caractère surnaturel qu'augmentait le noir profond de toute sa modeste toilette.

Elle regrettait amèrement sa mère, que, surtout dans les derniers temps, elle avait aimée avec la force exclusive de ses tendresses, à elle. Puis à la douleur de son deuil s'ajoutait le navrement de la solitude complète. Pour qui vivrait-elle désormais ? Elle avait obstinément refusé tous les mariages qui s'étaient présentés pour elle. Dans le nombre, il s'en trouvait pourtant de très avantageux, quelques-uns même tout à fait brillants. M^{me} Courtois, comprenant peut-être la cause de cette obstination sans phrases, n'avait jamais essayé d'influencer Juliette. D'ailleurs toutes deux ensemble se trouvaient si heureuses ! L'amour maternel, égoïste comme tous les vrais amours, n'en demandait pas davantage.

Et maintenant, la jeune fille restait seule.

Seule ?... Pas complètement. N'avait-elle pas à côté d'elle cet ami sympathique, dévoué, qui, durant les dernières années, au milieu de ses graves occupations et de sa célébrité naissante, n'avait jamais oublié le chemin du petit magasin de modes ? Cet ami qui, sur un mot d'elle, était

accouru au chevet de la pauvre mère mourante, puis avait suivi, comme un fils, l'humble cercueil au cimetière. À l'heure qu'il est, ne lui prodiguait-il pas les plus affectueuses consolations ?

— Ainsi, disait-il, c'est bien convenu. Vous allez venir passer quelque temps à Villiers. Il est impossible que vous restiez seule ici, à nourrir et à fortifier votre peine. Mon beau-frère, M. Kleinher, et ma sœur Marguerite passent la saison avec nous. Vous ne serez donc pas seule entre mon père et moi. C'est dit, n'est-ce pas ?... promettez-le-moi, mademoiselle Juliette.

— Je vous le promets bien volontiers.

— Vous viendrez dès demain.

— Dès demain si vous voulez, dit-elle avec un ton docile, et comme heureuse de l'autorité qu'il prenait. Oh ! mais quelle émotion je vais avoir ! Songez donc, monsieur Pierre, voilà sept ans que je n'ai pas revu Villiers.

— Est-ce possible ?

— Mais oui. Je n'y ai pas remis les pieds depuis que je suis venue ici avec maman.

À ce nom, ses larmes, à peine taries, coulèrent de nouveau.

— Comment n'avez-vous jamais eu l'idée d'y retourner ? comme but d'excursion au moins... Un dimanche, par exemple ?

— C'est encore assez loin de Paris pour une promenade, le voyage eut été une vraie dépense, à deux. D'ailleurs, ma mère ne se souciait pas d'y soulever, par sa présence, la curiosité endormie, vous comprenez.

— Eh bien, vous allez y trouver du changement ! s'écria vivement Pierre pour la détourner des sujets pénibles.

— Je crois bien. Vous avez fait des miracles, là-bas.

— Des miracles, oh non ! Mais vous ne penserez pas, je crois, que le village a perdu.

Cette modeste estimation de ses travaux fit lever les yeux à Juliette, avec un doux sourire profond.

— À propos, reprit Pierre, savez-vous ce que je vais faire des *Saules* ?

— Non.

— J'ai racheté la maison dès que j'ai pu. J'y tenais, à la vieille auberge..., peut-être parce que j'y suis né. Eh bien, je vais y établir une sorte de pension alimentaire pour mes travailleurs. Il y aura des bons, qu'on donnera, au lieu d'argent, pour les repas. On servira une nourriture simple, mais d'excellente qualité. Les passants y seront reçus, d'ailleurs, comme autrefois, mais tous les bénéfices qu'on fera sur eux seront répartis entre les abonnés. Vous comprenez, on diminuera d'autant le prix des bons. Je ne vous explique pas le système... Ce qu'il a d'utilitaire et de pratique consiste en ceci : Un nombre restreint de laboureurs pauvres exploiteront indirectement l'auberge, et en recueilleront le rapport ; non pas en argent, mais en bonne viande, en bonne soupe et en bon vin.

— Mais, en somme, c'est vous qui leur abandonnez ce bénéfice ?

— Pas précisément. Je prête l'immeuble, voilà tout. Mais le capital en activité est représenté par le prix des abonnements, payés d'avance.

— Je ne m'entends pas aux affaires, dit Juliette. Tout ce que je comprends, c'est que vous faites là une bonne œuvre de plus.

— Si vous ne vous entendez pas aux affaires, vous êtes compétente — j'en sais quelque chose — en ce qui concerne les bonnes œuvres, reprit Pierre gravement.

La jeune fille le regarda, comme pour demander une explication.

— Personne, ajouta-t-il en réponse à cette question muette, ne vous a jamais approchée, mademoiselle, sans ressentir l'influence de votre cœur, si délicatement généreux, depuis votre vieux grand-père, que, tout enfant, vous avez soutenu, nourri, protégé, jusqu'à moi-même. Vous ignorez tellement l'égoïsme, vous êtes si dépourvue de toute pensée personnelle, que ceux qui vous approchent ne songent pas — permettez-moi le mot — ne songent pas à songer à vous. Votre mère elle-même, qui vous adorait passionnément, a reçu de vous le plus complet bonheur pendant sept ans, et ne s'est peut-être jamais demandé...

Il s'arrêta.

— Oh ! monsieur Pierre...

Le jeune homme l'interrompit.

— Et moi-même, reprit-il, durant ces dernières années, je vous ai fait la confidente de mes chagrins, de mes difficultés, de mes doutes, de mes espérances. Vous m'écoutez, vous me consoliez, vous m'encouragez. Je vous dois peut-être de n'avoir pas faibli. Rien de ce qui m'intéressait ne vous était indifférent. Cela me semblait tout naturel. Je m'avise seulement aujourd'hui de songer que vous, peut-être, vous aviez aussi quelque espoir et quelque regret dans le cœur, et que je ne m'en suis jamais inquiété.

Une rougeur violente couvrit les joues de Juliette. Elle fit vaguement de la tête un geste de dénégation.

— Oh ! dit-il en souriant, ne dites pas non. Je ne vous ai pas toujours connue si calme et si satisfaite de la vie. Vous en bâtissiez, autrefois, des châteaux en Espagne !... Comment, mais vous m'éblouissiez, avec la splendeur de vos rêves d'enfant... Il n'est pas possible que cette merveilleuse et folle imagination se soit tue ainsi tout à coup, se soit réduite aux quatre murs de ce joli petit magasin de modes.

Juliette, qui avait recouvré son calme, répondit, avec un regard aussi ferme que ses paroles :

— C'est pourtant ainsi, monsieur Pierre.

Le visage du jeune homme prit une expression attristée.

— Ah ! dit-il, vous n'avez plus confiance en moi comme autrefois, comme au temps où je vous rencontrais dans les bois, chantant de vieux airs rustiques avec une voix si délicieuse, et où vous me racontiez tout ce qui vous passait par la tête. C'est ma faute, aussi, je vous ai souvent brusquée, effarouchée. Ne dites pas non... J'ai été injuste envers vous. Je vous jugeais avec ma grosse nature de garçon, aux sentiments lourds et simples. Vous, vous avez été de bonne heure une vraie petite femme, fine, compliquée, repliée sur vous-même au moindre choc ainsi qu'une sensitive.

Il se tut un instant, puis il reprit :

— Mais j'ai vécu, Juliette. J'ai gagné, à travers des expériences diverses, cet affinement que les femmes comme vous possèdent naturellement en venant au monde ; ou, si je ne l'ai pas gagné, je sais l'apprécier à présent. Croyez-vous qu'à quinze ans, ou même à dix-huit, j'étais capable de vous comprendre ? Je ris quand je songe au gros lourdaud

naïf que je faisais alors. Après de vous, j'étais comme un hanneton qui serait le camarade d'une libellule.

Juliette sourit de la comparaison. Elle restait maintenant silencieuse, ne se défendant plus, ne protestant plus. Une attente, à la fois douce et angoissée, la tenait immobile, sans la force de prononcer un mot. Où donc Pierre voulait-il en venir ?

— Comme vous avez dû me mépriser à un certain moment! reprit-il.

— Oh ! oui, quand vous m'avez vu sortir de ma sphère, me laisser éblouir par je ne sais quelles apparences... Toujours le gros hanneton maladroit et stupide qui va se brûler les ailes à la flamme... Combien vous, avec votre nature exquise, vous deviez juger sévèrement ce qui, alors, m'avait pris le cœur !

Elle pâlit. Cela lui faisait mal qu'il parlât de son ancien amour, même pour le condamner.

— Pardon, dit-elle vivement. Je n'ai rien jugé. Vous étiez libre.

— Eh non ! je n'étais pas libre. J'étais tenu par des liens délicieux... Seulement, je ne les sentais pas, voilà tout. Ils m'ont ressaisi peu à peu, toujours plus doucement, plus étroitement... Ah ! si par malheur je les avais brisés à cette époque, dans mon aveuglement et ma folie, je serais devenu misérable à jamais !

Juliette avait compris.

Quoi ! c'était donc vrai ? Les mystérieuses attaches qui, aussi loin qu'elle pouvait se rappeler, unissaient déjà son petit cœur d'enfant à l'âme de ce Pierre qu'elle avait tant aimé, ces attaches n'étaient pas la seule création romanesque de ses rêves ? Elles existaient, ces attractions toutes puissantes, et, s'il était le dernier à les sentir, il ne paraissait pas leur céder avec moins de bonheur qu'elle-même.

Oh ! en effet, cela devait être ainsi. C'était impossible autrement. Le pressentiment de cette heure n'avait-il pas suffi pour remplir toute la jeunesse de Juliette ? Et elle sonnait enfin, cette heure, elle entraient enfin dans la réalité, car elle faisait partie des choses inévitables.

Une émotion saisit la jeune fille — une émotion si intime, si profonde

et si douce, qu'elle fut effrayée d'éprouver pareille joie le soir même du jour où l'on avait enseveli sa mère.

Elle se leva, et dit, avec une grâce tendre et triste qui fit monter des larmes dans les yeux de cet homme fort :

— Monsieur Pierre, nous avons beaucoup parlé de nous-mêmes, ce soir. Maintenant, laissez-moi penser à celle qui n'est plus.

Il la quitta précipitamment, sans ajouter un mot, car il sentit que, s'il parlait, il allait pleurer et tomber à ses pieds.

Quelques semaines après, Pierre et Juliette, étant fiancés, entreprirent autour de Villiers-sur-Morin des promenades qui ressemblaient à des pèlerinages. Tour à tour, ils visitèrent les endroits qui leur rappelaient des scènes de leur enfance. Les moindres incidents qui leur revenaient à la mémoire prenaient la proportion d'événements, et ils ne se lassaient point de les redire et de les commenter. Le marécage où Juliette avait failli périr, les bords du Morin le long desquels ils couraient jadis ensemble, le cimetière, témoin de leur premier malentendu, tout fut exploré de nouveau par des après-midi finissantes de l'automne, à l'heure et dans la saison où la poésie de la nature, plus pénétrante, se mêle d'une façon presque poignante aux émotions des cœurs jeunes et pleins d'amour.

Mais ce fut surtout le sauvage bois de Misère qui les charma. Ses hautes futaies sombres, ses sentiers grimpants, ses retraites verdoyantes et pleines de mystère, semblaient, dans leur solitude et dans leur silence, avoir gardé leurs plus frais souvenirs et les leur rendre plus vivants.

— Tenez, c'est ici même, disait Pierre, que, à la veille de partir pour la pension et tout mélancolique, j'ai entendu votre voix monter comme par enchantement sous les feuillages, avec des accents si mélodieusement tristes qu'il me semble que tous ces arbres et que mon cœur en vibrent encore. Oh ! voulez-vous me faire plaisir ?... Chantez-moi de nouveau cette chère vieille chanson.

— Volontiers, répondit Juliette.

Et elle chanta :

L'alouette aux champs
Disait un jour à ses petits enfants :
« Oh la ! oh la ! oh laire !
Cachez-vous bien,
Le chasseur vient...
Oh la ! oh laire !
Il vous mettrait dans la misère,
Oh la ! oh laire ! oh la ! oh laire ! »

- Il y avait un second couplet, plus joli encore, dit Pierre.
- Voici :

Nos mères-grands
Disaient quand nous étions petits enfants :
Oh la ! oh la ! oh laire !
Gardez-vous bien,
Car l'amour vient...
Oh la ! oh laire !
Il met les cœurs dans la misère,
Oh la ! oh laire ! oh la ! oh laire ! »

— Eh bien, dit Pierre, nous ferons mentir les noires prédictions des mères-grands, car nos cœurs ne sont pas trop misérables, et cependant nous nous aimons, ma Juliette. Ce qui m'étonne, voyez-vous, c'est que nous ne nous en soyons pas doutés plus tôt. C'est que nous ayons pu vivre si longtemps côte à côte sans deviner que nous appartenions l'un à l'autre, sans nous le dire, sans en souffrir... Comment cela était-il possible ?

Juliette ne répondit pas. Elle sourit... Un long sourire indéfinissable.

Alors Pierre saisit une des petites mains de la jeune fille et s'y cacha les yeux en disant d'une voix sourde : « Ah ! pardon... »

Car devant ce sourire, il comprenait enfin qu'elle l'avait toujours aimé.

Achevé d'imprimer

le vingt-sept septembre mil huit cent quatre-vingt-neuf

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur